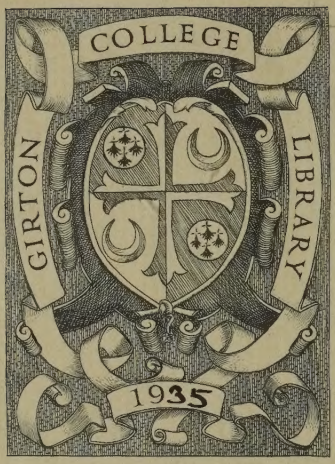
PAUL HAZARD

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)



CANCELLED

Girton College Library

Property of

LA CRISE
de la
CONSCIENCE EUROPÉENNE
(1680-1715)

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

TOME I

PREMIÈRE PARTIE : Les grands changements psychologiques.
DEUXIÈME PARTIE : Contre les croyances traditionnelles.

TOME II

TROISIÈME PARTIE : Essai de reconstruction.
QUATRIÈME PARTIE : Les valeurs imaginatives et sensibles.
(Ces deux volumes ne se vendent pas séparément.)

TOME III

NOTES ET RÉFÉRENCES. *(Se vend séparément.)*

PAUL HAZARD
Professeur au Collège de France

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)

TOME I

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^ie^, ÉDITEURS
3-5, Rue Palatine
PARIS (VI^e^)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright 1935 *by Boivin et C*ie

Imprimé en France

PRÉFACE

Quel contraste ! quel brusque passage ! La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens, et les autres anti-chrétiens ; les premiers croient au droit divin, et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent qu'égalité. Certes, les fils chicanent volontiers les pères, s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur : mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité des Français pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire : c'est une révolution.

Pour savoir comment elle s'est opérée, nous nous sommes engagés dans des terres mal connues. On étudiait beaucoup le dix-septième siècle, autrefois ; on étudie beaucoup le dix-huitième siècle, aujourd'hui. A leurs confins s'étend une zone incertaine,

malaisée, où l'on peut espérer encore découvertes et aventures. Nous l'avons parcourue, choisissant pour la borner deux dates non rigoureuses : d'une part, les environs de 1680 ; *et d'autre part,* 1715.

Nous y avons rencontré Spinoza, dont l'influence commençait de s'y faire sentir ; Malebranche, Fontenelle, Locke, Leibniz, Bossuet, Fénelon, Bayle, pour ne citer que les plus grands, et sans parler de l'ombre de Descartes qui l'habitait encore. Ces héros de l'esprit, chacun suivant son caractère et son génie, étaient occupés à reprendre, comme s'ils eussent été nouveaux, les problèmes qui sollicitent éternellement les hommes, celui de l'existence et de la nature de Dieu, celui de l'être et des apparences, celui du bien et du mal, celui de la liberté et de la fatalité, celui des droits du souverain, celui de la formation de l'état social — tous les problèmes vitaux. Que faut-il croire? comment faut-il agir? et toujours cette question surgissait, alors qu'on l'avait crue définitivement réglée : quid est Veritas ? *En apparence, le grand siècle se prolongeait dans sa majesté souveraine, et ceux qui se mêlaient de penser et d'écrire n'avaient plus qu'à reproduire les chefs-d'œuvre qui venaient de naître à profusion. C'était à qui composerait des tragédies comme Racine, des comédies comme Molière, des fables comme La Fontaine ; les critiques épiloguaient sur la moralité du poème épique ou sur l'emploi du merveilleux chrétien ; ils n'avaient jamais fini d'exalter la règle des trois unités, triomphe de l'art. Mais dans le* Tractatus theologico-politicus *et dans l'*Éthique, *dans l'*Essai concernant l'entendement humain, *dans l'*Histoire des variations des églises

protestantes, *dans le* Dictionnaire historique et critique, *dans la* Réponse aux questions d'un provincial, *se livrait un débat au prix duquel ces préoccupations misérables semblaient n'être que jeux de vieillards fatigués, ou d'enfants. Il s'agissait de savoir si on croirait ou si on ne croirait plus ; si on obéirait à la tradition, ou si on se révolterait contre elle ; si l'humanité continuerait sa route en se fiant aux mêmes guides, ou si des chefs nouveaux lui feraient faire volte-face pour la conduire vers d'autres terres promises. Les « rationaux » et les « religionnaires », comme dit Pierre Bayle, se disputaient les âmes, et s'affrontaient dans un combat qui avait pour témoin toute l'Europe pensante.*

Les assaillants l'emportaient peu à peu. L'hérésie n'était plus solitaire et cachée ; elle gagnait des disciples, devenait insolente et glorieuse. La négation ne se déguisait plus ; elle s'étalait. La raison n'était plus une sagesse équilibrée, mais une audace critique. Les notions les plus communément reçues, celle du consentement universel qui prouvait Dieu, celle des miracles, étaient mises en doute. On reléguait le divin dans des cieux inconnus et impénétrables ; l'homme, et l'homme seul, devenait la mesure de toutes choses ; il était à lui-même sa raison d'être et sa fin. Assez longtemps les pasteurs des peuples avaient eu le pouvoir dans leurs mains ; ils avaient promis de faire régner sur la terre la bonté, la justice, l'amour fraternel : or ils n'avaient pas tenu leur promesse ; dans la grande partie dont la vérité et le bonheur étaient l'enjeu, ils avaient perdu : et donc ils n'avaient plus qu'à s'en aller. Il fallait les chasser s'ils ne voulaient point partir

de bonne grâce. Il fallait, pensait-on, détruire l'édifice ancien, qui avait mal abrité la grande famille humaine ; et la première tâche était un travail de démolition. La seconde était de reconstruire, et de préparer les fondations de la cité future. Non moins impérieusement, et pour éviter de tomber dans un scepticisme avant-coureur de la mort, il fallait bâtir une philosophie qui renonçât aux rêves métaphysiques, toujours trompeurs, pour étudier les apparences que nos faibles mains peuvent atteindre, et qui doivent suffire à nous contenter ; il fallait édifier une politique sans droit divin, une religion sans mystère, une morale sans dogmes. Il fallait forcer la science à n'être plus un simple jeu de l'esprit, mais décidément un pouvoir capable d'asservir la nature ; par la science, on conquerrait à n'en pas douter le bonheur. Le monde ainsi reconquis, l'homme l'organiserait pour son bien-être, pour sa gloire, et pour la félicité de l'avenir.

A ces traits, on reconnaît sans peine l'esprit du dix-huitième siècle. Nous avons voulu montrer, précisément, que ses caractères essentiels se sont manifestés beaucoup plus tôt qu'on ne croit d'ordinaire ; qu'on le trouve tout formé à l'époque où Louis XIV était encore dans sa force brillante et rayonnante ; qu'à peu près toutes les idées qui ont paru révolutionnaires vers 1760, *ou même vers* 1789, *s'étaient exprimées déjà vers* 1680. *Alors une crise s'est opérée dans la conscience européenne ; entre la Renaissance, dont elle procède directement, et la Révolution française, qu'elle prépare, il n'y en a pas de plus importante dans l'histoire des idées. A une civilisation fondée sur l'idée de devoir,*

les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prince, les « nouveaux philosophes » ont essayé de substituer une civilisation fondée sur l'idée de droit : les droits de la conscience individuelle, les droits de la critique, les droits de la raison, les droits de l'homme et du citoyen.

***

Trente-cinq années de la vie intellectuelle de l'Europe, qu'il était impossible de découper dans le temps sans tenir compte des années qui les ont suivies, et plus encore de celles qui les ont précédées ; des assises où l'on fit comparaître l'homme lui-même, pour lui redemander s'il était né innocent ou coupable, s'il voulait parier sur le présent ou sur l'éternité ; des idées si vivaces, munies d'une telle force agressive ou défensive, que cet autrefois n'a pas cessé d'agir, et que dans notre façon de poser les problèmes religieux, philosophiques, politiques, sociaux, nous continuons pour une part ces grandes querelles inapaisées ; des œuvres massives et denses, écrites avec une prodigalité singulière par des gens qui se souciaient moins de la perfection de la forme que de l'efficacité et de l'abondance de leurs arguments ; des œuvres abstruses, théologiques, philosophiques ; des rapports nombreux de pays à pays, des passages, des contagions, des influences, des phénomènes qui paraissaient inexplicables dans leur milieu local, et qu'il fallait faire rentrer dans l'atmosphère européenne pour les pouvoir comprendre ; des orientations à trouver dans ce paysage montagneux, des lignes de faîte, des routes et des sentiers ;

des caractères à dessiner, des physionomies à saisir dans leurs traits familiers, dans leur colère ou dans leur sourire : c'était, à n'en pas douter, une lourde entreprise. Nous ne nous excuserons pas de l'avoir tentée. Car sans ignorer ce qui reste à faire et à refaire derrière nous, et tout en sachant bien qu'on ne connaît un arbre que par l'étude minutieuse des racines et des branches, nous pensons qu'il est utile, quelquefois, de tracer des voies provisoires dans les confuses forêts.[1]

***

Il y a des périodes lyriques : il est doux, lorsqu'on les étudie, d'écouter leurs harmonies, d'aspirer leurs effluves sonores, de se laisser conduire par leurs musiques subtiles jusqu'à l'ineffable : toute la terre n'est plus qu'un chant. La période que nous avons abordée n'est pas telle ; elle a ignoré les cadences et les rythmes ; elle a fait contresens sur la nature même de la poésie ; elle n'a pas connu le pouvoir des charmes. Ce n'est pas que les valeurs imaginatives et sensibles aient tout d'un coup disparu, ni que les humains aient cessé pour un temps de se livrer à leurs jeux et à leurs passions ; nous avons marqué, au contraire, à côté du travail de l'intelligence pure, la vie persistante des couleurs et des formes, et les contradictions du cœur. Ici le piétisme, ailleurs le quiétisme, nous ont révélé les aspirations

1. *Nous avons publié, dans la* Revue des Deux Mondes *du 15 août, du 1er et du 15 septembre 1932, dans la* Revue de littérature comparée *d'octobre-décembre 1932, dans l'*Europe centrale *du 21 octobre et du 25 novembre 1933, divers fragments du présent ouvrage. On ne les retrouvera ici que sous une forme sensiblement modifiée.*

et les frémissements de grandes âmes inquiètes que la raison ne contentait point, et qui cherchaient un Dieu d'amour. Mais ce mysticisme même a contribué à la crise de conscience qui caractérise essentiellement l'époque. Il a dénoncé l'alliance de la religion et du pouvoir, et échappant au contrôle des Églises orthodoxes, ne voyant dans la foi qu'élan individuel et spontanéité primitive, brisant l'ordre établi, il a joué pour son compte le rôle d'élément novateur : de même qu'on introduisit alors dans la société civile un ferment d'anarchie, en opposant la vertu primitive du sauvage aux erreurs et aux crimes de la civilisation.

Ces années rudes et denses, toutes remplies de querelles et d'alarmes, et lourdes de pensée, n'en ont pas moins leur beauté propre. A suivre ces vastes mouvements, à voir les masses d'idées se désagréger pour se reformer ensuite suivant d'autres modes et d'autres lois, à considérer nos frères humains cherchant courageusement leur route vers leurs destins inconnus, sans jamais se laisser décourager ni abattre, on éprouve je ne sais quelle émotion rétrospective. Il y a de la grandeur dans leur obstination, dans leur acharnement ; et si le propre de l'Europe, comme nous le montrerons, est de ne se contenter jamais, de recommencer toujours sa recherche de la vérité et du bonheur, il y a dans cet effort une beauté douloureuse. Ce n'est pas tout. En étudiant la naissance des idées, ou du moins leurs métamorphoses ; en les suivant le long de leur route[1]

1. *Notre développement sera suivi d'un bout à l'autre, et page par page, de citations, de références, de notes bibliographiques que le lecteur pourra consulter, au Tome* Notes et Références, *du présent ouvrage.*

dans leurs faibles commencements, dans la façon qu'elles ont de s'affirmer et de s'enhardir, dans leur progrès, dans leurs victoires successives et dans leur triomphe final, on en arrive à cette conviction profonde, que ce sont les forces intellectuelles et morales, non les forces matérielles, qui dirigent et qui commandent la vie.

PREMIÈRE PARTIE

LES GRANDS CHANGEMENTS PSYCHOLOGIQUES

CHAPITRE I

DE LA STABILITÉ AU MOUVEMENT

DEMEURER; éviter tout changement, qui risquerait de détruire un équilibre miraculeux : c'est le souhait de l'âge classique. Elles sont dangereuses, les curiosités qui sollicitent une âme inquiète; dangereuses et folles, puisque le voyageur qui court jusqu'au bout du monde ne trouve jamais que ce qu'il apporte : son humaine condition. Et quand il trouverait autre chose, il n'en aurait pas moins émietté son âme. Qu'il la concentre, au contraire, pour l'appliquer aux problèmes éternels, qu'on ne résout pas en se dissipant. Sénèque l'a dit : le premier indice d'un esprit bien réglé est de pouvoir s'arrêter, et demeurer avec soi-même; et Pascal a découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre.

L'esprit classique, en sa force, aime la stabilité : il voudrait être la stabilité même. Après la

Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du recueillement. On a soustrait la politique, la religion, la société, l'art, aux discussions interminables, à la critique insatisfaite; le pauvre navire humain a trouvé le port : puisse-t-il y rester longtemps, y rester toujours! L'ordre règne dans la vie : pourquoi tenter, en dehors du système clos qu'on a reconnu pour excellent, des expériences qui remettraient tout en cause? On a peur de l'espace qui contient les surprises; et on voudrait, s'il était possible, arrêter le temps. A Versailles, le visiteur a l'impression que les eaux elles-mêmes ne s'écoulent pas; on les capte, on les force à nouveau, on les relance vers le ciel : comme si on voulait les faire servir éternellement.

Dans la deuxième partie du *Don Quichotte*, au chapitre XVI, Cervantes met en scène un gentilhomme au manteau vert, que le Chevalier de la Triste Figure rencontre sur sa route. Ce gentilhomme se hâte vers son logis, où il doit retrouver le bonheur avec la sagesse. Il a du bien, sans excès; il passe sa vie avec sa femme, ses enfants, ses amis; ses divertissements favoris sont la chasse et la pêche, mais aux équipages, aux faucons, aux lévriers, il préfère un héron apprivoisé, une perdrix familière; il possède six douzaines de volumes, qui lui suffisent; il dîne quelquefois chez ses voisins, et quelquefois les invite chez lui : ses repas sont sans luxe et sans lésine. Il aime une liberté raisonnable, la justice, la concorde; il donne aux pauvres, en prenant garde de ne pas céder à la vanité; il tâche de remettre en paix

ceux qui sont divisés; il est dévot à la Vierge, et plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même; et Sancho, tout ému, sautant à bas de son âne, saisit le pied du gentilhomme et se met à l'embrasser. « Que faites-vous là, mon frère? » — « Laissez-moi baiser votre pied, lui dit Sancho, car vous me semblez le premier saint à cheval que j'aie vu de ma vie. »

Don Diego de Miranda, l'homme au manteau vert, n'est pas un saint; il est seulement chargé de préfigurer, en 1615, l'idéal de la sagesse classique. Il ne méprise pas le Chevalier errant, et même il conserve en son âme un certain goût de l'héroïque; mais il se garde bien de le suivre sur les routes. Il sait que l'existence ne peut rien fournir de plus heureux qu'une harmonie de l'esprit, des sens, et du cœur; et puisqu'il a trouvé le secret de bien vivre, il le garde; il l'appliquera jusqu'à son dernier jour.

Mais tout passe; son secret ne vaudra plus guère pour ceux qui le suivront; et quand ses petits-fils arriveront à l'âge d'homme, ils trouveront bien démodé le chevalier au manteau vert. Ils dédaigneront cette façon qu'il avait de se contenter; ils rompront la trêve, l'heureuse trêve qui permettait l'activité dans l'apaisement; et libérant les impatiences trop longtemps contenues, ils s'en iront au loin chercher des doutes. Si, avec le temps, nous voyons le goût du voyage se renforcer et se répandre; si des explorateurs sortent de leur village, de leur province, de leur pays pour savoir comment vivent et pensent les autres

hommes : nous comprendrons à ce premier signe qu'un changement s'opère dans les principes qui dirigeaient la vie. « Si vous êtes curieux, allez voyager... »[1]

***

Quand Boileau prenait les eaux de Bourbon, il pensait être au bout du monde; Auteuil lui suffisait. Paris suffisait à Racine; et tous deux, Racine et Boileau, furent bien gênés, lorsqu'ils durent suivre le Roi dans ses expéditions. Bossuet n'alla jamais à Rome; ni Fénelon. Molière n'alla jamais revoir la boutique du barbier de Pézenas. Les grands classiques sont stables. Les errants, ce seront Voltaire, Montesquieu, Rousseau; mais on n'a pas passé des uns aux autres sans un obscur travail.

Le fait est qu'à la fin du XVII^e^ siècle, et au commencement du XVIII^e^, l'humeur des Italiens redevenait voyageuse; et que les Français étaient mobiles comme du vif argent : à en croire un observateur contemporain, ils aimaient tant la nouveauté qu'ils faisaient de leur mieux pour ne pas conserver longtemps un ami; qu'ils inventaient tous les jours des modes différentes; et que, s'ennuyant dans leur pays, ils partaient tantôt pour l'Asie et tantôt pour l'Afrique, afin de changer de lieu et de se divertir.[2] Les Allemands voyageaient,

1. TROTTI DE LA CHÉTARDIE, *Instructions pour un jeune Seigneur, ou l'idée du galant homme.* Paris, 1683, p. 68.

2. Giovanni Paolo MARANA, *Lettre d'un Sicilien à l'un de ses amis, contenant une agréable critique de Paris et des Français.* 1700 et 1710.

c'était leur habitude, leur manie; impossible de les retenir chez eux. « Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais », dit l'Allemand que Saint-Évremond met en scène dans son amusante comédie cosmopolite, *Sir Politick Would-be*; « si tôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage; la première chose dont on se fournit, c'est d'un *Itinéraire*, qui enseigne les voies; la seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album Amicorum*, et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur nom... » Cet Allemand-là n'épargnait pas sa peine : il lui fallait gravir les montagnes, jusqu'à leur cime; suivre les rivières de leur source à leur embouchure, en comptant tous les passages et tous les ponts; étudier les ruines des amphithéâtres et les débris des temples; voir, en prenant des notes, les églises, les abbayes, les couvents, les places publiques, les hôtels de ville, les aqueducs, les citadelles, les arsenaux; relever les épitaphes des tombeaux; n'oublier ni les clochers ni les carillons, ni les horloges; et tout abandonner pour courir ailleurs, s'il entendait parler du sacre du Roi de France ou de l'élection de l'Empereur.

Les Anglais voyageaient, c'était le complément de leur éducation; les jeunes seigneurs fraîchement sortis d'Oxford et de Cambridge, bien pourvus de guinées et flanqués d'un sage précep-

teur, franchissaient le détroit et entreprenaient le *grand tour*. On en a vu de toute espèce; certains se contentaient de connaître le muscat de Frontignan et de Montefiascone, les vins d'Ay, d'Arbois, de Bordeaux, de Xérez, tandis que d'autres, avec conscience, étudiaient tous les cabinets d'histoire naturelle, toutes les collections d'antiquités. A chacun son caractère : « les Français voyagent ordinairement pour épargner, de sorte qu'ils apportent quelquefois plus de dommage que de profit dans les endroits où ils logent. Les Anglais, au contraire, sortent d'Angleterre avec de bonnes lettres de change, avec un bel équipage et une grande suite, et font de magnifiques dépenses. On compte que, dans la seule ville de Rome, il y a pour l'ordinaire plus de cinquante gentilshommes anglais, et toujours avec des gens à leurs gages, et qu'à tout prendre ils dépensent chacun pour le moins deux mille écus par an; de sorte que la seule ville de Rome tire tous les ans d'Angleterre plus de trente mille pistoles effectives. » De même à Paris, « où il ne manque jamais de voyageurs anglais. Un marchand anglais me disait l'autre jour qu'il avait fait compter en France à des gentilshommes anglais cent trente mille écus dans l'espace d'un an : et ce marchand n'est pourtant pas des plus riches banquiers. » C'est Gregorio Leti qui nous le dit, aventurier et migrateur : Gregorio Leti[1], qui eut au moins cinq patries, puisqu'il naquit à Milan, se fit calviniste à Genève, panégyriste de Louis XIV à Paris,

1. Gregorio Leti, *Historia e Memorie sopra la vita di O. Cromvell.* Amsterdam, 1692. Trad. fr., 1694; réédition, 1703, p. 46.

historien d'Angleterre à Londres, pamphlétaire au service des États en Hollande, où il mourut l'année 1701. Des savants enrichissaient leur science de ville en ville, comme Antonio Conti, Padouan, qui fut en 1713 à Paris, en 1715 à Londres, où il intervint dans la querelle du calcul infinitésimal; il se rendit à Hanovre pour conférer avec Leibniz; et, en passant par la Hollande, eut soin de rendre visite à Leuwenhoeck. Des philosophes voyageaient, et non pas afin d'aller méditer en paix dans un poêle, mais pour voir les curiosités du monde : tels Locke et Leibniz. Des rois voyageaient; Christine de Suède meurt à Rome en 1689; et le Czar Pierre part pour l'Europe en 1696.

Genre littéraire aux frontières indécises, commode parce qu'on y pouvait tout verser, les dissertations érudites, les catalogues des musées, ou les histoires d'amour, le Voyage triomphait. Il pouvait être une relation pesante, toute chargée de science; ou bien une étude psychologique; ou bien un pur roman; ou bien le tout à la fois. Qui le critiquait, qui le louait : mais les éloges et les critiques, aussi bien, montraient la place importante qu'il avait prise, et comment on ne pouvait plus se passer de lui. Le même goût qui le faisait prospérer favorisait aussi l'industrie des itinéraires et des guides. On n'avait qu'à choisir : *Le Gentilhomme étranger voyageur en France*, *Il Burattino veridico, ovvero Istruzione generale per chi viaggia*, *Guia de los caminos para ir por todas las provincias de España, Francia, Italia, y Alemania*. Les villes célèbres ont droit à un trai-

tement particulier, *La ville et la république de Venise*, *Description de la ville de Rome en faveur des étrangers*, *Guida de' Forestieri curiosi di vedere ed intendere le cose le più notabili della regal città di Napoli*, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la Ville de Paris*. Il existe un titre charmant, qu'on ne peut lire sans avoir envie de prendre la poste, sans entrevoir un horizon plein de douces promesses : les Délices. *Les Délices de l'Italie ; Les Délices et Agréments du Danemark et de la Norvège ; Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ; L'État et les Délices de la Suisse*. Et toutes ces Délices, réunies, donnent *Les Merveilles de l'Europe*.

***

Mais la *Galerie agréable du monde* n'est-elle pas plus séduisante encore ?

L'Europe, en effet, ne cessait plus de travailler à découvrir le monde, et à l'exploiter ; le XVII^e^ siècle continuait la tâche que le XVI^e^ lui avait léguée. Dès 1619 un obscur écrivain, P. Bergeron ; dès 1636 Tommaso Campanella, professaient ceci : l'exploration du globe, ayant contredit quelques-unes des données sur lesquelles reposait la philosophie ancienne, doit provoquer une nouvelle conception des choses.[1] Cette idée, qui d'abord a cheminé lentement, s'accélère à mesure que les Hollandais non seulement organisent le com-

1. Voir, pour l'effet du voyage sur les idées, immédiatement avant l'époque qui nous intéresse, Henri BUSSON, *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*, 1933, p. 284.

merce des Indes orientales, mais décrivent les étrangetés qu'ils y trouvent; à mesure que les Anglais, non seulement font flotter leur pavillon sur toutes les mers, mais publient la plus copieuse littérature de voyages qui soit au monde; à mesure que Colbert propose à l'activité des Français les riches colonies et les comptoirs lointains : que de récits en reviendront, « faits par ordre du Roi »! Le Roi ne se doutait pas que de ces récits eux-mêmes, naîtraient des idées capables d'ébranler les notions les plus chères à sa croyance, et les plus nécessaires au maintien de son autorité.

Ainsi s'augmente une production qui va jusqu'à la démesure, Narrations, Descriptions, Rapports, Recueils, Collections, Bibliothèques, Mélanges curieux; les gens qui ne bougent pas de chez eux, qui ne connaîtront ni les grands lacs d'Amérique, ni les jardins de Malabar, ni les pagodes chinoises, restés au coin du feu liront ce que les autres ont raconté. MM. des Missions étrangères, les Capucins, les Franciscains, les Récollets, les Jésuites, racontent la conversion des infidèles; les captifs de Tunis, d'Alger, ou du Maroc, racontent comment ils ont été persécutés pour leur foi; les médecins au service des Compagnies racontent leurs observations; les marins racontent glorieusement leur tour du monde, Dampier, Gemelli Carreri, Wood Rogers. C'est un signe des temps que le départ aventureux de ces protestants réfugiés, qui, le 10 juillet 1690, s'embarquèrent à Amsterdam et quittèrent une Europe ingrate, pour aller chercher sur la route des Indes orientales un Eden où ils recommen-

ceraient la vie. Mais ils ne l'ont pas trouvé.

Les consciences s'émeuvent devant un tel apport; et, vers la fin du siècle, on les saisit en plein travail. Sir William Temple s'est retiré du tracas des affaires politiques; il n'a plus d'autre soin que celui de cultiver ses beaux jardins de Moor Park, et son esprit. Nous pouvons le suivre dans sa méditation. Que de contrées, jadis ignorées, ou considérées comme barbares, nous sont à présent connues, grâce aux relations des marchands, des marins, et des voyageurs! Or, dans ces pays nouvellement entrés dans notre horizon et qui forment aujourd'hui la matière des conversations savantes, se sont produites des découvertes non moins fécondes, se sont accomplies des actions non moins remarquables, que celles qui alimentaient traditionnellement notre esprit. Ce n'est pas seulement leur étendue, leur terroir, leur climat, leurs productions qui appellent l'intérêt : mais leurs lois, leurs coutumes, la constitution de leurs États, de leurs Empires... Aussi William Temple étudie-t-il la politique et la morale de la Chine, du Pérou, de la Tartarie, de l'Arabie; en contemplant la carte du monde nouveau, il reprend l'examen des principes qui dirigeaient le monde ancien. [1]

Souvent, il est vrai, le voyageur qui revenait avec une pensée qu'il croyait originale l'avait déjà dans ses bagages, au moment de son départ : mais il ne se trompait pas, en la tenant pour efficace. Car lorsqu'il la ramenait à Amsterdam,

1. *Essay upon Heroick Virtue.* Dans les *Miscellanea* de 1690.

à Londres, à Paris, elle était enorgueillie d'elle-même, parée de hardiesse, et douée du pouvoir qui lui manquait d'abord. Il est parfaitement exact d'affirmer que toutes les idées vitales, celle de propriété, celle de liberté, celle de justice, ont été remises en discussion par l'exemple du lointain. D'abord, parce qu'au lieu de réduire spontanément les différences à un archétype universel, on a constaté l'existence du particulier, de l'irréductible, de l'individuel. Ensuite, parce qu'aux opinions reçues, on peut opposer des faits d'expérience, mis sans peine à la portée des penseurs. Aux preuves dont on avait besoin quand on voulait contredire tel ou tel dogme, telle ou telle croyance chrétienne, et qu'il fallait aller chercher péniblement dans les réserves de l'antiquité, vinrent s'ajouter des preuves nouvelles, fraîches et brillantes : les voici rapportées par les voyageurs, et désormais sous la main. Pierre Bayle invoque à maintes reprises ces témoignages que garantissent des autorités récentes. « M. Bernier nous assure dans sa curieuse relation des États du Grand Mongol... » — « Les voyages de M. Tavernier nous apprennent... » — « Les relations de Chine nous apprennent... » — « Voyez la relation du Japon par la Compagnie hollandaise... » — A propos du charivari qu'on fait pour délivrer la lune : « Les Perses pratiquent encore cette ridicule cérémonie, au rapport de Pietro della Valle. Elle est aussi en usage dans le royaume du Tunquin, où l'on s'imagine que la lune se bat alors contre un dragon : voyez la nouvelle Relation de M. Tavernier. » — « La remarque,

que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les chrétiens me fait souvenir d'avoir lu dans la Relation de M. Rycaut... La Relation de M. Rycaut a fait trop de bruit pour ne pas vous être connue... » — Et quand il veut montrer — point capital — que l'existence de Dieu n'est pas assurée par le consentement universel, voici l'argument que lui fournit le voyage, docile à son appel : « Que me répondrez-vous si je vous objecte les peuples athées dont Strabon parle, et ceux que les voyageurs modernes ont découverts en Afrique et en Amérique ? »[1]

De toutes les leçons que donne l'espace, la plus neuve peut-être fut celle de la relativité. La perspective changea. Des concepts qui paraissaient transcendants ne firent plus que dépendre de la diversité des lieux; des pratiques fondées en raison ne furent plus que coutumières; et inversement, des habitudes qu'on tenait pour extravagantes semblèrent logiques, une fois expliquées par leur origine et par leur milieu. Nous laissons croître nos cheveux, et nous nous rasons la barbe toute unie; les Turcs se rasent les cheveux, et laissent croître leur barbe. La main droite est chez nous le côté honorable, chez les Turcs c'est la main gauche : contrariétés qu'il ne faut pas juger, mais accepter telles qu'elles sont. Les Siamois tournent le dos aux femmes, quand elles passent; ils pensent leur montrer du respect en ne jetant pas la vue sur elles. Nous pensons différemment; mais qui a raison ? qui a tort ? Quand

1. *Pensées sur la Comète*, 1683, ch. XIV, LXXIII, LXXXIX, CXXIX, CLXV; et passim.

les Chinois jugent de nos mœurs, selon les idées particulières qu'ils se sont formées depuis quatre mille ans, peu s'en faut qu'ils ne nous regardent comme des barbares; et quand nous jugeons des mœurs chinoises, nous les trouvons bizarres et folles. Le P. Le Comte, de la Compagnie de Jésus, qui s'exprime ainsi dans son livre *Des cérémonies de la Chine*, en tire cette conclusion philosophique : « Nous nous trompons également, parce que les préventions de l'enfance nous empêchent de considérer que la plupart des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes, et ne signifient proprement que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dans leur première institution. » On va loin avec de telles maximes; on va droit à l'idée de la relativité universelle. « Il n'y a rien », dit Bernier, « que ne puisse l'opinion, la prévention, la coutume, l'espérance, le point d'honneur, etc. » — « Le climat, » dit Chardin, « le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes... » et il ajoute : « Le doute est le commencement de la science; qui ne doute de rien, n'examine rien; qui n'examine rien ne découvre rien; qui ne découvre rien est aveugle et demeure aveugle. » En lisant ces phrases si chargées de sens, nous comprenons la remarque de La Bruyère, dans son chapitre *Des Esprits forts* : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait : ils voient de jour en jour un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies... »

***

Ils arrivèrent, ces Étrangers-Symboles; ils arrivèrent avec leurs coutumes, leurs lois, leurs valeurs originales; ils s'imposèrent à la conscience d'une Europe qui était avide de les interroger sur leur histoire et sur leur religion. Ils donnèrent les réponses qu'on leur demandait; chacun la sienne.

L'Américain était embarrassant. Perdu dans son continent si tard découvert, il n'était fils ni de Sem, ni de Cham, ni de Japhet : de qui pouvait-il bien être le fils? Les païens nés avant l'incarnation du Christ avaient du moins leur part du péché originel, puisqu'ils descendaient tous d'Adam : mais les Américains? Et par quel mystère encore avaient-ils échappé au déluge universel? — Ce n'est pas tout. Les Américains n'étaient que des sauvages, comme chacun sait : quand on voulait s'imaginer ce qu'étaient les humains avant l'invention de la société, on les prenait pour modèles, vague horde de gens qui allaient tout nus. Mais voici qu'un soupçon s'affirmait : un sauvage était-il nécessairement une créature inférieure et méprisable? n'y avait-il pas des sauvages heureux?

Comme les cartographes anciens dessinaient, sur les continents, des plantes, des animaux, et des hommes : sur la carte intellectuelle du monde marquons la place et l'importance du Bon Sauvage. Non pas que le personnage soit nouveau; mais c'est vers le temps que nous étudions, entre l'un et l'autre siècle, qu'il prend définitivement

sa forme et qu'il devient agressif. Déjà toute une préparation s'était opérée; des missionnaires des différents ordres, louant en lui des mérites qui devaient le rehausser, ne s'étaient guère souciés de savoir si les vertus qu'ils prônaient étaient ou n'étaient pas chrétiennes. Imprudents dans leur zèle, ils vantaient une simplicité que les sauvages tenaient de la nature, disaient-ils; une bonté, une générosité, qu'on ne trouvait pas toujours chez les Européens. Quand ces idées eurent bien mûri, alors se produisit, ainsi qu'il arrive, un homme qui n'eut plus qu'à les présenter avec verve, avec violence, et aussi avec talent : cette dernière condition est la plus nécessaire. Ce fut un baron de Lahontan, esprit rebelle; fourvoyé dans les armées du Roi, il aborda, en 1683, aux rives de Québec. Il pensa d'abord faire carrière au Canada, car il n'était ni sot, ni lâche; comme lieutenant, ensuite comme capitaine, il prit part aux expéditions contre les Iroquois; mais indiscipliné, aigri, de déboire en déboire il déserta, et revint traîner en Europe une existence manquée. Or quand il publia, en 1703, ses *Voyages*, ses *Mémoires* et ses *Dialogues*, il laissa un monument plus durable sans doute qu'il ne pensait lui-même, bien qu'il ne se méprisât point.

Adario le sauvage discute avec Lahontan, le civilisé; et ce dernier a le mauvais rôle. A l'Évangile, Adario oppose triomphalement la religion naturelle. Aux lois européennes, qui ne cherchent à inspirer que la crainte du châtiment, il oppose la morale naturelle. A la société, il oppose un communisme primitif, qui assure en même temps

justice et bonheur. Vive le Huron! s'écrie-t-il. Il prend en pitié le pauvre civilisé, sans vertu, sans force, incapable de pourvoir à sa nourriture, à son logement; dégénéré et moralement abêti; masque de carnaval, avec son habit bleu, ses bas rouges, son chapeau noir, son plumet blanc, ses rubans verts; mourant à toute heure, car il se tourmente sans cesse pour acquérir du bien et des honneurs qui ne laissent dans son âme que dégoût. Vigoureux, bon marcheur, bon chasseur, résistant à la fatigue et aux privations, que le sauvage est beau, qu'il est noble, en comparaison! Son ignorance même est un privilège : ne sachant ni lire ni écrire, il s'épargne une foule de maux; la science et les arts sont une source de corruption. Il obéit à sa bonne mère, la nature : et donc, il est heureux. Les civilisés sont les vrais barbares : que l'exemple des sauvages leur apprenne à retrouver la liberté et la dignité humaines.

A côté du Bon Sauvage, le Sage Égyptien revendique sa place : mais il n'est pas encore tout à fait formé, il va se formant.

Il va se formant par un travail de mosaïque : pierres d'Hérodote et de Strabon, toujours reprises et jamais usées; éloges apportés par les chronologistes[1] qui tendent à déposséder l'Hébreu de sa gloire sacrée pour la conférer à l'Égyptien; récits des voyageurs. Ces derniers rappelaient que sur l'antique terre d'Égypte étaient nées la musique et la géométrie; que dans le ciel d'Égypte, on avait

1. Voir plus loin, Première partie, chap. II.

pour la première fois marqué la place des constellations. On se souvient des admirables pages de Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*. Les Scythes et les Éthiopiens n'étaient que des barbares : il appartenait à l'Égypte de donner l'image d'une parfaite civilisation. C'était une nation grave et sérieuse, dont l'esprit, solide et constant, avait horreur de la nouveauté; la gloire qu'on lui a donnée d'être la plus reconnaissante fait voir qu'elle était aussi la plus sociable. Non seulement elle avait fondé les lois, mais elle les observait, vertu plus rare. Elle jugeait les morts; par la décision de ce tribunal suprême, elle séparait les bons d'avec les méchants, et réservait aux premiers l'honneur des grands tombeaux, tandis que les seconds étaient jetés à la voirie. Elle avait permis au Nil d'inonder son sol pour le fertiliser; elle avait bâti les Pyramides.

Or, si Bossuet s'exaltait ainsi, c'est qu'il était nourri des souvenirs de l'antiquité; et c'est encore qu'il avait lu, la plume à la main, le récit d'humbles Capucins missionnaires, qui avaient visité la Haute Égypte. Plein d'enthousiasme, il espérait, sur leur foi, qu'on ressusciterait un jour la belle Thèbes aux cent portes. Une telle entreprise n'était-elle pas digne du Grand Roi? « Si nos voyageurs avaient pénétré jusqu'au lieu où cette ville était bâtie, ils auraient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Égyptiens étaient faits pour tenir contre le temps... Maintenant que le nom du Roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi

loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne serait-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Égypte ? »

Mais ce qu'il n'admettait pas, c'est qu'on cherchât, là-bas, une philosophie à la fois très antique et nouvelle. Il y avait un esprit inventif et bizarre, un aventurier du nom de Giovanni Paolo Marana, Génois qui avait eu maille à partir avec Gênes, et qui était venu se mettre au service de Louis XIV, non point d'une façon désintéressée. Entre autres imaginations, il publia l'année 1696 un étrange roman, les *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire, sur plusieurs matières de morale et d'érudition.* Ce roman met en scène un vieillard de quatre-vingt-dix ans, plus rose et plus frais qu'une jeune fille. D'où vient cette fraîcheur préservée ? C'est qu'il a longtemps vécu en Égypte : en Égypte, on apprend à connaître le secret des élixirs qui prolongent la vie. On y apprend surtout la vraie philosophie, qui n'a rien de chrétien... Dans le même roman paraît encore un jeune Égyptien, qui est toute vertu, toute science, et qui est capable d'improviser des développements admirables sur les sujets les plus difficiles. Telle est la vertu de cette terre païenne et cependant bénie.

Laissons passer les années : les figures se feront plus précises, plus riches; le décor s'organisera, sistres, papyrus, ibis et lotos ; et nous aurons enfin le Sage Égyptien, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, qui fera les délices du XVIII^e^ siècle. Séthos ne

sera pas un héros, mais un philosophe; non pas un roi, mais un conservateur; non pas un chrétien, mais un initié aux mystères d'Éleusis : modèle des gouvernants, et de tous les hommes.

L'Arabe mahométan ne semblait pas destiné à la même fortune; car Mahomet en entendait de dures : fourbe; vil imposteur; barbare qui avait mis la terre à feu et à sang; fléau du ciel. Mais ici, les savants vinrent ajouter leur effort à celui des voyageurs; ce sont eux qui explorent la durée. A mieux connaître la civilisation orientale s'appliquèrent M. d'Herbelot, et M. Galland son élève et successeur, professeur au Collège royal; M. Pococke, professeur pour l'Arabie à l'Université d'Oxford; M. Reland, professeur de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht; M. Ockley, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge. Ils lurent les textes originaux; et dès lors, ils virent l'Arabe avec des yeux nouveaux.

Ils firent observer, ces savants hommes, qu'une foule immense n'aurait pas suivi Mahomet, si celui-ci n'avait été qu'un visionnaire et qu'un épileptique; jamais une religion qu'on dépeint comme grossière et misérable n'aurait pu vivre et progresser. Mais si, au lieu de répéter les plus fausses légendes, on interroge les Arabes, on s'aperçoit que Mahomet et ses sectateurs, par les dons du cœur et de l'esprit, n'étaient pas inférieurs aux héros fameux des autres peuples. Quel mal les Gentils n'ont-ils pas dit de la religion chrétienne? quelles absurdités n'ont-ils pas

proférées sur son compte ? Il en va toujours ainsi, quand on juge les choses du dehors. On a réfuté des propositions que les Mahométans n'avaient pas soutenues, des erreurs qu'ils n'avaient pas commises : ce triomphe était trop facile. En vérité leur religion était parfaitement cohérente, et noble, et belle; allons plus loin : leur civilisation était admirable; après que la barbarie eut recouvert le monde, qui a maintenu les droits de la pensée et de la culture ? Les Arabes...

L'évolution qui va de la défaveur à la sympathie s'est accomplie dans un court espace d'années. En 1708 elle est achevée; c'est la date où Simon Ockley exprime soit une vérité, soit une illusion qui, deux cents ans plus tard, paraîtra encore digne d'être discutée : il conteste que l'Occident l'emporte sur l'Orient. Car l'Orient n'a pas vu naître moins de génies; et l'existence est plus heureuse, en Orient. « Pour ce qui regarde la crainte de Dieu, la discipline des appétits, la prudente économie de la vie, la décence et la modération dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances; pour ce qui est de tous les points (les plus importants, après tout) : si l'Ouest a ajouté quelque progrès que ce soit, si petit qu'il soit, à la sagesse de l'Est, je dois avouer que je me trompe singulièrement. » Ces idées cheminent; elles parviennent jusqu'à un Français, le comte de Boulainvilliers, qui, rendant grâces à Herbelot, à Pococke, à Reland, à Ockley, écrit dans l'ombre une *Vie de Mahomet*, où la transformation achève de s'opérer : chaque nation possède une sagesse qui lui est particulière; Ma-

homet figure la sagesse des Arabes, comme le Christ a figuré celle des Juifs.

Le témoin railleur de nos manies, de nos défauts, et de nos vices; l'étranger qui se promène dans les rues de nos villes, observant et critiquant; le personnage qui amuse et désoblige à la fois, chargé de rappeler à une nation fière d'elle-même qu'elle ne tient ni toute la vérité, ni toute la perfection; indispensable sans doute à la littérature européenne, puisqu'elle l'adopte comme un de ses types favoris, et le fait servir cent fois avant de se lasser de lui : quel pays allait le fournir, la Turquie ou la Perse?

La Turquie parut l'emporter; une de ses faces était tournée vers l'Europe, on la connaissait mieux; un Anglais, secrétaire d'un ambassadeur, Sir Paul Rycaut, l'avait décrite avec tant de vie, qu'à partir de 1666 son livre était devenu un des classiques du voyage, et d'édition en édition se trouvait entre toutes les mains; beaucoup d'autres récits avaient suivi le sien. Ce même Marana qui fut curieux de l'Égypte, exploita la Turquie : il commença de faire paraître, en 1684, un *Espion du Grand Seigneur* qui eut une prodigieuse fortune, et fonda une famille presque innombrable d'enfants et de petits-enfants. L'espion Mamut, qui se faisait appeler Tite de Moldavie, était assez mal fait, laid de visage et taciturne : discret, modeste, il passait inobservé, et vécut quarante-cinq ans dans Paris sans attirer l'attention; le jour, il circulait; le soir, il rentrait dans sa chambre, et écrivait au Divan de Constan-

tinople, son maître; ou bien à Haznabardassy, chef et garde du trésor de sa Hautesse; ou bien à l'aga des janissaires; ou bien à Mehemet, page eunuque de la Sultane mère; ou bien à l'invincible vizir Azem. Ses lettres étaient pleines d'irrespect, soit pour les choses de la politique, soit pour celles de la guerre, soit pour celles de l'Église : il se moquait de tout.

Mais le Persan prit sa revanche; et la victoire finit par lui rester. Pour deux raisons, sans doute. D'abord il n'existe guère de voyages plus passionnants à lire, malgré leur manière lente, que ceux de Chardin. Ce bijoutier, fils de bijoutier, qui se rendit en Perse pour y vendre ses montres, ses bracelets, ses colliers et ses bagues; ce protestant, auquel la Révocation de l'Édit de Nantes interdisait la France, avait naturellement l'âme exotique. Il connaissait Ispahan mieux que Paris; et surtout, il l'aimait mieux. De sorte qu'à le lire, le plus borné des lecteurs dut comprendre qu'il y avait là-bas, très loin, en Asie, des êtres humains qui n'étaient inférieurs à lui en aucune façon, et dont pourtant la vie différait profondément de la sienne; à la notion de supériorité, qui lui était familière, il fallut qu'il substituât celle de différence : quel changement psychologique! En Perse, tout est *autre* : les repas que l'on prend au cours de la route, les remèdes qu'applique à sa manière un médecin du cru, le caravansérail où l'on s'arrête pour dormir; tout est autre, les vêtements, les fêtes, les deuils; la religion, la justice, la loi. Or ces Persans ne sont pas des barbares : ils sont au contraire extrêmement

raffinés; civilisés presque trop, et un peu las de l'être depuis si longtemps. Chardin souligne l'existence et la légitimité de cet « autre monde »; il a instruit ses lecteurs « de tout ce qui pouvait mériter la curiosité de notre Europe, touchant un pays que nous pouvons appeler un autre monde, soit pour la distance des lieux, soit pour la différence des mœurs et des maximes... »[1]

La seconde raison qui permit au Persan d'évincer le Turc est si claire, qu'il suffit de la mentionner : après des brouillons, des esquisses, il se rencontra, pour exploiter une matière désormais prête, non plus un homme de talent, mais un homme de génie, qui s'appelait Montesquieu.

Peu s'en fallut que le Siamois ne vînt s'ajouter à cette troupe bariolée. Au Siam, Louis XIV voulait installer le commerce français, et répandre la vraie foi. On amorça des échanges : en 1684, les Parisiens virent arriver des mandarins siamois, grande merveille; en 1685, une mission française se rendit au Siam; en 1686, une nouvelle mission siamoise vint en France; en 1687, une seconde mission française renouvela la tentative. Alors parurent des relations écrites par les savants ecclésiastiques et par les diplomates mêlés à l'affaire. D'où la curiosité du public. D'où, par un mécanisme psychologique qui ne change pas, l'image embellie des Siamois, pieux, sages, éclairés. Par exemple : on raconte que lorsqu'on a proposé au Roi de Siam de se convertir, il a

1. Préface du *Journal du Voyage du chevalier Chardin en Perse*, 1686.

répondu que si la Providence divine avait voulu qu'une seule religion régnât sur le monde, rien ne lui aurait été plus facile que d'exécuter ce dessein; mais puisque Dieu avait toléré une foule de religions dissemblables, on devait conclure qu'il préférait être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures le louant chacune à sa manière. En rapportant ces propos, on s'émerveille : eh quoi! ce prince de Siam, qui pourtant ignore les sciences de l'Europe, a exposé avec une force et une netteté remarquables la raison la plus plausible de la philosophie païenne contre la seule vraie religion!... Les conclusions qu'on tire de tout cela tournent à l'hétérodoxie. Les Siamois souffrent toute sorte de religions, et leur Roi permet à des missionnaires chrétiens de prêcher librement dans leurs villes : les Européens sont-ils aussi larges, aussi tolérants? Et que diraient-ils, si les Talapoins, c'est le nom des prêtres de là-bas, s'avisaient de venir en France pour y prêcher leur foi? — Les Siamois ont une religion parfaitement ridicule; ils adorent un Dieu extravagant qui s'appelle Sommonokhodom; et cependant, leurs mœurs sont pures et même austères; un chrétien n'a rien à redire à la conduite de leur vie. Morale et religion ne sont donc pas nécessairement liées?

Une révolution de palais vint contrarier les desseins de l'ambassade française; le Roi de Siam ne se convertit pas, l'entreprise fut abandonnée; les Talapoins furent éclipsés par le Philosophe chinois.

***

Car dans cette géographie des idées, aucun pays ne compte autant que la Chine.

Parce qu'ils avaient les plus vastes ambitions, et qu'ils espéraient, atténuant les différences, glissant sur les oppositions, amener à la foi chrétienne, qui sait ? la masse énorme de l'Asie, les vaillants et savants Jésuites qui avaient su conquérir à Pékin l'estime de l'Empereur essayaient de montrer la philosophie chinoise si voisine du Catholicisme qu'on pouvait les assimiler l'une à l'autre, avec un peu de bonne volonté. D'après eux, Confucius, qui avait façonné l'âme de son pays, professait une doctrine où l'on sentait à tout instant passer des souffles divins ; il estimait que la nature humaine était venue du Ciel très pure et très parfaite, qu'elle s'était pervertie dans la suite, et qu'il fallait maintenant lui rendre sa première beauté : par conséquent, les Chinois ses disciples devaient obéir à Dieu, se conformer à ses volontés, aimer leur prochain comme eux-mêmes. En lisant les préceptes de ce Confucius, on croyait trouver un docteur de la nouvelle foi, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de l'état de nature ; un saint Paul avant la lettre, un saint Paul chinois. C'est sans doute que la Chine avait puisé dans leur source les principes de la vérité ; les enfants de Noé, qui se répandirent dans l'Asie orientale, avaient apporté avec eux les semences que Confucius ne fit que cultiver. Né 478 ans avant le Christ,

il disait souvent, tel un prophète : Dans l'Occident se trouve le véritable saint. Soixante-cinq ans après la naissance du Christ, l'Empereur Mimti, interprétant cette parole du Maître, et sollicité par un songe, envoya vers l'Occident des ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le saint. En ce temps-là, saint Thomas prêchait dans les Indes la foi chrétienne; et si ces mandarins s'étaient acquittés de leur mission, au lieu de s'arrêter dans la première île à cause du danger de la mer, peut-être la Chine aurait-elle fait partie de l'Église romaine...

De même, si les Jésuites avaient réussi dans leur effort d'assimilation, peut-être l'Europe n'aurait-elle pas perçu le caractère irréductible de cet Extrême-Orient qui s'imposait à ses regards. Ils tentèrent en 1697 leur suprême effort : ils publièrent alors leur grand ouvrage, *Confucius, Sinarum Philosophus* ; livre qui intéressait moins la science que la doctrine, moins les faits que l'interprétation des faits, puisqu'il était destiné avant tout aux jeunes missionnaires : pêcheurs d'hommes, qui, mieux instruits des ressemblances possibles, en deviendraient plus capables de prendre les âmes dans leurs filets; soldats du Christ, ainsi munis d'armes appropriées à leurs nouveaux combats.

Mais ils échouèrent; et l'année 1700 marqua la date où il apparut qu'il était impossible de faire entrer dans les cadres anciens les nouveautés qu'apportait la connaissance de l'Orient. La querelle des Cérémonies chinoises éclaira, précisa deux attitudes mentales, et obligea de choisir. Elle était aussi vieille que les premières missions à

la Chine, les ordres rivaux n'ayant jamais cessé de reprocher aux Jésuites leur indulgence, leur parti pris, leur tendance à l'accommodation. Mais lorsque ces ordres virent le succès des Pères, et qu'ils finirent par assimiler les Chinois à des presque chrétiens, à des chrétiens, ils protestèrent avec tant de vigueur qu'ils portèrent la question non seulement devant les autorités, mais devant le grand public : on sait la virulence que prennent les débats théologiques, lorsqu'ils passent dans un tel milieu. Ne vous y trompez point, disaient-ils, les Jésuites vous abusent. Les Chinois sont idolâtres; les Chinois adorent leurs ancêtres, les Chinois adorent Confucius. Les Jésuites de la Chine permettent à leurs néophytes de se prosterner devant l'idole de Chinhoam, d'honorer leurs défunts avec des cérémonies pleines de superstition, de sacrifier à leur docteur Cun-fu-zu; ils leur cachent le mystère de la Croix du Sauveur; ils ne leur administrent pas l'Extrême-Onction; ils négligent les cérémonies du baptême. Et ce disant, MM. des Missions étrangères déférèrent les écrits du Père Le Comte et du Père Le Gobien, qu'ils accusaient principalement de trahir la foi chrétienne, à la Sorbonne et à Rome.

Le combat fut acharné. Rome décida d'envoyer à la Chine un légat, pour procéder à une nouvelle enquête; mais, sans attendre, la Sorbonne condamna les Jésuites. Impossible, désormais, de réduire l'inconnu au connu, la religion chinoise au Catholicisme, et la Chine à la Chrétienté. Il fallait admettre l'existence d'un être irréductible, dont on ne pouvait nier ni l'étrangeté, ni la grandeur.

Les libertins de toute espèce avaient pour la Chine le goût le plus décidé :

> Vossius apportait un traité de la Chine
> Où cette nation paraît plus que divine.

Il y disait que les Chinois ne reconnaissent pour nobles que les gens de lettres; qu'ils ne conservent la mémoire que de leurs princes justes et pacifiques; que les conseillers et les favoris de l'Empereur, tous philosophes, reprennent leur maître avec autant de liberté que ces prophètes reprenaient autrefois les rois de la Judée : sinon, ils encourent la censure et l'indignation du peuple. La Mothe Le Vayer, dit-on, avait de la peine à se retenir de s'écrier : *Sancte Confuci, ora pro nobis* : et ce, avant d'avoir lu les ouvrages du philosophe chinois. Quand ils le connurent mieux, qu'ils assistèrent à la querelle des cérémonies et que deux choses apparurent clairement, la première, que la civilisation chinoise était admirable, et la seconde, qu'elle était foncièrement païenne : pour les esprits forts, quelle aubaine à exploiter! En politique :

Les Chinois sont privés de la Révélation; ils donnent à la puissance de la matière tous les effets que nous attribuons à la nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence et la possibilité. Ils sont aveugles, et peut-être opiniâtres.

Mais ils sont tels depuis quatre à cinq mille ans; et leur ignorance, ou entêtement, n'a privé leur état politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espère, et doit tirer naturelle-

ment de la société : commodité, abondance, pratique des arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté. [1]

En religion :

Il y a lieu de s'étonner qu'entre les diverses religions du monde, il ait pu s'en trouver une seule qui, sans le secours de la Révélation, rejetant également les systèmes merveilleux et les fantômes de la superstition et de la terreur, que l'on prétend être de si grande utilité pour la conduite des hommes, ne se soit établie que sur le devoir naturel. [2]

Les Chinois sont des athées; non pas d'un athéisme négatif, comme celui des sauvages de l'Amérique, mais d'un athéisme positif, délibéré, voulu : et ils n'en sont pas moins sages et vertueux. Ils sont pieux — et spinozistes :

Autant que je puis juger des sentiments des lettrés de la Chine par les relations que nous en donnent les voyageurs, et surtout le Père Gobien dans son Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, *il me semble qu'ils conviennent tous avec Spinoza qu'il n'y a point d'autre substance dans l'univers que la matière à laquelle Spinoza donne le nom de Dieu, et Straton celui de Nature.* [3]

Plus encore que le Bon Sauvage, que le Sage Égyptien, que l'Arabe Mahométan, que le Turc ou le Persan railleurs, le Philosophe Chinois enchante

1. Boulainvilliers, *La Vie de Mahomed*, 1730, p. 180-181.
2. Id., *Réfutation des erreurs de Spinoza*, 1731, p. 303.
3. Collins, *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1709. Trad. française, Londres, 1769, p. 289.

ceux qui appellent et qui hâtent la venue d'un ordre nouveau.

***

Les voyageurs d'Europe ont en général une curiosité paisible; les voyageurs d'Amérique, d'Afrique ou d'Asie, poussés par le goût de l'aventure, par la cupidité, par la foi, sont plus passionnés; les voyageurs dans l'irréel vont jusqu'à la fureur.

Ils sont nombreux, nous n'avons que l'embarras du choix. Suivrons-nous Jacques Sadeur dans la Terre australe, où il séjourna durant trente-cinq ans et plus? suivrons-nous le capitaine Siden chez les Sevarambes? ferons-nous connaissance avec l'île de Caléjava, où tous les hommes sont raisonnables? avec l'île de Naudeley, modèle de bonnes mœurs? avec le puissant royaume de Krinke Kesmes? Nous délecterons-nous au récit des aventures de Jacques Massé? Ce ne sont pas des œuvres d'art que ces récits imaginaires; les héros qu'ils nous présentent sont de redoutables bavards, qui ne reculent jamais devant un long discours, devant une lourde digression; leur style est sans ailes. Infatués d'eux-mêmes, ils ne nous épargnent ni l'étalage de leurs connaissances, ni l'analyse détaillée de leurs vertus. Les auteurs, pour la plupart des errants, des transfuges, sont heureux d'exposer dans leurs livres les sentiments qui leur ont valu la réprobation de leur caste; les autres, bourgeois de tranquille apparence, épanchent leurs rêves refoulés.

CONFUCIUS

Le plus célebre Philosophe de la Chine.

La recette est toujours la même : on commence par l'histoire d'un manuscrit, transmis ou retrouvé miraculeusement : d'où vient que cette fiction n'a jamais cessé de séduire les écrivains, et qu'ils la reprennent effrontément les uns après les autres, comme si elle était toujours fraîche ? — Le manuscrit raconte l'épopée d'un héros aventureux, qui a couru des périls de mer, et qui, ayant fait naufrage, a pris pied sur une terre inconnue, de préférence australe. Ici commence l'essentiel : l'abondante description d'un pays dont les géographes n'avaient pas idée. On entasse des souvenirs empruntés aux Utopies, aux expéditions lointaines; on ajoute des traits saugrenus, et volontiers des gaudrioles : ainsi Jacques Sadeur est hermaphrodite; heureusement pour lui, car le pays où il aborde est peuplé d'hermaphrodites, qui prennent pour des monstres ceux qui n'ont qu'un seul sexe, et les tuent. Mais de telles gentillesses ne sont qu'accessoires. Le vrai jeu consiste à se transporter dans une terre imaginaire, et à prendre en examen l'état religieux, politique, social, du vieux continent; à montrer que le christianisme en général, et le catholicisme en particulier, sont absurdes et barbares; que les gouvernements en général, et la monarchie en particulier, sont iniques et détestables; que la société est à refaire de fond en comble. Quand cette démonstration est achevée, le héros du voyage fictif n'a plus qu'à regagner l'Europe pour y mourir.

Ce qui frappe dans ces romans, c'est une volonté continue de détruire. Pas une tradition qui ne soit contestée, pas une idée familière qui soit

admise, pas une autorité qu'on laisse subsister. On démolit toutes les institutions; on contredit à cœur joie. De sages vieillards apparaissent à point nommé pour remplacer par leurs sermons laïques les ministres du culte; ils vantent les républiques incorruptibles, les oligarchies tolérantes, la paix qui s'obtient par la persuasion, la religion sans prêtres et sans églises, le travail allégé qui devient un plaisir; ils prônent la sagesse qui règne sur leurs terres, sur leurs terres admirables qui ont perdu la notion du péché. Ils dogmatisent, contre les dogmes. Là-dessus, un saut d'imagination ramène dans l'aventure, une obscénité ragaillardit le lecteur : du moins l'auteur le pense. Puis il recommence à montrer comment notre vie quotidienne est fatiguée, usée, déraisonnable, triste; et à peindre les jours heureux que l'on mène dans ces pays qui n'existent pas.

Ce qui frappe encore, c'est le triomphe de l'esprit géométrique. Tout régler au cordeau, tout ordonner suivant le nombre et la mesure : ce désir poursuit les auteurs, persiste jusque dans leurs rêves et dans leurs folies. Redoutable, inflexible, est cette tendance égalisatrice. Elle s'applique à toutes les manifestations de la vie, même au langage, qui ne doit rien avoir d'empirique, qui doit être entièrement rationnel. Elle s'applique aux habitations : des « Sézains »; dans chaque sézain, seize quartiers; dans chaque quartier, vingt-cinq maisons; dans ces maisons, quatre chambres, qui contiennent chacune quatre hommes : voilà un pays bien organisé. Des rues régulières, de grands bâtiments carrés tous d'une

même façon : voilà une ville bien construite. Des jardins parfaitement carrés, où les arbres sont rangés suivant qu'ils portent des fruits plus ou moins utiles et agréables : quels beaux jardins! Avec des chiffres on prouve tout, même l'impossibilité de la résurrection des corps. Supposez un pays qui a 41.600 villages; chaque village comprend 22 familles, et chaque famille 9 personnes : total : 38.230.000 habitants, que représentent 10.400.000 pieds cubiques de chair. Cette masse se renouvelle tous les soixante ans; au bout de dix mille ans, calculez ce qu'elle deviendrait : elle formerait un monceau incomparablement plus grand que la terre : et donc, la résurrection des corps est impossible. — Les montagnes, dans l'inégalité qu'elles présentent aux regards, sont irritantes : aussi les Australiens n'ont-ils pas hésité, ils les ont aplanies.

Quand on s'est enivré de cet esprit-là, et qu'on se réveille devant le concret, on souffre. Ou plutôt on soumet le concret lui-même, bon gré mal gré, à une transformation géométrique. On dit que la venue du Christ, parce qu'elle embarrasse la raison, n'est pas vraie; que la Bible, parce qu'elle n'est pas claire, est fausse; et que la seule sagesse consiste à n'admettre que l'évident. Celui de tous les utopistes qui a davantage pensé et cherché, Tyssot de Patot, l'auteur des *Voyages et Aventures de Jacques Massé* (1710), écrit dans ses *Lettres* : « Il y a tant d'années que je me promène dans les chemins vastes et éclairés de la géométrie, que je ne souffre qu'avec peine les sentiers étroits et ténébreux de la religion... Je veux

de l'évidence ou de la possibilité partout. » [1]

Ce sont des livres où l'on rencontre beaucoup de sottises, dans beaucoup de bric-à-brac; où attendent des idées mal dégrossies, mais violentes; des sentiments gauchement exprimés, mais puissants. Ils présagent non seulement Swift, Voltaire, Rousseau : mais l'esprit jacobin; mais Robespierre.

***

Voyager : ce ne fut pas encore chercher d'éblouissantes images, promener sous des cieux divers une sensibilité avide de saisir ses propres altérations. Ce fut, du moins, comparer les mœurs, les principes, les philosophies, les religions; arriver au sens du relatif; opposer; douter. Parmi ceux qui coururent le monde pour rapporter chez eux de l'inconnu, il y eut plus d'un libertin.

Lire les récits de voyages, ce fut s'évader; ce fut passer de la stabilité d'esprit au mouvement. Que d'idées, timides ou paresseuses, furent excitées par la connaissance de l'empire de la Chine ou du royaume du Grand Mogol! En voyant ces dogmes contradictoires, dont chacun prétendait traduire la seule et unique vérité; en considérant ces civilisations dissemblables, dont chacune revendiquait la seule et unique perfection, comme on apprit à ne plus croire! — « Ceux-là sont aveugles et sans expérience, qui s'imaginent que l'Europe est un pays plein, qui n'a nul besoin

1. Tyssot de Patot, *Lettres choisies*, 1727, L. 67.

de ses voisins... Il n'est point de doute que, si elle pouvait communiquer avec les Australiens, elle ne fût tout autre qu'elle n'est maintenant. »[1]

Elle n'a pas communiqué avec les Australiens; mais parmi tous les pays qui la sollicitèrent, elle a communiqué de préférence avec l'Orient. Un Orient qui, tout déformé par elle, n'en conservait pas moins assez de force originale pour représenter une valeur non chrétienne, une masse d'humanité qui avait construit à part sa morale, sa vérité, et son bonheur.

Ce fut une des raisons pour lesquelles la conscience de la vieille Europe se troubla, et, voulant être bouleversée, le fut.

1. Gabriel DE FOIGNY, *La Terre australe connue*, 1676, chap. XI.

CHAPITRE II

DE L'ANCIEN AU MODERNE

Les Anciens; les chers Anciens : admirables modèles. Quand ils s'étaient mêlés d'écrire, toujours ils avaient produit de nobles œuvres; philosophes, ils avaient donné au monde une morale que le Christianisme n'avait eu qu'à compléter; dans l'action, ils s'étaient comportés en héros; non point fabuleux, comme les Roland et les Amadis : mais vrais. De sorte que pour écrire, pour penser et pour vivre, il n'y avait guère qu'à les imiter.

Tout d'un coup (du moins c'est ainsi qu'apparaissaient les choses) des impies étaient venus, des blasphémateurs : les Modernes, qui avaient renversé l'autel des dieux antiques. Et voici que cette seule parole, *moderne*, avait pris une valeur inouïe : formule magique, qui conjurait la force du passé. Après avoir été moderne timidement, on fut moderne vaniteusement, d'un air provocateur. On abandonna le parti des grands morts, pour se laisser aller à la joie, d'ailleurs facile et insolente, de sentir en soi l'afflux d'une jeune vie,

même éphémère; on aima mieux parier sur le présent que sur l'éternel. On pensa, comme le Trivelin de Marivaux, qu'avoir quatre mille ans sur les épaules n'était plus une gloire, mais un insupportable fardeau. Une superstition naquit, dont nous ne sommes pas débarrassés. « Le nouveau, qui est cependant le périssable par essence, est pour nous une qualité si éminente que son absence nous corrompt toutes les autres et que sa présence les remplace. A peine de nullité, de mépris, et d'ennui, nous nous contraignons d'être toujours plus *avancés* dans les arts, dans les mœurs, dans la politique et dans les idées, et nous sommes formés à ne plus priser que l'étonnement et l'effet instantané de choc... »[1]

Du passé au présent : cet autre glissement, d'où vient-il? D'où vient qu'une partie de l'Europe pensante dénonça le culte de l'antiquité qu'avaient professé la Renaissance et tout l'âge classique? La fameuse Querelle des Anciens et des Modernes, que l'on donne volontiers comme l'explication de ce revirement, n'en est que le signe; c'est sa raison d'être qu'il faut trouver.

Au profond des consciences, l'histoire fit faillite; et le sentiment même de l'historicité tendit à s'abolir. Si l'on abandonna le passé, c'est qu'il apparut inconsistant, impossible à saisir, et toujours faux. On perdit confiance dans ceux qui prétendaient le connaître; ou bien ils se trompaient, ou bien ils mentaient. Il y eut comme un grand écroulement, après lequel on ne vit plus rien de

1. Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, 1931, p. 161.

certain, sinon le présent : et tous les mirages durent refluer vers l'avenir.

***

D'abord, on sentait bien que les historiens modernes n'étaient pas très sûrs.

Il y en avait beaucoup : Mézeray, le P. Maimbourg, Varillas, Vertot, Saint-Réal, le P. Daniel, le P. Buffier, qui enferma les rois et les reines, les traités et les batailles, les empires, les provinces et les villes dans de petits vers à retenir par cœur. Et Laurence Eachard, Edward Hyde, comte de Clarendon, Abel Boyer, Gilbert Burnet, le plus connu de tous. Et Antonio de Solis, qui, en 1684, dota l'Espagne de sa brillante Histoire de la Conquête de Mexico. Et beaucoup d'autres, qui voudraient être rappelés du royaume des ombres, mais qu'il faut y laisser, en bonne justice. Si différents qu'ils fussent, ils se trouvaient d'accord sur plusieurs points : l'histoire est une école de morale, un tribunal souverain, un théâtre pour les bons princes, un échafaud pour les mauvais. Elle apprend à connaître les caractères, car elle est « une anatomie spirituelle des actions humaines ». Surtout elle est une œuvre d'art; comme dit M. Cordemoy, lecteur de Mgr le Dauphin : « il vaut mieux employer son temps à la composition, et à arranger les faits de l'histoire, qu'à les rechercher; il vaut mieux aussi songer à la beauté, à la force, à la netteté et à la brièveté du style, qu'à paraître infaillible dans

tout ce qu'on écrit. » Dramatique, pathétique, elle exige une mise en scène somptueuse; les batailles, les conjurations, les révolutions, les schismes, excellente matière, beaux sujets. Oratoire, elle se rapproche de la poésie, qui n'est elle-même qu'une forme de l'éloquence, une éloquence rimée. Noble, son élément naturel est le sublime. Elle comporte nécessairement, c'est sa loi, des discours, des descriptions, des maximes, des analyses, des parallèles, comme celui-ci : Charles-Quint et François Ier, face à face : « La Providence ne s'est pas contentée de les faire naître en même temps, dans un même royaume et dans une étroite liaison de sang; mais elle a voulu qu'ils tirassent leur principal éclat l'un de l'autre; ce qui est si vrai qu'après que l'un d'eux eut été mis hors le rang, l'autre demeura sans vertu et ne fit plus que des fautes... Commençons donc ce fameux parallèle par ce qu'il y a de moins connu dans l'histoire de nos grands héros, et continuons-le, s'il se peut, dans toute l'exactitude que demandent Aristote et Plutarque, les plus grands maîtres en ce genre d'écrire... »[1]

Bref, tous les historiens de ce temps-là voulaient être des Tite-Live, encore plus éloquents, encore plus ornés. Et tous auraient adhéré sans doute à la formule qu'élaborait un des théoriciens du genre, le P. Le Moyne : « L'histoire est une narration continue de choses vraies, grandes et publiques, écrite avec esprit, avec éloquence et avec jugement, pour l'instruction des particuliers

1. VARILLAS, *Histoire de François Ier ; à laquelle est jointe la comparaison de François Ier avec Charles-Quint par le même auteur*, 1684.

et des princes, et pour le bien de la société civile. »[1]

Ils écrivaient de belles préfaces; ils disaient que leur plus vif souci était de se montrer impartiaux. Seulement, comme ils admettaient aussi qu'il était dans leur rôle de défendre leur roi, leur pays, leur religion, en chaque circonstance ils prenaient parti, et ne cherchaient plus à trouver la vérité, mais à soutenir des thèses. Catholiques et protestants s'affrontaient, la plume à la main; celui-ci prônait Louis XIV, et cet autre Guillaume d'Orange; ainsi naissaient d'interminables disputes, dont les plus bruyantes furent celles qui accompagnèrent *The history of the Reformation of the Church of England* (1679-1715) de Gilbert Burnet; l'*Histoire du Luthéranisme* (1680) et l'*Histoire du Calvinisme* (1682) du P. Maimbourg; l'*Histoire des Révolutions arrivées en Europe en matière de religion* (1686-1689) de Varillas.

Ils ne se gênaient pas. Saint-Réal romance le caractère et la vie de Don Carlos, les épisodes de la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise : puisque les romanciers prennent volontiers leur bien dans l'histoire, pourquoi ne ferait-il pas de l'histoire un roman, à peine moins faux ? — Varillas devenu vieux et ne voyant plus très clair, dictait pendant plusieurs heures par jour, sans prendre la peine de vérifier quoi que ce fût. Il n'avait pas attendu d'être vieux pour inventer des faits; un de ses rivaux lui reproche d'avoir raconté, entre autres fantaisies, la fin tragique des amours de François Ier avec Mme de

1. Le P. Le Moyne, *De L'Histoire*, 1670, pp. 76-77.

Chateaubriand : d'après Varillas, M. de Chateaubriand, rentrant de Pavie, en 1526, avait fait enfermer sa femme infidèle dans une chambre tapissée de noir; pour savourer sa vengeance, il pouvait, sans être vu, la voir se livrer à son chagrin, à son désespoir; jusqu'à ce qu'il la fît saigner par deux chirurgiens. Mais en fait, en 1532, dans un voyage qu'il fit en Bretagne, François Ier donna à la dame le revenu de diverses seigneuries; et quand elle mourut, en 1537, il laissa au mari l'usufruit de ses biens... — Laurence Eachard, écrivant l'histoire d'Angleterre depuis Jules César, estime qu'une époque raffinée, comme celle où il vit, n'a pas à consulter les écrits grossiers des moines; de sorte qu'il s'est contenté de refondre et au besoin d'imiter ce qu'il a trouvé de bon chez les auteurs anciens et modernes : avouant ce que les autres avaient coutume de faire sans l'avouer. — Les anecdotes qu'on nous rapporte ne sont pas invraisemblables : comme Vertot avait fini d'écrire la narration du siège de Malte, et qu'on lui indiquait des documents, il répondit qu'il était trop tard, que son siège était fait. Le P. Daniel alla voir les volumes de la Bibliothèque du Roi, passa une heure au milieu d'eux, et se déclara fort content. Heureux homme! Il dit lui-même que la citation des manuscrits fait beaucoup d'honneur à un écrivain; qu'il en a vu un assez grand nombre; mais que cette lecture lui a procuré plus de peines que d'avantages. Et facilement nous l'en croyons.

Un édifice si pompeux, si fragile, comment résisterait-il au moindre choc? Déjà le doute est

à l'intérieur, dans la conscience même de ces historiens. Car ce sont des humanistes, mais attardés; et ils perçoivent vaguement ce retard. Un scrupule les travaille; même triomphants, ils n'ont pas l'esprit en repos; et tout en chantant devant le public leurs airs de bravoure, ils sont inquiets : *Quid est veritas?*

La vérité, est-ce la simple vraisemblance dans les faits douteux? « cette apparence de logique qu'un peu de méditation suffit à donner aux choses »? un accord intérieur, une harmonie résultant d'une composition habile, une création de l'art? Qu'elle est difficile à saisir! Jusqu'où est-il permis d'aller pour la rencontrer? a-t-on le droit « de faire le curieux chez autrui, d'entrer dans les cabinets, de lever les voiles, de tirer les rideaux qui cachent le secret des familles, et de chercher là de quoi entretenir la curiosité des hommes »? Combien de fois deux auteurs, ou trois, ou quatre, racontant le même siège, la même bataille, en ont donné des versions différentes; et alors, laquelle choisir? Par quel miracle les événements, dès qu'ils se présentent sous la plume, prennent-ils un air romanesque? Telles sont les questions qui troublent ces historiens. Certes ils sont superficiels, incapables d'une recherche suivie, à la fois verbeux et pressés de finir; ils escamotent les difficultés; ils ignorent comment on accède aux sources, comment on retrouve sous les couches successives la première couleur; ils manquent d'esprit critique : mais pas assez pour écarter sans peine un malaise sournois. On en trouve l'expression dans une *Méthode pour étudier*

l'histoire que pulbie en 1713 Lenglet Dufresnoy, assez libre esprit, mais brouillon. Prenez garde, dit l'auteur; rien n'est plus difficile que d'éviter l'erreur; entourez-vous de précautions, suivez des règles sûres; n'acceptez pas tout, examinez, criblez; doutez à propos, devant le singulier et l'extraordinaire; cherchez les raisons que les auteurs peuvent avoir de se tromper, de vous tromper. Soyez critiques : *autrement, il arriverait qu'on donnerait à la vérité et au mensonge le même degré d'autorité.* Tel est le danger qui menace, on s'en rend compte; on le traduit par un mot qui revient souvent aux lèvres, par un mot que l'on condamne mais qu'on est impuissant à écarter : au pyrrhonisme qui épouvantait déjà Pascal, on ajoute le mot *historique.*

En 1702, un professeur de grande réputation, Jacob Perizonius, qui déjà enseignait à l'Université de Leyde l'histoire latine et grecque, fut chargé d'un cours d'histoire des Provinces Unies. Il dut prononcer un discours inaugural, suivant l'usage, en présence des magistrats de la ville, des professeurs ses collègues, des étudiants; et il choisit comme thème le pyrrhonisme historique. Dans de belles phrases latines, il fit entendre qu'on était arrivé, désormais, à une époque où l'on critiquait tout, et où l'on allait volontiers aux extrêmes; que l'histoire était en pleine crise; que les uns acceptaient sottement les fables qui l'ont faussée, tandis que les autres niaient tout son contenu; que ce dernier état d'esprit, plus brillant, plus séduisant, et qui progressait, était particulièrement dangereux. S'il l'emportait, c'en serait fait de

tout, on tomberait dans le scepticisme universel. Aussi l'orateur affirmait-il la possibilité d'une certitude historique; aussi s'écriait-il : « *Valeat tandem Pyrrhonismus* ! » Au diable le Pyrrhonisme!

Mais il avait trop à faire. Trois groupes, au moins, menaient alors l'assaut contre l'histoire : les cartésiens, suivant leur maître : lequel disait qu'il n'est pas plus d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse et le basbreton; et l'histoire de l'empire germain ou romanique, que celle du plus petit État qui se trouve en Europe. Malebranche renchérissait : les historiens racontent les pensées des autres, et ne pensent pas; Adam, dans le Paradis terrestre, possédait la science parfaite : savait-il de l'histoire? Évidemment non; donc, la science parfaite n'était pas l'histoire; et pour ce qui est de lui, Malebranche, il se contentait de savoir ce qu'Adam avait su... Le vrai, pour un tel esprit, ne se cherche et ne se trouve que par la méditation; la vérité n'est pas historique, elle est métaphysique. — De leur côté, les jansénistes, les moralistes rigoureux, se méfiaient de cette forme de l'éternelle *libido sciendi*. Mais les plus acharnés étaient les libertins.

Car l'histoire était comme leur ennemie personnelle; et ils allaient disant qu'elle était incertaine et fausse; qu'elle était vile, étant remplie de flatteries adressées aux puissants; qu'on l'accommodait comme les plats en cuisine, mettant la même viande en autant de ragoûts qu'il y a de pays au monde; que s'il fallait la lire, ce n'était pas pour connaître les faits, mais seulement pour voir

l'interprétation que chaque homme, chaque parti, chaque peuple en donnait; et que tout entière, elle n'était en somme qu'un pyrrhonisme perpétuel.

Les Français se distinguaient par la vivacité de leurs attaques; mais ils n'étaient pas les seuls; de Leipzig, J. B. Mencken, fils du fondateur des *Acta Eruditorum*, tonnait contre les historiens, qu'il englobait dans la vaste troupe des charlatans. Charlatans ils sont, parce que les uns, pour égaler la gloire de Tite-Live, parsèment leurs récits de longs et ennuyeux discours, attribuant les sentences les plus fines aux hommes les plus grossiers; parce que d'autres, comme désespérant d'avoir des lecteurs s'ils ne présentaient aux yeux des tableaux agréables, chargent leurs pages d'ornements usés; parce que d'autres encore, pour flatter les Mécènes qui les paient, imaginent des généalogies, ou même fabriquent des faux. Charlatan entre les charlatans, le Français Varillas; mais d'une manière générale tous les historiens sont des charlatans, puisque, dans leurs préfaces, ils promettent de donner au public une vérité qu'on ne voit jamais venir...

C'est juste, pensaient les sages; après tant d'Histoires de France, nous n'avons pas une seule Histoire de France qui soit digne de crédit. Ni d'ailleurs d'Histoire d'Angleterre; ni quelque histoire que ce soit. Jadis, on croyait les yeux fermés; aujourd'hui, l'heure du doute est venue. « N'aura-t-on pas raison de placer à notre temps l'époque du pyrrhonisme de l'histoire? »[1]

1. PAULIAN, *Critique des Lettres pastorales de M. Jurieu*, 1689, pp. 78-80.

***

Douter aussi de l'histoire romaine; s'arrêter à la pensée que les écrivains anciens n'étaient ni moins partiaux ni moins légers ni moins charlatans que les autres — ce serait plus douloureux.

Car Romulus, et les héros qui l'avaient précédé, suivi, étaient pour tous les lettrés des connaissances familières. On les pratiquait dès le collège: on écrivait leur langue; voire même on composait leurs lettres et leurs discours. Elle s'organisait admirablement, cette histoire vénérée; elle était racontée d'un ton si sûr, avec une noblesse si soutenue, qu'elle semblait ne pas laisser de place au mensonge. C'était une épopée vécue. Un jour — très exactement l'*annus mundi* 2824, quatre cents ans avant la fondation de Rome — Énée était arrivé dans le Latium, avec ses Troyens échappés à la fureur des flammes qui venaient de réduire en cendres Ilium; il avait erré pendant trois ans sur les mers. Latinus régnait alors; ce prince généreux, compatissant aux malheurs d'Énée, l'avait reçu avec bonté; et pour le retenir chez lui par des liens aussi forts que doux, il lui avait donné en mariage sa propre fille Lavinie. Turnus, roi des Rutules, prince jaloux, leur avait fait la guerre; battu, sa mort avait rendu la tranquillité au Latium, et assuré à Énée le sceptre que Latinus lui laissa en mourant, comme un héritage qui appartenait à l'époux de sa fille.[1] Tout cela

1. D'après Laurence EACHARD, *The Roman History from the building of the City....* 1694. VERTOT, dans son *Histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine* (1719), s'il varie quelquefois sur les faits, ne parle pas autrement.

s'ordonnait comme une belle tragédie; ces Romains étaient vrais comme ceux qu'on admirait sur la scène, avec leur casque à plume et leur petit jupon.

Mais non; on devait en rabattre, et corriger, à grand chagrin, la fausse image de ces amis très chers. Peut-être même fallait-il se persuader qu'ils n'étaient que des fantômes; le jour allait paraître, ils se dissipaient dans les airs. Une voix, qui n'était jamais vaine, déjà les avait dénoncés comme irréels. Elle osait dire que les hommes étant toujours les mêmes, puérils, vaniteux, crédules, et particulièrement sensibles sur la question de leurs origines : tels ils sont aujourd'hui, revendiquant pour la nation à laquelle ils appartiennent de vains titres d'ancienneté, et tels ils étaient jadis. Les Romains inventaient des chimères que nous avons acceptées, que nous avons chéries :

Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Énée, conducteur des Troyens en Italie ; ils ont rafraîchi leur alliance avec les dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et qu'ils ont fait dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la déesse Égérie, et ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les destins n'eurent aucun soin que de fonder Rome si on les en croit. Jusque là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différents besoins de son peuple.

Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugements. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les favoriser par des fables. [1]

Cette voix si forte et si claire, ces idées si hardies, troublaient la sécurité d'une foi paisible. Les choses vraies que Saint-Évremond voulait qu'on admirât, comment les distinguer des fausses ? Comment, surtout, détruire l'idée d'un ensemble parfaitement arrêté, pour la remplacer par l'idée d'évolution, à peine concevable alors ? Comment faire reculer le passé, le rejeter au fond des âges, sous prétexte que c'est seulement au loin et dans l'ombre qu'on peut le deviner tel qu'il fut ?

A Leyde, Jacob Gronovius récuse l'existence de Romulus; et Henry Dodwell la met en doute, à Oxford. Pendant près de deux mille cinq cents années, une infinité d'auteurs ont écrit que la vestale Rhéa Sylvia ayant eu deux enfants nés de ses amours avec Mars, Romulus et Rémus, ces jumeaux furent exposés sur le Capitole et allaités par une louve : or cette fable est tellement absurde qu'elle mérite à peine d'être réfutée. *Certe nulla est, praeter sacram, historia quae non primas suas origines fabulis immixtas habeat. Historia Romana ante Romulum nulla fide digna. Vel Romuli ipsius fortasse dubia.* Il est sûr qu'il n'existe aucune histoire, sauf l'Histoire Sainte, qui ne soit mêlée de fables dans ses premières

1. Saint-Évremond, *Réflexions sur les divers génies du peuple romain, dans les différents temps de la République.*

origines. L'histoire romaine avant Romulus est indigne de foi. Et même l'histoire de Romulus est peut-être douteuse... Voilà ce que l'on commence à dire : plus tard on démontrera l'incertitude absolue des quatre premiers siècles de Rome.

De l'histoire grecque, parlons à peine : elle apparaissait comme étant encore plus trompeuse. Croirait-on que les Athéniens, cependant les plus doctes des hommes, n'ont eu d'annales réglées qu'à une époque extrêmement tardive; de sorte que leurs origines et leurs commencements leur ont tout à fait échappé ? Ils ont tout brouillé, les années, les cycles; ils ne retrouvaient même plus la date de leurs fêtes; Aristophane met en scène les dieux, se plaignant de ce que la lune ne les avertit pas à propos de ces bons moments : ce qui les frustre des festinspublics, et les oblige à retourner affamés au ciel. Qu'on se fie aux annalistes grecs, après cela!

Ce dont on s'aperçoit, c'est que non seulement on ne tient pas la vérité en matière d'histoire ancienne, mais qu'on ne possède même pas les instruments nécessaires pour la saisir. Comment les Anciens mesuraient-ils ? comment comptaient-ils ? Il faudrait tout de même le savoir, avant d'oser parler des réalités de leur vie : autrement, on se condamne à une perpétuelle inexactitude, et on parle dans le vide. Ces préoccupations apparaissent dans des assemblées savantes comme l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. On n'y manque ni de connaissances, certes, ni de bonne volonté; mais on y manque d'une méthode sûre. On cherche, on doute,

on montre un appétit de connaître qui reste insatisfait; on acquiert cette triste sagesse, qui consiste à savoir qu'on ne sait rien.

***

Soit, laissons ce qui est profane; et fions-nous à la seule histoire qui compte, après tout; à l'histoire dictée par Dieu. Ici tout devient aisé. Depuis la création du monde jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, il s'est écoulé 4004 ans; ou 4000, si l'on veut épiloguer à tout prix. En l'année 129 la terre a commencé à se remplir, et les crimes à s'augmenter. En l'année 1656 eut lieu le Déluge; en 1757, les hommes ont essayé de construire la Tour de Babel. La vocation d'Abraham s'est décidée en 2083. La loi écrite a été donnée à Moïse 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le Déluge, et la même année que le peuple hébreu sortit de l'Égypte. Grâce à ces points de repère fermement établis, Bossuet composant son noble *Discours sur l'Histoire universelle*, voit s'ordonner une série d'époques qui se découpent d'elles-mêmes dans le temps; sous d'harmonieux et majestueux portiques se déroule la voie triomphale qui conduit au Messie. Il était si doux de la suivre, que de simples et naïves âmes remplissaient leur vie de concordances et de souvenirs, et qu'elles évoquaient non seulement l'année, mais le mois, mais le jour, où advinrent les faits mémorables que l'Histoire Sainte rapporte. Des fidèles ouvraient

leur livre de prières : 18 février, l'an 2305 devant la Nativité de Notre-Seigneur, Noé envoya hors de l'arche une colombe; 10 mars, Jésus reçut des nouvelles de la maladie de Lazare; 21 mars, Jésus maudit le figuier; 20 août, l'an du monde 930, ce jour mourut Adam, premier homme...[1]

A ces croyances naïves, à cette sécurité vint s'opposer alors la chronologie.

Elle semblait n'être qu'une modeste discipline, utile certes aux écoliers pour leur meubler la mémoire et les empêcher de commettre de sottes confusions : mais sèche et revêche; corps décharné, où l'on ne voyait plus que les nerfs et les os. Or, à mesure que s'aggravait l'impression de désordre dans les archives des hommes, elle gagnait en importance, en dignité; elle devenait un art nécessaire, et même une science. On l'appelait la doctrine des temps et des époques; « comme la navigation donne des règles aux pilotes pour les conduire sur mer sans s'égarer dans les voyages au long cours, la chronologie nous en donne pour voyager sûrement dans le vaste et obscur pays de l'antiquité ». Voyage au long cours, en effet, au long cours des siècles révolus et des races mortes! Si elle n'a pas exactement conscience de ses propres lois, du moins elle les applique : elle juge de la vraisemblance d'un texte, quel qu'il soit, non par l'autorité qui le soutient, mais par l'arithmétique; peu lui importe la langue dans laquelle ce texte est écrit, français, latin, grec, ou hébreu; peu lui importe son origine, son carac-

1. Cité par Henri BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. X, 1930, chap. VI.

tère; elle passe du profane au sacré par la nature même de son être, qui ne veut être que calcul; elle ne sait qu'une chose, c'est qu'elle doit additionner exactement. Au fond de leurs bibliothèques, penchés sur leurs livres, compulsant et comparant, des spécialistes, inspecteurs et vérificateurs des comptes de l'histoire, s'occupent de besognes ingrates, et en apparence inoffensives : tel est leur plaisir, telle est leur passion : fixer quelques dates; faire de l'arithmétique avec les années. Ils criaillent entre eux; et si par hasard les gens du monde entendent le bruit de leurs disputes, ils ne feront qu'en rire : passe-temps de cuistres. Quand ces savants auront fini; ou pour mieux dire quand ils auront poussé plus loin leurs recherches (car ils ont commencé depuis longtemps, depuis la Renaissance; et ils ne finiront jamais), plus que les impies et les rebelles, ils auront jeté le trouble dans les consciences, et accrédité l'idée que, dans le passé, rien n'est sûr. Incrédules, ils ne le sont pas tous; certains comptent et recomptent pour défendre les calculs traditionnels contre les nouveaux chronologistes, de telle sorte qu'entre les uns et les autres se livre, pendant des années et des années, un combat obscur et décisif. Leibniz y prend part, et Newton.

L'addition courante paraissait pourtant bien facile. Adam vécut cent trente ans, et engendra un fils à sa ressemblance; il lui donna le nom de Seth. Et les jours d'Adam, après qu'il eut engendré Seth, furent de huit cents ans; et il engendra des fils et des filles. Tout le temps qu'Adam vécut

fut donc de neuf cent trente ans; puis il mourut. Seth vécut cent cinq ans, et engendra Enoch. Et Seth vécut, après qu'il eut engendré Enoch, huit cent sept ans... Le total de ces générations successives donne les quatre mille ans qui séparent la création du monde de la naissance du Christ. Mais peut-être manque-t-il des anneaux à la chaîne; sans doute l'énumération n'est-elle pas complète; probablement les Hébreux avaient une façon particulière de calculer... Si, pour sortir de leur incertitude, les chronologistes se mettent à employer la méthode comparative, et à demander des dates et des chiffres aux nations voisines des Juifs, grand Dieu! que de discordances! Les difficultés se multiplient, et on n'aboutit qu'à « des ténèbres plus que cimmériennes ».

Deux peuples, si nous allons tout de suite à l'essentiel, faisaient éclater les cadres, prétendant qu'ils duraient non pas depuis quatre milliers d'années, pâle gloire, mais depuis des dizaines, depuis des centaines de milliers d'années. Les Égyptiens si sages, si justes, auxquels on avait accordé par ailleurs tant de marques d'estime, sur la question des dates se montraient fous. Entêtés de leur antiquité et de leur noblesse, ils jugeaient « qu'il était beau de se perdre dans un abîme infini de siècles, qui semblait les approcher de l'éternité ». Pourtant on avait peine à les récuser, puisqu'ils étaient excellents calculateurs et qu'ils possédaient des chroniques bien établies. Au III^e siècle avant Jésus-Christ, « le fameux Manéthon, prêtre ou sacrificateur de la ville d'Héliopoli », avait écrit l'histoire de l'Égypte, sur

l'ordre du roi Ptolémée Philadelphe; or il y énumérait une série de dynasties royales dont le début se plaçait avant l'époque traditionnellement assignée au Déluge, et qui se continuait sans interruption, même à travers l'époque des grandes eaux. Une chronique encore plus ancienne, écrite bien avant le règne des Ptolémée, tenait qu'il y avait eu des rois chez les Égyptiens « pendant l'espace de 36.525 ans, jusqu'à Mectanèbes, le dernier de tous, qui fut chassé du trône par Ochus roi des Perses, dix-neuf ans avant la monarchie d'Alexandre le Grand. »[1]

De même les Chinois, savants astronomes, judicieux esprits, bien munis de calendriers et d'annales, prétendaient exister, pour peu qu'on eût voulu leur prêter foi, depuis une époque si reculée, qu'ils auraient devancé le moment où Dieu créa la lumière, les impudents! Auprès des premiers empereurs de la Chine, Adam n'apparaissait plus que comme un tard venu. « ...Yam-Quam-Siem prétend que depuis le commencement du monde jusqu'au règne de l'Empereur Tienski, qui commença à régner l'an 1620, il n'y a pas moins de dix-neuf millions trois cent soixante-dix-neuf mille quatre-vingt-seize ans. »[2]

Grave problème pour les consciences d'alors; problème que, dans les cercles savants de toute l'Europe, on essayait de résoudre, péniblement, lentement. En 1672, un chronologiste anglais, John Marsham, crut avoir trouvé : il était bien

1. Le P. Paul Pezron, *L'antiquité des temps rétablie*, 1687, chap. xv.
2. Le P. Greslon, *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares*, 1671, l. I, chap. ix, p. 42.

vrai que les Égyptiens avaient eu trente dynasties royales qui, si on les mettait bout à bout, dépasseraient l'âge du monde : mais justement, il ne fallait pas les mettre bout à bout; car il s'agissait de dynasties collatérales, et non pas successives; elles avaient régné parallèlement, dans différentes parties du pays... En 1687, le Père Paul Pezron, religieux de l'étroite observance de l'Ordre de Cîteaux, proposa une autre réponse : quatre mille ans, il le reconnaissait, étaient insuffisants pour faire une place aux antiques Égyptiens. Mais quatre mille ans, c'est le terme fixé par le texte hébreu de l'Évangile. Suivez au contraire la version des Septante : elle vous concèdera cinq mille cinq cents ans, environ; et dans ces quinze siècles supplémentaires, annales et dynasties seront à l'aise. Le P. Pezron triomphe, mais non pas pour longtemps. Outre que ces années supplémentaires semblaient encore insuffisantes aux calculateurs, on jugea téméraire de choisir entre les différents textes de l'Écriture au nom des Égyptiens et des Chinois; et l'on fit entendre au P. Pezron qu'il tombait de la chronologie dans l'impiété : on échangea des traités, des dissertations, sans courtoisie. D'Italie, le P. Astorini lança une conjecture que reprit le P. Tournemine, en 1703 : dans l'usage courant, après avoir cité un millésime, 1600 par exemple, si l'on vient à énoncer une date voisine, on ne répète plus le chiffre entier; on dit : en 1600, telle chose advint; et telle autre, dans les années 610... Il en était peut-être de même chez les Juifs; et faute de comprendre leur habitude, prenant leurs appellations à la lettre, nous enlevons à

l'histoire quelques milliers d'années... Mais comment prouver que cette façon de compter, tout italienne, était en usage chez les Hébreux ? D'ailleurs elle n'aboutirait qu'à substituer des incertitudes à des incertitudes...

Cet embarras en suscite un autre, non moins cruel. Écoutons encore Bossuet : « Dieu donc ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Égyptiens pour le conduire en la terre où il veut être servi, avant que de l'y établir, lui propose la loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main, sur deux tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire le Décalogue, ou les dix Commandements qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes... » Mais il y a des gens pour penser que si les Égyptiens représentent une haute antiquité et une profonde sagesse; que si les Hébreux ont longtemps vécu sous la domination des Égyptiens : logiquement, nécessairement, une civilisation supérieure doit avoir agi sur une civilisation inférieure; et donc, les Égyptiens doivent avoir agi sur les Hébreux. Telle est la thèse soutenue d'abord par John Marsham, et avec plus de rigueur et de science en 1685, par John Spencer, préfet de Corpus Christi à Cambridge. Tous deux prêtent aux Égyptiens, qu'ils admirent, une influence décisive sur la loi, sur les préceptes et sur les rites: circoncision, baptême, temples, sacerdoce, sacrifices, cérémonies, viennent des Égyptiens; quand Moïse, pour sauver son peuple décimé par les

serpents, instituait un serpent d'airain qui guérissait ceux qui le regardaient, loin d'accomplir un miracle il ne faisait que répéter une antique incantation égyptienne. Mais alors, le peuple élu aurait été tributaire, dans ses croyances essentielles, d'un peuple païen; Dieu n'aurait plus dicté ses commandements, sur le mont Sinaï; Moïse n'aurait fait que copier les Égyptiens, ses maîtres et seigneurs.

Le bon, le studieux Huet, évêque d'Avranches, qui avait chargé sa maison de tant de livres, qu'un jour elle s'écroula, dit-on, à travers mille et mille lectures poursuit un pieux dessein : il veut rétablir Moïse dans sa juste place, la première. Il se charge de montrer que toute la théologie des païens dérive des actes ou des écrits de Moïse; que les dieux des Phéniciens, des Égyptiens, des Perses, et aussi bien des Thraces, des Germains, des Gaulois, des Bretons, des Romains, procèdent de Moïse, ne sont que des transpositions de Moïse. C'est ce qu'il fait, dans sa *Demonstratio evangelica*, en 1672; et encore dans ses *Quaestiones alnetanae de concordia rationis et fidei*, en 1690 : sans voir qu'on pouvait aisément retourner l'argument contre lui : si l'on trouve tant de ressemblances entre les croyances mosaïques et celles de l'antiquité païenne, est-ce Moïse qui les a inspirées aux autres peuples, ou des peuples plus anciens qui ont légué leurs traditions à Moïse? Pauvre Huet! le voilà rangé, à cause du succès même de son livre, au rang des impies. « Mon père, dit doucement Louis Racine, n'approuvait pas l'usage que ce savant voulait faire en faveur de la religion de

son érudition profane. » Et Antoine Arnauld, rudement : « Il est difficile de faire un livre qui soit plus impie, et plus capable de persuader aux jeunes libertins qu'il faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes bonnes; et que le paganisme même peut entrer en comparaison avec le Christianisme. »

Voilà où menaient les meilleures intentions du monde; on allait de difficulté en difficulté, de doute en doute. Ce fut un moment douloureux du conflit qui, de génération en génération, et sous des formes particulières à chacune, oppose la science à la foi. Écoutons l'abbé Renaudot qui, en 1702, devant l'Académie des Inscriptions, juge le livre de John Marsham; il exprime à la fois son estime et son angoisse : l'ouvrage « est parfait dans son genre pour l'ordre, la méthode, la netteté, la brièveté et la profonde érudition dont il est rempli. Mais il est difficile d'excuser l'auteur de ce que, par prévention pour les antiquités égyptiennes, ou pour quelque autre motif, il affaiblit tellement tout ce qui relève l'antiquité et la dignité des Écritures, qu'il a fourni plus de sujets de doute aux libertins que n'ont fait la plupart de ceux qui ont attaqué la religion ouvertement. »

On hésitait; on ne savait plus. Certes, on pouvait rester à l'intérieur de la forteresse, repousser les arguments des chronologistes, déclarer que ces Chaldéens et ces Babyloniens, avec les myriades d'années qu'ils demandaient pour satisfaire leur orgueil, n'étaient que des menteurs; que saint Augustin avait dit le dernier mot en la matière : si

les auteurs profanes nous rapportent des choses contraires à l'histoire contenue dans la Bible, tenons-les pour fausses.

Mais dès qu'ils s'exposaient au dehors, mal défendus contre des armes que l'apologétique n'avait pas encore émoussées, les combattants couraient de périlleuses aventures. Des chiffres, vertigineux et vagues, restaient dans les esprits : 23.000 ans, 49.000 ans, 100.000 ans, 170.000 ans. Fallait-il faire comme ce Père Antonio Foresti qui choisit des dates non parce qu'elles sont véritables, mais parce qu'elles sont commodes ? Entre deux opinions extrêmes, dont l'une veut que le monde ait commencé depuis 6984 ans, et l'autre qu'il ait commencé depuis 3740 ans, il compte soixante et dix opinions intermédiaires : il ne peut pourtant pas les accepter toutes, ni toutes les vérifier : il faut bien qu'il se décide, pour des raisons pratiques dans lesquelles la science n'a plus rien à voir. Pour ces mêmes raisons, Foresti choisit parmi les auteurs : les auteurs tant qu'ils sont, se contredisent, allez voir qui a tort ! On ne peut en préférer un sans s'éloigner des autres : il faut pourtant se décider.

A moins qu'on n'imitât la prudence de ce Perizonius qui, devant les étudiants de Leyde, avait repoussé le pyrrhonisme envahissant. Neuf ans après son discours inaugural, il dit son mot dans la querelle de la chronologie, avec sa netteté coutumière, et avec une sagesse un peu désabusée. Détruire les arguments de ses prédécesseurs est relativement facile. Reconstruire est plus compliqué ; car des Égyptiens eux-mêmes, on ne tire

rien de sûr. Ce qu'on peut faire tout au plus, c'est établir entre les événements des diverses nations antiques quelques synchronismes; sans risquer de dates. Perizonius essaie ainsi de sauver les débris d'un grand naufrage.

Que devenaient-elles, les certitudes de jadis? les vues simplistes et grandioses? les affirmations paisibles? la croyance aux dates inébranlables? Comment reconnaître les volontés de la Providence dans ce qui n'apparaissait plus que chaotique? Comment accepter la valeur du fait en matière de connaissance, quand les faits semblaient se dérober aux prises? Les nouveaux venus infirmaient à la fois l'histoire, la Providence, l'autorité.

L'impression finissait par devenir angoissante. Eh quoi! plus on cherchait, moins on trouvait? La durée se couvrait de brumes, et les gestes qu'on faisait pour les dissiper ne réussissaient qu'à les épaissir. « Le temps, qui consume toutes choses, et qui semble vouloir tout mettre dans un oubli éternel, a presque ravi à l'homme la connaissance de sa durée et de son antiquité. Cela est si vrai, qu'après tous les soins qu'on a pris de nos jours pour découvrir son étendue, et pour savoir combien de siècles se sont écoulés depuis l'origine du monde jusqu'à la venue du Messie, non seulement l'on n'a point trouvé la vérité, l'on s'en est même beaucoup éloigné... » [1]

1. Le P. Paul Pezron, *L'antiquité des temps rétablie*, 1687, p. 8.

***

Il y avait cependant un moyen de refaire l'histoire : par l'érudition. Tout un peuple d'érudits travaillait, appliqué à d'ingrates besognes; à éditer des textes, à déchiffrer des documents, à gratter des pierres, à frotter des monnaies. Tout un petit peuple courageux, passionné; une fourmilière, qui avait ses artisans et même ses guerriers. De bons ouvriers, amoureux des rudes besognes, cherchaient à établir des certitudes, importantes ou menues, mais inébranlables; et sans interprétations hâtives, sans préjugés, sans art déformateur, à exhumer des matériaux solides, acquis pour toujours. Ils s'appelaient Francesco Bianchini, qui demandait à l'archéologie les données certaines que n'offraient pas les textes; Richard Bentley, le *master* de Trinity College, le conservateur de la Bibliothèque royale, le maître des études classiques, esprit d'une incomparable vigueur; Pufendorf, qui savait bien la valeur des archives; Leibniz. Celui-ci s'enferme dans les bibliothèques, cherche les vieux parchemins, se plaît à les recopier lui-même, ordonnances royales ou rapports diplomatiques; il estime qu'un code de relations internationales doit s'appuyer sur des actes authentiques, déclarations de guerres, traités de paix, et autres pièces, et non pas sur des phrases. Bibliothécaire du duc de Brunswick, il entreprend d'écrire l'histoire de la dynastie régnante; et après une longue attente, il publie un gros volume, puis deux autres, qui ne répondent pas au goût

du jour, et qui sont bourrés de documents puisés aux bonnes sources. A ceux qui s'étonnent autour de lui, il ne craint pas de dire qu'il a fait œuvre plus utile que s'il s'était livré à des développements de rhétorique; qu'on n'a jamais rien vu de pareil à son ouvrage; qu'il a projeté une lumière nouvelle sur des siècles couverts d'une obscurité effrayante, levé beaucoup d'incertitudes et réformé beaucoup d'erreurs.

Comme on travaille dans tous les pays! Henri Meibom s'applique à mettre au jour les Antiquités germaniques; Thomas Gale, Thomas Rymer, les documents anglais; Nicolas Antonio, les sources de l'histoire littéraire espagnole. Comme on travaille, dans le vaste atelier de science organisé par les Jésuites, et où les Bollandistes se distinguent en particulier! Comme on travaille chez les Bénédictins, qui acquièrent leur réputation proverbiale de patient et de constant labeur! D'un si grand zèle, que l'impétueux Rancé, réformateur de la Trappe, reproche à ces laborieux de consacrer à la science un temps et un amour qu'ils devraient réserver à Dieu : dom Mabillon relève le défi, d'où une longue et noble querelle dont le bien suprême est l'enjeu.

De leur côté peinent des bénédictins laïques, Étienne Baluze, Charles Du Cange; et tous ensemble permettent à l'érudition de remporter quelques-unes de ses plus belles victoires. Rappelons qu'en 1678, Du Cange publie son *Glossarium mediae et infimae latinitatis;* qu'en 1681, Mabillon publie son *De re diplomatica libri V;* qu'en 1708, Montfaucon publie sa *Palaeographia*

graeca. Mais s'il fallait prendre un exemple unique de ces savantes vies, peut-être est-ce encore Antonio Muratori que nous choisirions de préférence : vie consacrée tout entière à sauver de l'oubli les titres de l'humanité. Du matin au soir enfermé dans sa bibliothèque de Modène, qu'il ne quittera guère que pour un voyage d'exploration savante à travers les archives d'Italie, pendant plus d'un demi-siècle Muratori entassera in-folios sur in-folios. Ses écrits littéraires, philosophiques, polémiques, qui suffiraient à la gloire de tout autre, ne représentent que ses moments de récréation; par eux il se délasse d'une tâche obstinément menée : recueillir d'abord tous les témoignages possibles sur l'Italie, et moins encore sur l'époque romaine que sur le Moyen Age, totalement ignoré; ensuite, ressusciter dix siècles.

L'Angleterre s'intéressait plus volontiers peut-être aux études grecques, la Hollande aux études latines, la France à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie; l'Italie à son propre passé. Mais il n'y avait pas de cloisons étanches, on travaillait dans tous les pays. Quand des richesses de bon aloi seront enfin accumulées; quand de jeunes sciences, comme la numismatique, auront été chercher jusque dans la terre le souvenir des civilisations disparues; quand l'admirable leçon de patience et de modestie que donnent ces travaux aura corrigé les esprits, alors le scepticisme historique sera détruit.

Mais quand, aussi, la besogne sera-t-elle achevée ? combien faudra-t-il d'années, de décades, et de siècles, pour que l'on sache sans supposer, pour

que l'on affirme sans mentir ? C'est une tâche presque désespérante que de retrouver quelques pierres seulement de la mosaïque immense, et les chercheurs ont à peine commencé de les assembler qu'ils doivent rejoindre le peuple des morts; ils sont vaincus par un passé qui s'avance sur eux, et les recouvre à leur tour. A supposer même qu'ils réussissent le miracle de la résurrection, ceux auxquels ils tendent leurs parcelles de vie retrouvée, et qui doivent les mettre en œuvre pour rendre aux choses abolies leur forme, leur couleur et leur frémissement, n'en veulent pas. Car c'est un fait qu'en ce temps-là, les érudits et les historiens travaillaient côte à côte, en s'ignorant. Et même leurs routes divergeaient de plus en plus; une génération commençant à poindre, qui voulait de l'aisance, de la légèreté, et n'aimait rien qui n'eût un air facile. D'une part, les tâcherons, qui écrivaient mal, qui chargeaient de références les marges de leurs livres, qui étaient lourds, qui étaient obscurs, condamnés volontaires aux travaux sans gloire. De l'autre les historiens, génies élevés, dédaignant de s'abaisser aux minuties, laissant aux esprits médiocres les recherches pointilleuses, évitant des discussions qui auraient étouffé le feu qui les animait. Les esclaves amassaient des matériaux que les grands seigneurs des lettres méprisaient.

***

Qu'est-ce enfin que l'histoire ? Un amas de fables, quand elle raconte l'origine des nations;

et ensuite, un amas d'erreurs. On croit surprendre chez l'homme qui passe pour le type même du sceptique, chez Fontenelle, un accent de tristesse et presque de désespoir, quand cette constatation s'impose à son esprit :

Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'elle soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant qu'on soit en état de le faire, et jusque là, les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions et des extravagances...

On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries, et d'absurdités. Serait-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai? à quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux? quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne durerait-il plus?

A cette manière d'écrire l'histoire en succède une autre, qui a régné chez les peuples savants et policés; elle consiste à étudier les motifs des actions, et les caractères : elle n'est pas moins fausse que la première. Car l'homme est nécessairement passionné, crédule, mal instruit, ou négligent; « il en faudrait trouver un qui eût été

spectateur de toutes choses, indifférent et appliqué ». C'est impossible. Tout au plus l'historien élabore-t-il un système à priori, qui forme un tout bien lié, comme les métaphysiciens; il dispose de quelques faits, dont il imagine les causes; son œuvre est plus incertaine encore, plus sujette à caution qu'une spéculation philosophique. La seule histoire utile serait le compte des erreurs et des passions humaines :

Nous sommes des fous qui ne ressemblons pas tout à fait à ceux des Petites Maisons. Il n'importe à chacun d'eux de savoir quelle est la folie de son voisin, ou de ceux qui ont habité sa loge avant lui; mais il nous est fort important de le savoir. L'esprit humain est moins capable d'erreur, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de nos égarements.

Voilà tout ce que l'histoire peut donner, d'après ce moderne, champion des Modernes dans la grande Querelle. Que le présent s'occupe du présent! On emploie plusieurs années, dans les écoles, à faire lire aux jeunes gens les historiens de Rome : comme on ferait mieux de les instruire de l'époque dans laquelle ils sont appelés à vivre! Car enfin, on ne voit pas bien quelles lumières on pourrait tirer pour les affaires de notre temps, d'un Cornelius Nepos, d'un Quinte Curce, ou de la première Décade de Tite-Live; quand même on en aurait appris tout le contenu par cœur, quand même on aurait dressé une table exacte de toutes les expressions et sentences qui sont enfer-

mées dans ces écrits. Il est inutile de savoir précisément le nombre des vaches et des moutons que les Romains menaient avec eux lorsqu'ils triomphèrent des Equiculans, des Herniciens et des Volsques. [1] Mais le présent, mais la vie, mais l'avenir, appellent et enivrent. *Ratio vicit, vetustas cessit...*

1. S. von Pufendorf, *Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reichen und Staaten... in Europa*, 1682. Préface. Voir aussi Malebranche, *De la Recherche de la vérité*, 1674; II, chap. iv, v, vi.

CHAPITRE III

DU MIDI AU NORD

L'Europe semblait être achevée. Chacun de ses peuples avait des caractères si bien connus, et si décidément marqués, qu'il suffisait de prononcer son nom pour que surgît une série d'adjectifs qui lui appartenaient en propre, comme on dit que la neige est blanche et le soleil brûlant. Les Suisses ? — Ils sont sincères, raisonnables, loyaux, simples, et d'un cœur ouvert; ils ont du courage, de la résolution, et ne se laissent pas attaquer longtemps par leurs ennemis qu'ils ne les chargent; ils sont constants, fidèles, courageux, d'une taille avantageuse; ils forment de bons soldats, dont la plupart servent en France : mais ils veulent être bien payés : point d'argent, point de Suisse. — Les Allemands ? — Ils sont belliqueux, et deviennent des soldats remarquables quand une fois ils sont disciplinés; ils ont assez d'inclination pour le négoce, et exercent bien toute sorte de métiers. Ils ne se portent pas volontiers à la sédition, et se tiennent à la forme de gouvernement dont ils ont pris la coutume. Ils consti-

tuent un grand corps, malheureusement travaillé par d'infinies divisions, religieuses et politiques... — « Les Polonais sont braves, aiment les lettres et les arts, un peu la débauche, et sont tous catholiques », prononçait en 1708 l'honnête Nicolas de Fer, géographe de Sa Majesté catholique et de Monseigneur le Dauphin. — « Les Hongrois sont bien faits, ils aiment la guerre et les chevaux, sont hardis, farouches, et grands buveurs. Les personnes de qualité y sont magnifiques, les femmes y sont belles et sages. » — « Les Suédois sont honnêtes gens et braves, aimant les arts et les sciences. L'air du pays est froid, pur, et sain; les forêts y sont remplies de bêtes féroces et fauves... Les Danois ont à peu près les mêmes mœurs que les Suédois. Les Norvégiens semblent plus simples et sont fort francs. »

Quand les gens de lettres cherchaient un caractère tout fait, les nationalités ainsi comprises leur offraient un répertoire commode. Qui voulait composer un ballet, un divertissement de cour, sans se fatiguer l'imagination mettait en scène des étrangers, des Napolitains ou des Esclavons plus marqués, plus usés que les pères nobles ou les valets de comédie. En 1697, Houdar de la Motte fait représenter par l'Académie royale de musique un ballet qui s'appelle l'*Europe galante*. « On a choisi des nations de l'Europe celles dont les caractères se contrastent davantage et promettent plus de jeu pour le théâtre : la France, l'Espagne, l'Italie et la Turquie. On a suivi les idées ordinaires qu'on a du génie de leurs peuples. Le Français est peint volage, indiscret, et coquet;

l'Espagnol, fidèle et romanesque; l'Italien, jaloux, fin, et violent; et enfin, l'on a exprimé, autant que le théâtre l'a pu permettre, la hauteur et la souveraineté des sultans, et l'emportement des sultanes. » Prenons les mêmes clichés, et poussons-les au noir : alors les fades adjectifs deviendront des injures, sans que le procédé change. En 1700, Daniel de Foe écrit un pamphlet politique à grand éclat, *The true-born Englishman ;* chaque pays reçoit son compliment, c'est facile :

Pride, the First Peer, and President of Hell,
To his share Spain, the largest province fell...

Lust chose the torrid zone of Italy,
Where Blood ferments in Rapes and Sodomy...

Drunkness, the darling favourite of Hell,
Chose Germany to rule...

Ungovern'd Passion settled first in France,
Where mankind lives in haste, and thrives by chance.
A dancing nation, fickle and untrue... [1]

Ils se sont si souvent affrontés, heurtés, tous ces frères ennemis; ils se sont si souvent réconciliés, alliés, embrassés; si longtemps ils ont vécu côte

1.
Orgueil, le premier Pair, et le Président de l'Enfer
Pour sa part eut l'Espagne, la plus vaste province...

Luxure choisit la zone torride de l'Italie,
Où le sang fermente en viols et en sodomies...

L'ivrognerie, la chère favorite de l'Enfer,
Prit sous sa loi la Germanie...

La Passion sans frein s'établit d'abord en France,
Où les gens vivent dans la hâte, et prospèrent par chance :
Nation de danseurs, volage et menteuse...

à côte, à travers tant de tourments et de misères, qu'ils croient se connaître; et l'idée qu'ils se font l'un de l'autre jamais plus ne changera. — Quelle erreur! Dans le ciel occidental, des constellations pâlissent, et d'autres se mettent à briller; la lumière ne vient plus du même point. Ce qui change, ce ne sont pas seulement les frontières, rendues mouvantes par d'incessantes guerres; ce sont les forces intellectuelles de l'Europe, ses composantes; c'est la direction de son âme collective : non sans lutte et sans souffrance; non sans une nouvelle révolution.

* * *

L'hégémonie intellectuelle avait toujours été un bien de famille; elle ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercée au temps de la Renaissance; puis l'Espagne avait eu son siècle d'or; et la France, enfin, venait de recueillir l'héritage. L'idée que les barbares du nord fussent capables de rivaliser avec ces reines aurait paru impertinente et ridicule; qu'avaient-ils à offrir ? le monstrueux Shakespeare ? ou bien, du côté de l'Allemagne, des poètes grossiers et gothiques ? Ces gens-là ne comptaient pas. Se disputant entre elles, ombrageuses et chicanières tant qu'on voudra, l'Italie, l'Espagne et la France n'en avaient pas moins des prétentions souveraines, toutes les trois filles de Rome.

Seulement, l'Espagne avait cessé de rayonner. Non qu'elle ne projetât sur l'Europe quelques-unes de ses lumières éternelles; mais c'est une dure

tâche, pour une nation, que de conserver le premier rang; il faut qu'elle ne se fatigue pas, qu'elle ne s'épuise pas, que sans cesse elle renouvelle et exporte sa gloire. Or l'Espagne ne vivait plus dans le présent; les trente dernières années du XVII^e siècle, comme d'ailleurs les trente premières du XVIII^e, sont presque vides; dans son histoire intellectuelle, jamais comme en ce temps-là, a dit Ortega y Gasset, son cœur n'a battu au ralenti. Elle se repliait sur elle-même; elle demeurait apathique et superbe. On la visitait encore, mais les voyageurs ne dissimulaient pas leur dédain; ils critiquaient les défauts d'un peuple superstitieux et d'une cour ignorante, dissertaient sur la décadence du commerce, raillaient la paresse et la vanité des habitants; en fait de littérature ils donnaient des exemples de son style enflé et précieux, de ses pièces irrégulières et baroques, scandale des connaisseurs. On commençait même à dire que non seulement l'Espagne avait perdu sa force et son pouvoir, mais qu'encore elle était infidèle à son génie : son romanesque, sa fierté, son point d'honneur, son amour de la justice, son désintéressement parfait, toutes ces qualités qui lui appartenaient en propre, Cervantes les avait tournées en ridicule dans son *Don Quichotte*; et les Espagnols, ayant applaudi Cervantes, s'étaient démentis, s'étaient trahis. Absurde idée; mais il n'en faut pas d'autres, pour que des peuples en concurrence portent sur leurs voisins affaiblis un jugement décisif.

L'Italie restait autrement vivace, autrement souple aussi, et capable de changer le caractère

de sa production, cherchant dans d'autres domaines, dans la science, une gloire que les lettres ne lui procuraient plus. Elle agissait au dehors par le souvenir de Rome : à aucun moment de son histoire elle n'a cessé de l'invoquer, lui confiant ses espérances. Elle agissait par son langage doux et sonore, qui continuait à s'apprendre, langage de la musique, langage de l'amour. Elle agissait par ses chanteurs, ses danseurs, ses librettistes, ses musiciens : son opéra faisait les délices du monde civilisé. Elle agissait à l'est plus qu'à l'ouest, sur la rive dalmate, en Autriche, en Pologne. Ce n'étaient pas là, somme toute, des avantages méprisables. Mais on était arrivé à une époque où l'on demandait de la pensée : et elle n'en fournissait plus. Elle déclinait. Que de voyageurs la parcouraient encore! Pour ne citer que les plus connus : Gilbert Burnet; Misson, huguenot réfugié, qui accompagnait un jeune seigneur dans son *grand tour*; William Bromley; Montfaucon et Dom Briois son confrère; Addison. De leurs notes, de leurs lettres, de leurs récits, que ressort-il, sinon une admiration continue pour tout ce qui est antique, et un dédain progressif pour tout ce qui est vivant? sinon le déclassement politique, moral, intellectuel, d'une Italie qui devient, sous leurs yeux, la terre des orangers et des ruines, la terre des morts?

C'est l'heure de la France. Pendant quarante ans au moins, elle dirige la politique européenne; amis et ennemis constatent, comme dira plus tard Horace Walpole, « les progrès étonnants que son pouvoir a faits, depuis le traité de Munster en

1648, jusqu'à la Révolution arrivée en Angleterre, et aux premiers commencements de la grande Alliance en 1689 » : cette ascension, cette force, cette gloire, sont le signe d'une intense vitalité. La France est une personne morale; sa volonté d'unité, sa volonté d'expansion, se succèdent en vertu d'une logique qui devient de plus en plus consciente. Unie, ses ardeurs ne sont pas éteintes, mais dirigées; elle est prête à déployer au dehors une énergie qui de longtemps ne déviera plus. Son roi est tout disposé à l'action, au rayonnement; il sera la lumière, voire même le soleil; il construit un système solaire, dont Versailles est le centre, et dont il veut que les peuples européens soient les satellites: il représente « un effort systématique pour établir la beauté d'un ordre intellectuel dans le monde. »[1]

La France est richement peuplée; semée de villes et de villages, guerrière, fourmillant d'une noblesse toujours en état de porter les armes; ses habitants sont enjoués, vifs, souples, et pleins d'agrément; actifs, habiles, capables de réussir en toutes entreprises, surtout dans celles qui demandent plus de pénétration d'esprit que de longue application; au reste, inconstants, légers, et se faisant gloire de leurs débauches : jusque là même qu'il s'en trouve parmi eux qui s'en vantent quelquefois, bien qu'ils n'y aient point de part..... Tel est le cliché, qui ne laisse pas de contenir quelques vérités à l'épreuve du temps. Mais voici que l'idée d'une prodigieuse réussite s'ajoute à ces traits

1. Salvador DE MADARIAGA, *Englishmen, Frenchmen, Spaniards*, London, 1928. Éd. espagnole, 1929. Éd. française, 1931.

pour leur conférer un éclat nouveau. En France règnent la politesse, la courtoisie, la culture, la douceur de vivre. En France se donnent rendez-vous les étrangers de qualité, qui arrivent de tous les pays d'Europe pour se former dans les Académies ou pour se polir à la cour; séduits par les manières françaises, ces étrangers se mettent à l'école, à l'école du raffinement. Paris, par ce concours même, prend le premier rang parmi toutes les villes. Son charme est fait de liberté et d'aisance; à Paris, personne ne vous demande compte de vos actions : vous voulez changer de vie, vous n'avez qu'à changer de quartier. Si quelqu'un s'avise d'y paraître aujourd'hui tout couvert d'or, et demain habillé de bure, qui s'en occupe ? On y trouve tout ce qu'on peut demander, et sur-le-champ. Le monde ne fournit aucune invention pour mieux goûter les plaisirs de la vie qu'aussitôt elle n'y soit en usage. Rome, jadis, s'élevait au-dessus de toutes les cités du monde : maintenant, c'est Paris.

Tandis que les anciennes rivales semblent épuisées, la France produit le miracle d'une profusion continue de chefs-d'œuvre : et non pas de ceux qu'un pays consacre tels, pour se consoler; mais de chefs-d'œuvre adoptés par l'univers. Après les Descartes, les Corneille, paraissent les Molière, les Racine, les La Fontaine, les Bossuet; et cette génération-là n'est pas tout à fait passée, que les Massillon, les Regnard, les Lesage viennent la soutenir. Cette production dure trois quarts de siècle. En même temps qu'on réimprime les tragédies, les comédies, les fables, les sermons

d'auteurs vite devenus classiques, d'autres livres se publient, qui s'ajoutent à la masse pour augmenter sa puissance et accélérer son mouvement : comment un tel apport ne couvrirait-il pas l'Europe ? Ainsi la tradition de la suprématie se prolonge et s'affirme de jour en jour. Qu'on suppute la force de propagation des plus grands auteurs; qu'on ajoute la foule de ceux qui suivaient ces illustres; qu'on ajoute encore ceux du troisième et du quatrième ordre, menue monnaie dont nous avons oublié l'effigie, mais qui se répandait et circulait partout, les Bouhours, les Rapin, les Fleury, et tant d'autres : alors nous pourrons imaginer l'étendue, la profondeur, et la multiplicité de notre action. [1]

Tant et tant que pour l'aristocratie intellectuelle de l'Europe, les traductions ne sont même plus nécessaires, et que le français tend à devenir la langue universelle. C'est ce que dit Guy Miège, Génevois établi à Londres, qui publie un dictionnaire français-anglais, et anglais-français, parce que « la langue française est dans un certain sens en train de devenir universelle »; c'est ce que dit Gregorio Leti, qui, à Amsterdam, traduit en français sa *Vie de Cromwell* : en français, « parce que la langue française est devenue, en ce siècle, la plus généralement connue par toute l'Europe : soit que la grandeur de la France l'ait rendue plus florissante, comme on vit autrefois que la puissance des Romains répandit leur langage par

1. Nous verrons plus loin, IV^e^ Partie, ch. II, les restrictions qu'il convient d'apporter, suivant les divers pays, aux effets de cette influence.

tout l'univers; soit que la langue française, cultivée comme elle l'est, ait des beautés particulières, dans la netteté sans affectation que l'on y remarque ». Mais de tous les témoignages qu'il serait facile d'accumuler ici, aucun sans doute n'est plus significatif que celui de Bayle : « La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe, et une langue que l'on pourrait appeler transcendantelle, par la même raison qui oblige les philosophes à donner ce titre aux natures qui se répandent et se promènent dans toutes les catégories... »[1]

Les livres, le langage, les mœurs aussi, et l'appareil de la vie. Dans la salle d'études de ce château qui veut imiter Versailles, appliqué à diriger l'éducation du jeune seigneur, vous trouverez un précepteur français. Les habits, les robes, les perruques, sont à la française. A qui demanderait-on des leçons de danse, sinon aux maîtres des élégances, au *French dancing master* qui dispute la place aux Italiens? Descendez jusqu'aux cuisines; vous y trouverez chefs et maîtres-queux qui accommodent les plats à la française, sommeliers qui débouchent des flacons de vins français. « On dirait qu'aujourd'hui, on ne peut plus faire un dîner ou un souper de quelque qualité sans des vins qui viennent de l'étranger, qu'on apporte dans des fiasques de verre épais, que nous nommons bouteilles, pour appeler du mot français même le récipient... » — « Et nous, braves Italiens, singes ridicules, dit Muratori, nous nous hâtons de

1. *Nouvelles de la République des lettres*, nov. 1685, art. 5.

copier les métamorphoses françaises, et toutes les modes françaises, comme si elles venaient de la cour suprême de Jupiter. »[1] — Si nos ancêtres revenaient en ce monde, dit l'Allemand Thomasius, dans son *Discours sur l'imitation des Français* (1687), ils ne nous reconnaîtraient plus; nous sommes des dégénérés, des bâtards. Aujourd'hui, tout doit être français chez nous : français les habits, les plats, le langage, françaises les mœurs, français les vices...[2]

Non seulement à l'italien, à l'espagnol, mais au latin, qui formait un des liens de la communauté européenne, le français se substitue. « Tout le monde veut savoir parler français; on regarde cela comme une preuve de bonne éducation; on s'étonne de l'entêtement qu'on a pour cette langue et cependant on n'en revient point; il y a telle ville où, pour une école latine, on en peut bien compter dix ou douze de françaises; on traduit partout les ouvrages des Anciens, et les savants commencent à craindre que le latin ne soit chassé de son ancienne possession... »[3] A toutes les causes qu'on a données de cet avènement, et qui sont toutes vraies : valeur intrinsèque de la langue, qualité de la pensée, soins jaloux d'un peuple qui considère les questions de grammaire et de vocabulaire comme capitales, et qui, seul au monde, possède une institution d'État pour veiller sur l'usage des mots, l'Académie; à toutes ces

1. D'après Giulio NATALI, *Il Settecento*, Milano, 1929. P. 68 et sv.
2. Christian THOMASIUS, *Von Nachahmung der Franzosen, Nach den Ausgaben von* 1687 *und* 1701. Stuttgart, 1894.
3. *Nouvelles de la République des lettres*, août 1684, article 7.

raisons, profondes, subtiles, et justement analysées, ajoutons la demande même d'une Europe en voie de renouvellement. Le latin sent la scolastique, la théologie; il a comme une odeur de passé; il cesse peu à peu d'appartenir à la vie. Excellent instrument d'éducation, il ne suffit plus quand on sort des classes. Le français apparaît comme une nouvelle jeunesse de la civilisation : il modernise les qualités latines. Il est clair, il est solide, il est sûr : et il est vivant. La science, qui cherche à expliquer le monde autrement que par les causes efficientes, veut une autre expression que celle qui a contenté le Moyen Age. De même, si, en 1714, aux traités de Rastadt, le français devient la langue de la diplomatie, c'est que les diplomates ne se contentent plus, en 1714, de ce qui suffisait à la chancellerie du Saint Empire romain germanique. Même cet air de désinvolture et de légèreté qu'on reproche aux Français, leur sert : ils sont comme dégagés d'un passé trop lourd. Les moralistes étrangers critiquent leurs manières, leur coquetterie, leur mondanité : ils ont beau dire, les Français sont *à la mode*. Ce gallicisme s'implante en Italie à la fin du XVII^e^ siècle en même temps qu'on expose aux vitrines des magasins des poupées vêtues à la mode de Paris, à la dernière mode du jour. Les Anglais ne l'emploient pas moins; les dames arrangent leurs cheveux *as the mode is ;* les libraires recommandent *The à la mode secretary ;* Thomas Brown, dans *The Stage-Beaux tossed in a Blanket*, raille l'*Hypocrisie à la mode ;* Farquhar, dans *The constant couple*, oppose « the A la mode Londres » à « the

A la mode France »; Steele met au théâtre *The funeral, or Grief à la mode*; et Addison nous donne dans le prologue qu'il écrit pour cette comédie, le secret de cet engouement :

> Our author...
> Two ladies errant has exposed to view :
> The first a damsel, travelled in romance;
> The other more refined : she comes from France...[1]

C'est le cas particulier d'un mouvement général; c'est une offre qui répond à une demande : et ainsi s'explique que la France domine, non par quelque rigueur, car la force serait impuissante à fonder un royaume durable dans le domaine de l'esprit; mais par un consentement universel. Partout : en Espagne, et même dans les colonies espagnoles, jusqu'à Lima, où l'on joue en 1710 une adaptation de *Rodogune* et un décalque des *Femmes Savantes*; en Hollande, où le génie local cherche en vain à se défendre par l'œuvre d'Antonides van der Goes; en Pologne, où nous voyons l'influence italienne diminuer, et grandir l'influence française; partout, notre langue résonne, nos œuvres sont représentées ou sont lues, notre esprit met sa marque sur les esprits.

Or, peu de temps après que la France a établi cet empire, une rivale apparaît; et cette rivale, chose inouïe, est une puissance du nord.

1. Notre auteur... a mis en scène deux dames errantes; la première est une damoiselle, qui a voyagé en imagination; la seconde plus raffinée : elle vient de France...

*
* *

L'Angleterre contrecarrait d'abord la politique française. A la France, elle ne voulait laisser ni la mer, ni le continent; elle luttait non seulement contre son hégémonie, mais même contre le principe d'autorité qui fondait le pouvoir royal. Un duel s'engage entre Louis XIV et Guillaume d'Orange, un duel entre deux héros symboliques. Lorsqu'en 1688 Guillaume d'Orange eut chassé Jacques II du royaume d'Angleterre, et accepté de régner à sa place sous le contrôle du Parlement, Louis XIV prit sous sa protection personnelle le fugitif, le logea magnifiquement à Saint-Germain-en-Laye, et défendit en sa personne le représentant du droit divin. Mais aussi, lorsqu'on eut longuement combattu, lorsque la France dut céder à la coalition, et qu'en 1697 on signa la paix à Ryswick, quelle humiliation pour le grand Roi! Il dut reconnaître le pouvoir de son adversaire, l'admettre, le légitimer, par son consentement; et trahir la cause de Jacques II, son cousin, son frère.

Quel était donc ce peuple qui imposait ainsi sa volonté à l'Europe, et qui infligeait à la France, en une seule fois, plus d'humiliations qu'elle n'en avait reçu durant cinquante années? Toute l'opinion française se passionnait, depuis la cour jusqu'à la canaille; s'il est vrai que sous le décor majestueux d'*Athalie*, on retrouve la Révolution d'Angleterre; et puisqu'aussi bien on

chantait à Dijon, en 1709, une chanson comme celle-ci :

Le grand-père est un fanfaron,
Le fils un imbécile,
Le petit-fils un grand poltron,
Ah! la belle famille
Que je vous plains, peuples français,
Soumis à cet empire
Faites ce qu'ont fait les Anglais,
C'est assez vous le dire.....

Au début de son renouveau, ce peuple puissant et tenace ne paraissait pas très doué pour les lettres. Comme Louis XIV demandait à son ambassadeur à Londres de lui dire quels étaient les artistes et les écrivains d'Angleterre, l'ambassadeur répondait que les lettres et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour; que présentement, elles avaient passé en France; que s'il en restait quelques vestiges en Angleterre, ce n'était que dans la mémoire de Bacon, de Bucanan; et d'un Miltonius qui s'était rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leurs rois.

Mais bientôt, on devait concéder aux Anglais un privilège : celui de penser. Et ici encore, l'opposition naissait : à la France, l'art de vivre en société, la conversation, les belles manières, les raffinements de l'esprit. A l'Angleterre, la force individuelle, la profondeur et l'audace de la recherche, la libre réflexion. Si cette dernière n'avait eu que des écrivains faciles, que les auteurs de comédies vives et dissolues qui prolongeaient sur le théâtre les mœurs de la Restauration, Wycherley, Congreve, Vanbrugh ou Farquhar,

elle aurait dû se contenter d'une place de suivante : car elle imitait la France, et cyniquement, elle pillait ses auteurs. Mais voici qu'elle débattait publiquement de plus hautes questions que celle de savoir comment il faut conduire une intrigue amoureuse, ou peindre le caractère d'un débauché. Loin d'écarter les problèmes religieux en les tenant pour réglés, elle ne cessait d'opposer les différentes manières que l'homme peut avoir de comprendre ses rapports avec la divinité : mysticisme puritain d'un Bunyan, conformisme éclairé d'un Clarke, d'un Tillotson, déisme déchaîné d'un Toland. Avec Locke, elle élaborait une nouvelle philosophie. Avec Newton, elle opérait une révolution dans la science : les *Philosophiae naturalis principia mathematica* sont de 1687. D'où la force vitale que l'Angleterre représentait, et que l'on admirait même en France :

> Les Anglais pensent profondément;
> Leur esprit, en cela, suit leur tempérament;
> Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
> Ils étendent partout l'empire des sciences.....[1]

Enfin ils osèrent, avec l'aide du temps, revendiquer la gloire des lettres : et dès lors, l'empire de l'esprit fut décidément divisé. Lorsqu'à la mort de Dryden, en 1700, ils pensèrent avoir perdu leur seul grand poète, voici qu'ils connurent un prodigieux renouveau. Si on leur demandait des philosophes, ils répondaient : Cudworth, Berkeley; des moralistes : Addison, Steele, Arbuthnot, Shaftesbury; des érudits : Bentley; des poètes : Pope, Gay,

1. La Fontaine, *Fables*, livre XII (1694). *Le renard et les raisins.*

Prior; un génie capable d'exceller dans tous les genres : Swift : à ne parler que des plus grands. Ils sentaient si vivement le prix de cette richesse, qu'ils honoraient, qu'ils comblaient de faveurs leurs écrivains et leurs savants : les savants et les écrivains français, à présent, enviaient les anglais; les rôles étaient changés. Elle était arrivée, l'époque du triomphe, l'époque où la plante vigoureuse, longtemps travaillée par la sève, donnait enfin sa suprême fleur.

On sent, chez les historiens de la littérature anglaise, une émotion rétrospective, quand ils abordent le récit de ces grandes années. En 1702, écrivait Edmund Gosse, « la reine Anne monte sur le trône, et sous son règne si court, il y eut une brillante renaissance des lettres anglaises, entre les mains d'un groupe d'hommes de talent et d'originalité peu ordinaires. Entre 1711 et 1714, toute une floraison d'œuvres importantes, en prose et en vers, jaillit presque simultanément des presses de Londres. Ce fut comme si un nuage, obscurcissant depuis longtemps les cieux, eût été balayé par le vent, et eût révélé quelque splendide constellation. En 1702, aucun pays d'Europe n'était, plus que l'Angleterre, dans un triste état de vide intellectuel; en 1712, la France elle-même n'aurait pas pu se comparer à sa voisine par la qualité et la quantité de ses productions. » Année 1713 : prodigieuse année! « Le petit volume de dialogues que Berkeley publia sous le titre de *Hylas et Philonoüs* appartient à l'*annus mirabilis*, 1713, quand Pope, Swift, Arbuthnot, Addison, Steele, étaient tous au plus haut point de leur génie, et que

l'Angleterre offrait tout à coup un groupe de talents littéraires si brillants qu'il ne fut égalé ou approché nulle part en Europe. »

C'en était fait; du nord venait la lumière; le nord avait le droit de s'opposer glorieusement au midi; et l'on pourrait appliquer aux produits de l'esprit la revendication d'un poète du temps :

> What fine things else you in South can have,
> Our North can show as good, if not the same...[1]

Et comme ils étaient orgueilleux de leur victoire, ces Anglais arrivés au premier rang! Ils se retournaient pour voir le chemin parcouru, et disaient que d'une situation quasi désespérée, menacés dans leur liberté, leur religion, leur sol même, par le plus puissant des rois, en peu de temps les affaires de l'Europe avaient pris une face si nouvelle, que, grâce au ciel, les méchants avaient été abattus et les justes exaltés : les justes, c'étaient eux. Ils vantaient leur philosophie, leur littérature, tout leur être. En ces années commence un mouvement dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours. Qui croirait, en effet, que dès 1713, on oppose la langue anglaise au français ? « La langue anglaise, rivale de la grecque et de la latine, est également fertile et énergique, et ennemie de toute contrainte (de même que la nation qui la parle), elle se permet tout ce qui peut contribuer à la beauté et à la noblesse de l'expression; au lieu que la française, énervée et

1. John RAWLET, *An account of my life in the North.* Dans les *Poetick Miscellanies*, London, 1687. « Toutes les belles choses que vous pouvez avoir dans le sud — Notre nord peut en montrer d'équivalentes, sinon les mêmes... »

appauvrie par le raffinement, toujours timide et toujours esclave des règles et des usages, ne se donne presque jamais la moindre liberté et n'admet point d'heureuses témérités... »[1]

***

Pour que cette force vive s'épanche et agisse à son tour, bien des conditions doivent être remplies. Il faut d'abord, semble-t-il, qu'aux vieux clichés se substitue une image plus réelle et plus séduisante. Les gens de qualité se rendaient volontiers à Paris : mais qui s'avisait d'aller visiter Londres ? Or, à partir de 1660 commença la période active du voyage d'Angleterre. Les obstacles étaient nombreux : des mœurs que l'on croyait barbares, une langue incompréhensible, et avant toutes choses, pour arriver là-bas, cette rude mer qu'il fallait franchir et qui épouvantait les cœurs : on connaît l'histoire du bon abbé normand qui se rendit à Cherbourg pour risquer la traversée, et qui, à la vue des vagues, abandonna l'expédition et rentra chez lui. Les habitants des villes côtières, plus aguerris, donnèrent l'exemple; partirent aussi des gentilshommes qui se rendirent à la cour des Stuarts, des savants, des lettrés, et même de simples curieux. Le bateau, la douane, les voitures de poste et les auberges, perfides aux arrivants; la route, les champs, et les gazons les plus beaux du monde; Londres et ses curiosités, la Tamise couverte de vaisseaux, Westminster, la Tour;

1. Abel Boyer, *Préface* à la traduction du *Caton* d'Addison, 1713.

GUILLAUME III.

les mœurs bizarres des Anglais, la façon dont ils mangeaient, dont ils buvaient, l'étrange façon qu'ils avaient de s'amuser, violemment, tristement : les peines et les plaisirs de la découverte donnaient aux relations une allure discrètement héroïque. Bref, en 1715, on commençait à voir l'Angleterre; les générations successives n'auront plus la peine de tracer l'esquisse; il leur suffira de retoucher, de reprendre sans cesse un tableau qui désormais a pris place dans la galerie des nations.

***

Bientôt elles essaimeront en Allemagne, les idées anglaises. Quand la maison de Hanovre deviendra souveraine en Angleterre, les deux pays seront liés par la politique. Ils sont liés, au moins en partie, par la religion protestante, par une commune haine contre le papisme, par une commune protestation contre Rome. En 1697, un professeur de Tubingen, André Adam Hochstetter, exalte dans un discours latin l'utilité du voyage en Angleterre : *Oratio de utilitate peregrinationis anglicanae*. Je ne vanterai pas, dit l'orateur, la fertilité de l'Angleterre; je ne vanterai pas les curiosités de Londres, la grande ville; je parlerai, bien plutôt, de sa science; et davantage encore, de sa religion. « Qui parmi nous ignore avec quel courage viril, sous le règne de Jacques II, des hommes d'élite se sont opposés aux émissaires de la synagogue romaine, et ont défendu une cause

qu'ils ont en commun avec nous ? » Suivra la philosophie avec Locke. Suivra la littérature. L'effet le plus certain de la pensée anglaise sur la pensée allemande sera de détacher celle-ci des modèles français, trop différents de son essence profonde; de lui fournir des modèles plus voisins, plus familiers; de l'aider à se dégager, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à sa forme originale. Au cours du XVIII^e siècle, on verra se manifester, sur la terre allemande, les conséquences de l'avènement de l'Angleterre : la rebellion contre l'hégémonie française; et contre celle-ci, une ligue du nord.

Mais pour atteindre les pays du midi, quelle route suivre ? Ils risquaient d'attendre longtemps, les livres parus à Londres; car la langue anglaise était ignorée sur le continent; rares étaient les Latins capables de la lire, plus rares encore ceux qui la parlaient. Le rythme de la diffusion n'aurait pu être accéléré que par quelque prodigieuse aventure. Par exemple : l'anglais se serait servi du français lui-même, partout connu; le français se serait chargé de répandre les trésors cachés dans l'Ile. « Ce serait dommage que de si excellents ouvrages fussent renfermés dans les bornes étroites des Iles Britanniques. Quelque belle que soit la langue anglaise, la française a ce grand avantage sur elle qu'elle est comme la langue de communication entre presque toutes les nations de l'Europe. On peut en effet dire de la langue française comparée avec l'anglaise par rapport à l'étendue ce que Cicéron dit du grec et du latin de son temps dans le *Pro Archia* : « graeca leguntur in omnibus gentibus; latina suis finibus, exiguis

sane, continentur... »[1] Juste à point, une équipe de traducteurs se serait formée; des Français en grand nombre seraient venus s'établir à Londres; industrieux, cultivés, ils auraient pris contact avec la littérature anglaise, se seraient intéressés à elle, auraient choisi et publié ses meilleurs ouvrages, à la fois pour gagner leur vie et pour témoigner leur reconnaissance au pays qui les accueillait. Certes, il eût été impossible de trouver un moyen de diffusion plus rapide : mais en rêve...

Ce fut pourtant ce qui advint, lorsque la persécution religieuse chassa de France pasteurs, professeurs, écrivains, les obligea de se réfugier à Londres, et fit d'eux les interprètes de la pensée anglaise. Dans la réalité, tout ne se passa pas de cette façon schématique; déjà il y avait eu des approches, des préparations; rien ne se fit *ex abrupto*. En outre, les exilés ne travaillèrent pas moins à étendre en Angleterre la connaissance de la littérature française, qu'à exporter la littérature anglaise en Europe. Reste qu'un des effets les moins attendus de la Révocation de l'Édit de Nantes fut de pourvoir l'Angleterre de toute une tribu d'intermédiaires, qui hâtèrent singulièrement la diffusion de ses œuvres et l'extension de son pouvoir : à la veille de son renouveau, elle eut à sa disposition les hérauts qui allaient annoncer sa gloire au monde civilisé.

Que furent-ils? Non pas des génies; mais des esprits curieux, des esprits actifs; des caractères vigoureux, qui acceptèrent virilement la grande

1. Extrait de l'*Avertissement* mis par RICOTIER en tête de sa traduction de S. CLARKE, *De l'existence et des attributs de Dieu*, Amsterdam, 1717.

aventure de l'exil, et ne se contentèrent pas du pain qui nourrit le corps. Des amis de la nouveauté... Abel Boyer, qui commence ses études à l'Académie protestante de Puylaurens, a dix-neuf ans lorsque Louis XIV révoque l'Édit de Nantes; il passe en Hollande, arrive en Angleterre en 1689, et se fait précepteur pour vivre. Il publie des traductions du français, des ouvrages scolaires, et, en 1702, ce Dictionnaire royal que des générations entières consulteront, et qui, utile aux Anglais, chez les Français deviendra classique. Il traduira le *Caton* d'Addison, qui représentera sur le continent le chef-d'œuvre de la tragédie britannique; il deviendra l'annaliste presque officiel de l'Angleterre; il sera mêlé aux querelles littéraires du temps, et mourra paisiblement, après mille traverses, dans une maison que, comme un bon bourgeois de Londres, il s'est fait bâtir à Chelsea. — Fils de pasteur, Pierre des Maizeaux passe en Suisse au moment de la persécution contre les protestants, étudie la théologie à Berne, à Genève : son père souhaite qu'il devienne « son successeur fidèle pour réédifier les murailles de Jérusalem abattues ». Il cherche fortune en Hollande, où il fait la connaissance de Pierre Bayle : celui-ci n'est pas un bon professeur d'orthodoxie. Aussi des Maizeaux ne sera-t-il point pasteur, mais homme de lettres, et libéré. Il passe en Angleterre : la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, que de réfugiés ont suivi cette route! Parce qu'entre autres travaux, il a édité Saint-Évremond et Bayle, qu'il a été l'ami de Shaftesbury, de Toland, de Collins, qu'il a publié des pièces détachées de

Locke, de Toland, étudié Chillingworth, qu'il a réuni les textes d'un débat essentiel entre Leibniz, Clarke, Newton, sur la philosophie, sur la religion, sur la science, et qu'enfin siégeant dans les cafés, collaborant aux gazettes, écrivant nombre de lettres, fournissant des places aux quémandeurs, trouvant des ressources pour les désemparés, il fut au carrefour de tous les chemins où passaient non seulement les idées, mais les hommes : pour toutes ces raisons, il représente l'échange, avec ce qu'il a de fébrile, d'aventureux, d'inquiétant, et aussi d'utile et d'infiniment fécond dans la vie de l'esprit.

Avec Pierre Coste, nous arrivons sans doute au sommet de la hiérarchie de ces bons ouvriers. Pierre Coste, né à Uzès en 1668, destiné à la carrière ecclésiastique, est envoyé à l'Académie de Genève : ses études terminées, on aurait fait de lui un professeur ou un pasteur, quelque part dans les Cévennes; il aurait célébré le culte et sermonné les fidèles; il serait mort dans son étroit horizon. La Révocation de l'Édit de Nantes l'empêche de rentrer en France; il devient errant. On le voit aux Universités de Lausanne, de Zurich, de Leyde; il est reçu proposant par le synode de l'église wallonne d'Amsterdam, en 1690. Après quoi il entre dans une imprimerie comme correcteur d'épreuves; en 1697, il passe en Angleterre; et sa place dans l'histoire des idées est désormais fixée. Il sera précepteur dans d'illustres familles, et parcourra l'Europe avec les élèves choisis qu'il dirigera dans leur *grand tour*. Il sera membre de la Société royale de Londres; il publiera des discours phi-

losophiques, des traités d'histoire; il éditera La Bruyère, Montaigne, La Fontaine. Il traduira du grec, Xénophon; de l'italien, Gregorio Leti, Redi; mais surtout, il traduira de l'anglais : l'*Essai sur l'usage de la raillerie* de Shaftesbury; le *Traité d'optique* de Newton. Newton; Shaftesbury; contribuer à faire connaître ces grands hommes en France, et par la France dans toute la latinité, ce serait une grande tâche. La sienne est encore plus belle. Car il est l'interprète de Locke. Attentif, passionné, il met en français l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* et ouvre à l'Europe l'accès de la philosophie anglaise. « Les Français ont autant d'obligations à M. Coste, que les Anglais en ont à Locke... » [1]

Puisque nous ne pouvons nous retenir, en suivant le cheminement des idées, de nous émerveiller quelquefois de leurs routes imprévues, étonnons-nous encore de la promptitude, de la facilité avec laquelle la France accepte le rôle que les circonstances lui imposent. Cette puissance qui paraît au nord, et qui menace son hégémonie, non seulement elle l'accepte, mais elle la sert. A sa propre activité créatrice, elle ajoute une activité nouvelle : elle va introduire les valeurs nordiques sur les marchés latins. Empressée, elle jouera le rôle d'introductrice de la pensée britannique, auprès de sa clientèle italienne, espagnole, portugaise. Quelquefois même, elle s'interposera entre le nord et le nord, de telle sorte qu'une œuvre venue de Londres passera par Paris avant d'aller franchir

1. D'ARGENS, *Lettres morales*, l. XXIII.

le Rhin. Mais, beaucoup plus souvent, elle transmettra non seulement ses productions, mais les productions anglaises, et ensuite les productions germaniques, à Rome, à Madrid, à Lisbonne. Elle les transmettra, non pas comme un simple courrier, indifférent à ce qu'il transporte; au contraire, elle fera leur toilette; elle les accommodera « aux usages communs de l'Europe » : c'est-à-dire au goût qui règne en Europe par son fait, au goût français. Ces Anglais ne sont pas clairs, il faut les décanter; ils n'obéissent pas aux lois de la logique formelle, il faut introduire de l'ordre dans leurs idées; ils sont diffus, il faut les abréger; ils sont grossiers, il faut les affiner. Elle se met à l'œuvre, change, coupe, retaille les habits, met sur les visages de la poudre et du rouge. Les personnages qu'elle présente au monde, après son travail, sont encore exotiques, mais à peine : juste assez pour plaire sans effaroucher. Elle connaît ses mérites; elle connaît le goût de son public et dès lors elle prend en mains, avec ses propres intérêts, ceux de l'Angleterre, et ceux de l'Europe. Les traducteurs qu'elle emploie se haussent en dignité; leur tâche n'est plus celle d'un simple manœuvre qui vise à la fidélité servile; ils deviennent des créateurs, en second; à tout le moins des plénipotentiaires. « Toutes les fois que je n'ai pas bien compris une pensée en anglais, parce qu'elle renfermait quelque rapport douteux (car les Anglais ne sont pas si scrupuleux que nous sur cet article), j'ai tâché, après l'avoir comprise, de la déterminer si nettement en français, qu'on ne pût éviter de l'entendre. C'est princi-

palement par la netteté que la langue française emporte le prix sur toutes les autres langues... Sur quoi il me vient dans l'esprit qu'on pourrait comparer un traducteur avec un plénipotentiaire. La comparaison est magnifique, et je crains bien qu'on me reproche de faire un peu trop valoir un métier qui n'est pas en grand crédit dans le monde. Quoi qu'il en soit, il me semble que le traducteur et le plénipotentiaire ne sauraient bien profiter de tous leurs avantages, si leurs pouvoirs sont trop limités... »[1] — La France, intermédiaire entre la pensée anglaise et les pays latins : c'est encore un courant qui prend ici naissance, pour traverser tout le XVIII[e] siècle, et au-delà.

***

Des vaisseaux qui viennent débarquer leurs marchandises jusqu'au centre de la ville, tant il est vrai que la ville tout entière n'est qu'un vaste port; des édifices somptueux, la Bourse, la Banque, l'Hôtel de la Compagnie des Indes; des maisons cossues le long des canaux; une activité réglée, un air de richesse; ni mendiants ni pauvres, des commerçants solides, des bourgeois fleuris : c'est Amsterdam, telle que se la représentent les étrangers. Pour eux, la Hollande est une terre de délices :

> Je vois régner sur ces rivages
> L'innocence et la liberté.
> Que d'objets dans ce paysage,
> Malgré leur contrariété,

1. Pierre COSTE, *Avertissement* de la traduction de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Amsterdam, 1700.

M'étonnent par leur assemblage !
Abondance et frugalité,
Autorité sans esclavage,
Richesses sans libertinage,
Noblesse, charges, sans fierté :
Mon choix est fait... [1]

La Hollande est prospère et puissante. Si, en matière de commerce, elle a l'Angleterre pour concurrente; si, après 1688, elle tend à devenir la chaloupe attachée au vaisseau de haut bord; si elle perd peu à peu l'esprit belliqueux, l'esprit d'aventure qui avaient fait d'elle une grande puissance maritime et coloniale, ce changement ne veut pas dire qu'elle soit appauvrie; elle jouit de son opulence. Elle a d'ailleurs un autre moyen de faire rentrer l'or et l'argent dans ses coffres : la banque. Elle offre le premier modèle d'un état capitaliste; et la finance continue à l'enrichir.

Par cet afflux et ce reflux de richesses, elle est naturellement médiatrice. Elle est médiatrice en politique, puisqu'elle a besoin d'une Europe équilibrée, d'une Europe pacifique. Et de même, elle offre aux religions une terre d'asile. Celui qui met son zèle à convertir le Juif est un bon chrétien, mais pas un bon négociant. La Hollande favorise la liberté de conscience, d'abord parce qu'elle a longtemps subi persécution pour sa croyance, et que son histoire est celle d'une lutte héroïque en faveur de l'indépendance de l'esprit; ensuite parce qu'il n'est ni négoce, ni banque possible,

1. Pièce attribuée à J.-B. Rousseau, et recueillie dans les *Œuvres de Chaulieu*, Éd. 1774, t. II, page 304.

si l'on demande aux gens leur extrait de baptême. Donc elle tolère, à côté de ses temples, des églises et des synagogues. Cette tolérance n'est pas absolue; les querelles des pasteurs obligent le pouvoir public à intervenir; et celui-ci, comme en aucun lieu du monde, combat les principes qui tendraient à le ruiner. Mais, même relative, cette liberté est rare et belle.

Médiatrice, la Hollande l'est encore par ses Universités. Autour de ses chaires se groupent des étudiants venus de l'est et de l'ouest, du nord et du midi, pour entendre des professeurs qui ne sont pas seulement Hollandais, mais Français, mais Allemands. Chez elle « se sont rencontrés les gens, les livres et les idées de différents pays; et il s'y est fait des échanges spirituels comme il ne peut s'en rencontrer nulle part ailleurs à cette époque... Durant tout le XVII^e siècle et pendant une grande partie du XVIII^e, des Anglais, des Français, des Écossais, des Danois, des Suédois, des Polonais et des Hongrois, mais un nombre bien plus grand de ressortissants de l'Empire ont fait leurs études à Leyde, Franeker, Groningue et Utrecht... »[1]

Quand arrive la Révocation de l'Édit de Nantes, la Hollande est prête. Déjà elle avait l'habitude, cette tolérante et bienveillante terre, de voir arriver les Anglais qui s'exilaient de leur pays, les royalistes sous Cromwell, les républicains sous Charles II; au milieu de tant de troubles et de

1. J. Huizinga, *Du rôle d'intermédiaires joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale.* Centre européen de la fondation Carnegie, Bulletin n° 7, 1933.

révolutions, chaque fois qu'un Anglais de marque avait des raisons de croire qu'il n'était plus en sûreté dans son pays, il gagnait la Hollande, qu'il s'appelât Shaftesbury, Locke ou Collins; et il attendait en sécurité que fussent finis les mauvais jours. Aux environs de 1685, ce furent les huguenots français qui se présentèrent aux portes de ses villes; et suivant sa coutume, elle les accueillit d'un cœur compatissant, si nombreux qu'ils fussent. Elle s'ingénia, et sut leur trouver des places dans ses ateliers, dans son armée, dans ses écoles. Elle les admit au nombre des siens, parce qu'elle était elle-même protestante, parce qu'elle haïssait la politique de Louis XIV, et parce qu'elle était humaine.

Alors commença le temps de son grand rôle international. A une Europe qui cherchait l'expression de sa propre conscience, manquaient encore des journaux qui fussent vraiment européens; en échange de la liberté et de l'hospitalité qu'elle leur offrait, généreuse, les huguenots français firent à la Hollande ce don magnifique. Plusieurs fois on avait essayé, jamais on n'avait réussi, pour des raisons diverses. Le *Journal des Savants*, doyen vénérable, malgré des efforts répétés pour entrer en contact avec la pensée étrangère, restait trop borné à la France; les *Philosophical Transactions* se tournaient plus volontiers vers la science que vers la philosophie; le *Giornale dei Letterati* manquait de vitalité, d'envergure; les *Acta Eruditorum* de Leipzig étaient trop lourds : bref une place restait à prendre. Or voici qu'elles paraissaient maintenant, ces

gazettes attendues; elles paraissaient en Hollande. Au mois de mars 1684, les *Nouvelles de la République des lettres* de Pierre Bayle; au mois de janvier 1686, la *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc; au mois de septembre 1687, l'*Histoire des ouvrages des savants* de Basnage de Beauval. Trois journaux rédigés en français, et qui cherchaient une clientèle européenne.

Ils ne furent pas longs à l'obtenir. Quel émoi parmi les auteurs, à l'idée qu'un journal allait leur dispenser ou leur refuser à son gré la gloire qui dépasse les frontières, la gloire qui vaut pour tous les pays, universelle! Quel écrivain ne souhaita de s'entendre juger? lequel ne remercia, s'il se crut loué suivant ses mérites? lequel ne protesta, s'il se crut déprécié? — « J'ai sujet de me plaindre, monsieur, de la manière peu honnête dont vous parlez de moi dans l'article des *Nouvelles de la République des Lettres* du mois de juillet, au *Supplément*... Ne violez pas le droit des gens; gardez des mesures d'honnêteté dans vos *Nouvelles*; observez les règles de la charité chrétienne... »[1] — Ou bien : « Tout le monde me demande mon ouvrage depuis ce que vous en avez dit dans les *Nouvelles* de décembre; il est déjà par avance dans l'estime de nos savants, qui sont persuadés que jamais homme n'a mieux su que vous pénétrer le fond d'un livre et lui donner son juste prix »[2]. — « Depuis que j'ai l'avan-

1. L'abbé de Ville à Pierre Bayle. De Chambéry, le 31 aout 1686 (Dans le *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*, publié par Émile Gigas, Copenhague, 1890).

2. François Bernier à Pierre Bayle. A Paris, 28 février 1686.

tage de lire vos ouvrages, je les ai considérés comme un des temples les plus sacrés de l'immortalité, et où les places se doivent rechercher par de grands soins appuyés de beaucoup de mérite... »[1] Mais il n'y aura pas d'appel plus émouvant que celui qu'un jour, Vico adressera de Naples à Jean Le Clerc : à Naples on ne lui rend pas justice; mais que Jean Le Clerc le veuille, et le nom de Vico sera connu par toute l'Europe.[2]

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière... A l'est aussi, des changements de valeur sont en train de s'opérer. La Pologne, fatiguée d'avoir tant combattu, d'avoir dépensé tant d'héroïsme, après la geste de Sobieski que toute l'Europe admire, s'absorbe dans des divisions intérieures. Elle avait enseigné à la Moscovie, longuement, fortement, la civilisation européenne : elle agissait sur sa rude voisine par sa littérature, par ses beaux-arts, par sa science, par ses conceptions politiques : or la Moscovie va chercher d'autres modèles. Cependant la puissance de la Suède s'écroule, et Charles XII va terminer son épopée à Pultava. Ainsi de grands premiers rôles quittent le devant de la scène, et d'autres prennent leur place. On apprend à Paris, et sans qu'on semble d'abord attacher une grande importance à cette nouvelle, que le 18 janvier 1701, à Koenigsberg, l'électeur de Brandebourg, Frédéric III, a pris la couronne royale, et s'est fait appeler Frédéric Ier, roi de Prusse. Et chez les Moscovites,

1. Denis Papin à Pierre Bayle, le 26 juin 1685.
2. E. Nicolini, *Due lettere inedite di G. B. Vico à Giovanni Le Clerc.* (*Rev. de litt. comparée*, t. IX, année 1929, p. 737).

que se passe-t-il ? Un de ces grands ducs qu'ils nomment *czaar* en leur langue, de cette masse asiatique veut faire une force civilisée; il demande des leçons à l'Allemagne, à la Hongrie, à la Hollande, à l'Angleterre et à la France; si bien que d'année en année, la Moscovie se transforme : changements dans les mœurs, dans les habitudes, dans les modes, dans la façon de se coiffer, dans la façon de se vêtir; un voyageur hollandais, Cornelis Van Bruyn, perçoit si vivement ces modifications, qu'il se hâte de dessiner des costumes locaux, afin d'en conserver le souvenir : « comme ce changement pourra effacer avec le temps jusqu'à la mémoire des anciens habillements du pays, j'ai peint sur la toile ceux des demoiselles... » Les vieilles nations s'étonnent, et admirent la stature colossale que prend Pierre le Grand, Empereur de toutes les Russies.

Mais l'avènement de ces deux grandes forces ne concerne encore que l'avenir : c'est plus tard que la Prusse et la Russie agiront dans l'ordre intellectuel. Pour le moment, le fait capital est celui-ci : l'hégémonie de l'esprit n'est plus exclusivement latine; l'Angleterre demande à partager le pouvoir; elle est consciente de sa valeur, proclame volontiers sa propre gloire, et même éprouve à l'égard des Portugais, des Espagnols, des Italiens, des Français, de tous ces Latins, un mépris qu'elle dissimule mal. Ce ne sont que des esclaves. « Quant à nous, Britanniques, nous avons, grâce au ciel, un plus juste sens du gouvernement, qui nous a été donné par tradition ancestrale. Nous possédons la notion de peuple et celle de

constitution; nous connaissons la structure du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif... Les maximes que nous en tirons sont aussi évidentes que celles des mathématiques. Cette connaissance, qui va croissant, nous montre chaque jour davantage la valeur du sens commun en politique; et ceci doit nécessairement nous amener à comprendre sa valeur dans la morale, qui en est le fondement. »[1] Ainsi Shaftesbury vante la politique anglaise. Cependant Addison exalte, par comparaison avec l'Italie, son sens de la liberté : que tu es belle, ô Italie!... Mais à quoi servent tous ces dons, les sourires de la nature et les charmes de l'art, si l'oppression et la tyrannie règnent chez toi? Les pauvres habitants regardent en vain l'orange qui se dore et le grain qui se gonfle, ils respirent en vain le parfum des myrtes : ils meurent de faim au milieu de leurs champs fertiles; ils meurent de soif au milieu de leurs vignes... Liberté! tu rends joyeuse la misère; c'est toi qui donnes au soleil sa splendeur, et au jour son plaisir. La Liberté est la déesse de l'Angleterre, qui n'envie pas les avantages d'un climat plus humain, car elle devrait les payer trop cher; la Liberté est sur ses rochers stériles. Que d'autres aiment les palais, les tableaux, les statues; le soin de l'Angleterre est de veiller sur le destin de l'Europe, de menacer les rois présomptueux, d'écouter les prières de leurs voisins affligés... [2]

« Plus je vois les Anglais et plus je les admire;

1. SHAFTESBURY, *Freedom of wit and humour* (1709), I, 3.

2. ADDISON, *A letter from Italy, to the right honourable Charles lord Halifax, in the year* 1701.

généralement parlant ils nous passent en tout. »[1] Du moins ils comptent; du moins ils affirment leur force; du moins ils représentent un esprit nouveau. — Lequel ?

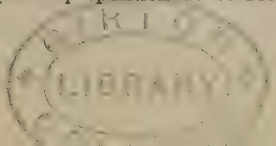
1. Daniel Larroque à Pierre Bayle, 12 juillet 1686.

CHAPITRE IV

HÉTÉRODOXIE

C'était en 1678. Bossuet entrait en conférence avec le pasteur Claude; Mme de Duras, hésitante encore entre le Protestantisme qu'elle allait quitter et le Catholicisme qu'elle voulait choisir, avait demandé ce débat; et les deux apologistes, l'un en face de l'autre, combattaient pied à pied pour la possession d'une âme, et pour leur vérité, pour leur foi. Quand on en vint aux droits de la conscience individuelle, Bossuet pressa Claude : la liberté que réclament ces Messieurs de l'Église réformée, jusqu'où va-t-elle? N'a-t-elle pas de limite? Et donc, *un particulier, une femme, un ignorant, quel qu'il soit, peut croire, et doit croire, qu'il lui peut arriver d'entendre mieux la parole de Dieu que tout un Concile, fût-il assemblé des quatre parties du monde et du milieu, que tout le reste de l'Église?* Claude répondit : *Oui, il en va ainsi.* [1]

1. Bossuet, *Conférence avec M. Claude, touchant l'infaillibilité de l'Église*, 1682. Dans la *Réponse au livre de Monsieur l'Évêque de Meaux, intitulé Conférence avec M. Claude*, Quévilly et Rouen, 1683 (p. 485 et sv.), le pasteur Claude s'explique dans les termes suivants : « Je commencerai par la proposition de ce Prélat, *que* selon nous



L'éternel conflit entre l'autorité et la liberté, porté sur le terrain religieux, ce jour-là prit un tour aigu; ce jour-là s'opposèrent violemment, cruellement, les principes entre lesquels les hommes ont à choisir pour diriger leur vie. Claude et Bossuet, champions de deux causes adverses, forts entre les forts, devant une âme en délibération sur son propre sort, devant la France, devant l'Europe, défendaient l'un le droit de penser sans contrainte, le droit d'examiner sans restriction, le droit de faire prévaloir les décisions d'une conscience individuelle sur le consentement général; l'autre, la volonté de penser en commun, la joie austère d'obéir à une discipline une fois pour toutes acceptée, la nécessité de reconnaître une autorité pour continuer à vivre.

A cette date, Claude défendait une cause qui semblait près d'être vaincue, et Bossuet une cause triomphante. L'hétérodoxie reculait; le Luthéranisme allemand se desséchait, s'épuisait,

chaque particulier, pour ignorant qu'il soit, est obligé de croire qu'il peut mieux entendre la parole de Dieu que les Synodes les plus universels, et que toute l'Église ensemble. Cette proposition peut être prise en deux sens, l'un, que chaque particulier, pour ignorant qu'il soit, est obligé de croire qu'il peut mieux entendre la parole de Dieu que les vrais Synodes les plus universels, composés de gens de bien, de personnes pieuses, sages et savantes, assemblées au nom de Jésus-Christ, et que tout le reste de la vraie Église ensemble. L'autre, que chaque particulier fidèle, que Dieu accompagne de son Saint-Esprit, est obligé de croire qu'il pourra mieux entendre la parole de Dieu que les faux Synodes les plus universels, qui seront composés de mondains, d'intéressés, et d'hypocrites, c'est-à-dire de gens à qui Dieu ne communique point son esprit, et mieux que tous les mondains ensemble, quoique faussement ils s'attribuent le nom d'Église. » Le premier sens, dit Claude, est une pure imputation que les protestants rejettent. Le second sens comporte une vérité si évidente que Bossuet n'en saurait tirer victoire.

se vulgarisait, de l'aveu même des plus éclairés d'entre les pasteurs; le Protestantisme anglais semblait menacé, d'un côté par les catholiques amis des Stuarts, de l'autre par les dissidents de toute espèce; l'offensive de la Contre-Réforme avait regagné une bonne partie de l'Europe centrale; jamais les partisans par excellence de l'ordre et de la discipline, les Jésuites, n'avaient été plus puissants.

La France, le plus logique et comme le plus implacable de tous les pays quand il s'agit d'idées, s'enivra de ce goût d'unité parfaite. Un roi tout-puissant, qui a réduit le problème politique à un dogme simple, éprouve une gêne, une souffrance, a le sentiment d'une tâche non finie, aussi longtemps qu'une dissidence demeure au fond des cœurs, aussi longtemps qu'une minorité s'attache à une religion rebelle; régler même la croyance, uniformiser même la foi, proscrire le Protestantisme, ne laisser subsister qu'une seule Église dans un État enfin bien ordonné : tel fut le rêve de Louis XIV. Il tendit à réduire à néant la Religion prétendue réformée, d'abord par la controverse, par les conversions; et peu à peu, par la force. On lui disait, et il croyait très volontiers, que la Réforme qui avait autrefois désolé la France par le fer et par le feu, était non seulement désarmée, abattue, humble, mais presque anéantie, languissante, et tendant à sa fin. Encore un effort à faire, écrivait le P. Maimbourg dans son *Histoire du Calvinisme*, et « le funeste embrasement qui a fait tant de ravage en France, et dont il ne reste aujourd'hui presque plus que la fumée,

sera bientôt entièrement éteint. Et comme nous sommes tous unis dans la monarchie très chrétienne, par le lien d'une même loi qui nous oblige tous également à l'obéissance que nous devons rendre inviolablement à un seul roi que Dieu nous a donné, j'espère que nous le serons aussi par le lien d'une même foi. » La France donnant l'exemple, et la France étant le modèle de l'Europe, pourquoi ne pas penser que l'Angleterre reviendrait au Catholicisme à son tour? Le P. Maimbourg entrevoyait déjà cette conversion : « Il y a lieu d'espérer qu'un jour viendra, que Dieu dissipant par la force de la lumière de sa grâce les ténèbres qu'un funeste schisme, suivi de l'hérésie, a répandues depuis plus d'un siècle sur l'Angleterre, fera de nouveau briller aux yeux des Anglais le soleil de la vérité, qui réunira tous les esprits dans la profession de cette même foi que saint Grégoire le Grand leur fit annoncer. » Ainsi, par la vertu du roi très glorieux et très chrétien, serait restituée la belle robe sans couture que portait le Christ; ainsi serait assuré le triomphe de l'orthodoxie.

Lorsqu'au mois d'octobre 1685, Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes, il resta dans la logique de ses principes. Il fut seulement infidèle à l'esprit chrétien; et il se trompa sur la nature de la conscience humaine. Celle-ci ne souffre pas violence; c'est sa noblesse, c'est sa gloire. L'extrême oppression ne fait que la révolter. Ainsi peu de gestes furent-ils plus décisifs, plus lourds de conséquences pour l'orientation de l'avenir. Dans la mesure où l'on peut s'arrêter à une date pour fixer les mou-

vements de la pensée, il est vrai de dire que 1685 marque l'aboutissement des effets victorieux de la Contre-Réforme; après, c'est le reflux.

***

Du dehors, en effet, quelle clameur s'éleva! quels cris d'alarme! La révolution anglaise de 1688 ne fut pas seulement politique, mais religieuse; le triomphe de Guillaume d'Orange ne fut pas seulement celui du Parlement, mais encore celui de la Réforme; on n'exalta pas seulement, dans sa personne, le défenseur des droits du peuple, mais le sauveur de la religion, le héros du Protestantisme. A tous les pays du nord, Louis XIV apparut comme l'ennemi par excellence, l'ennemi de la foi librement consentie. On répétait que son acte était la preuve manifeste, le symbole de son arbitraire, de son injustice, de sa brutalité, de sa violence, de son mépris des droits de la personne humaine; ce tyran, ce Machiavel, cette Bête de l'Apocalypse, cet Antéchrist, non content de vouloir imposer au monde la force de ses armes, non satisfait de ses conquêtes et de ses hypocrites annexions, prétendait dominer les âmes, et substituer sa loi à l'appel divin! Cette réprobation fut si forte, qu'elle s'étendit jusqu'au nouveau monde : Benjamin Franklin raconte que dans son enfance, à l'Old South Church de Philadelphie, il entendit flétrir « ce vieux maudit, persécuteur du peuple de Dieu, Louis XIV. »[1]

1. *Writings of B. Franklin*, éd. Smith, t. VI, pp. 86 et 87.

Et les Français chassés de France, quel ferment pour l'Europe protestante! Ils prenaient l'univers à témoin des maux qu'on leur faisait souffrir. Pendant des années on les avait circonvenus, traqués ; et parce qu'ils avaient refusé d'être parjures, on les traitait en criminels. Sans parler de Genève, de Berlin, ou de Budapest, le Refuge de Hollande, le Refuge d'Angleterre, qui comptaient des églises par dizaines et des fidèles par milliers, constituaient des forteresses d'opposition. Ils mettaient au service de la Réforme des forces multiples, ces rudes Français, ces Français inflexibles, dès longtemps formés à la résistance et au combat : le prestige de ceux qui souffrent pour leur foi; l'évidence de l'injustice qu'ils avaient subie; une force polémique ravivée; le prosélytisme de leur race; une exaspération sentimentale qui ne devait finir qu'avec leur existence, et qu'ils lègueraient encore à leurs descendants.

Comme elle a changé, la voix du pasteur Claude, après que Louis XIV a révoqué l'Édit! Claude déclare que le temps est passé, où l'on pouvait opposer argument à argument, raison à raison, et où il n'était de triomphe que dans la bonne foi; qu'on l'a trompé; qu'on l'a arraché de son temple; qu'on l'a forcé à prendre dans les vingt-quatre heures le chemin de l'exil. Affreux souvenirs! Les dragons arrivaient, se saisissaient des avenues et des portes des villes, y mettaient des gardes, et puis avançaient l'épée à la main, en criant : Tue! tue! ou catholiques! « Parmi mille hurlements, et mille blasphèmes, ils pendaient les gens,

hommes et femmes, par les cheveux, ou par les pieds, aux planchers des chambres, ou aux crochets des cheminées; et ils les faisaient fumer avec des bottes de foin mouillé... Ils leur arrachaient les poils de la barbe et les cheveux de la tête, jusqu'à une entière dépilation. Ils les jetaient dans de grands feux qu'ils avaient allumés exprès, et ne les en retiraient que quand ils étaient à demi rôtis. Ils les attachaient sous les bras avec des cordes, et les plongeaient et replongeaient dans des puits, dont ils ne les ôtaient qu'après qu'ils avaient promis de changer de religion... » Le Roi de France ignore-t-il que la foi est une chose qui vient d'en-haut et qui ne dépend pas de la politique humaine? que les voies de la contrainte ne sont propres qu'à faire des athées ou des hypocrites, ou à exciter en ceux qui sont sincères une fermeté et une persévérance qui se met au-dessus des supplices? Ne comprend-il pas qu'en usant de tels procédés, il s'est mis hors la loi des états de l'Europe? qu'en ayant scandaleusement violé la parole de ses prédécesseurs et la foi publique, on n'aura désormais confiance ni en ses promesses, ni en ses traités? [1]

Beaucoup d'autres pasteurs, pleurant sur les rives de Babylone, jetèrent ainsi l'anathème : Jacques Basnage, Jacques Saurin l'orateur, Élie Benoist, Isaac Jaquelot. Mais si on veut comprendre jusqu'à quel point put se porter alors la colère déchaînée, il faut écouter un moment Pierre Jurieu. Il était belliqueux de sa nature; mais il se contint,

1. *Les plaintes des protestants cruellement exilés du royaume de France*, Cologne, 1686.

aussi longtemps qu'il demeura sur la terre de France : exilé, ce fut un furieux. Ce que les autres disaient avec dignité, il le disait en termes délirants; se donnant tort par ses excès, par ses divagations : mais poussé par des sentiments qu'il n'était pas seul à éprouver. Du haut des remparts, il veillait, dénonçant le papisme, le Concile de Trente; exaltant la Réforme; excitant ses fidèles à la résistance; les conjurant de ne pas céder à la force, leur adressant des lettres pastorales, comme faisaient les évêques de la primitive Église pour les chrétiens persécutés. Il prophétisait : les temps étaient proches où le règne de l'Antéchrist allait finir; où l'empire du démon allait consommer sa ruine; où la véritable Église de Dieu allait reprendre sa couronne de gloire. En 1710, en 1715 tout au plus, c'en serait fait, les protestants rentreraient en France, triomphants. Et il y avait des gens pour le croire, pour le suivre, pour discuter sur les dates de l'heureux retour : en 1720, en 1730, les exilés reprendraient possession de Jérusalem. — Or il ne se contentait pas de ces cris, de ces fureurs, de ces délires. Il entrait au service de l'électeur de Brandebourg et du Roi d'Angleterre, contre la France; il préparait les révoltes des protestants dans divers lieux du royaume; il organisait un service d'espionnage sur son propre pays, envoyait, recevait, payait des agents. De haine en haine, Jurieu l'injurieux était descendu jusqu'à ce rôle, qu'il joua jusqu'à sa mort, en 1713.

***

Le véritable esprit des gazettes françaises de Hollande, celui même que nous cherchions à définir, le voici : elles sont non-conformistes; elles font entendre la voix de l'hétérodoxie.

Dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, il n'y a rien qui concerne les tragédies, ou les comédies, ou les romans, ou les épîtres, ou les odes; rien non plus dans la *Bibliothèque universelle*. L'*Histoire des ouvrages des savants* commence à faire une place aux belles-lettres, mais timidement, mais confusément. Certes nous constaterons un progrès; à mesure que les années passeront, que l'Angleterre deviendra plus riche en auteurs de talent et de génie, l'information se fera plus abondante; mais avant 1715, ce qui les intéresse essentiellement, ce n'est pas la littérature, c'est la pensée. Ces journalistes sortent des séminaires protestants. Aussitôt qu'ils entendent parler de morale, de doctrine, ils tressaillent; ils reconnaissent le langage qu'ils ont appris dans leurs académies, et se rappelant leurs études, leurs méditations, ils retrouvent leur raison d'être. Ils prennent la plume, et sur des thèmes familiers, se mettent à écrire d'abondance. N'allons pas voir en eux des dilettantes, empressés à découvrir des œuvres de beauté qu'ils apprécieront en artistes, en gourmets; de la beauté ils n'ont aucun souci. Les grands ouvrages de M. Arnauld, de M. Nicole; l'exégèse de M. Richard Simon; et si d'Angleterre

il s'agit, les traités d'Isaac Barrow, de Thomas Brown, de Gilbert Burnet, d'Henry Dodwell, excitent leur verve. Avec ces auteurs-là, ils ont une commune mesure : ils se comprennent, ils s'entendent jusque dans la savoureuse dispute, leur pain quotidien. Jansénisme ou molinisme, libre arbitre ou prédestination, providence ou fatalité, voilà qui est de leur ressort. La règle des trois unités leur paraît avoir moins d'intérêt que l'explication philosophique du monde. Ils ne sont pas non plus des cosmopolites nés; ils appartiennent à une autre tribu que celle des voyageurs et des errants : ardente tribu, qui comprend les commentateurs de l'Écriture, les Pères de l'Église, les hérésiarques, les philosophes de la Renaissance, les promoteurs de la Réforme, les juges de l'Inquisition, les docteurs du concile de Trente; et les vivants qu'ils affrontent, le P. Maimbourg, François Lamy, Bossuet : la tribu des théologiens.

Maintenir dans sa force, dans sa vitalité, l'esprit animateur de la Réforme : telle est la première tâche des gazetiers de Hollande. Ils continuent l'œuvre des huguenots leurs pères, en la multipliant, en lui donnant une sonorité nouvelle. Ni la France, ni Rome ne s'y trompent; malgré les tentatives de Bayle pour amadouer les autorités et même pour flatter le pouvoir royal, son journal est interdit à Paris et condamné à Rome. Regardons d'un peu près Jean Le Clerc, l'auteur des trois *Bibliothèques* : homme intarissable. Ses journaux ne meurent que pour renaître; les éditeurs changent, et il continue; les volumes s'entassent et font sa joie; il se plaint de sa fatigue

et c'est son plaisir. Il ajoute à sa production de journaliste une masse d'ouvrages; il représente le type, commun à cette époque, des érudits qui sans doute passaient la nuit à écrire, après avoir écrit pendant le jour : comment auraient-ils laissé tant de pages, autrement? Des ouvrages d'érudition, de critique, d'exégèse, de philosophie, d'histoire. Des éditions : Érasme, Grotius. Des traductions de l'Écriture Sainte. Des mélanges. Toutes besognes, et jusqu'à la révision du *Dictionnaire* de Moreri...

Mais au long de cette laborieuse route, il ne change pas. Jean Le Clerc n'est pas un homme de lettres; sa prose ne comporte aucun apprêt, aucune coquetterie; il ne semble jamais sensible à la musique des mots; il se contente d'une abondance lourde. Jean Le Clerc prêche, il agit. Il a étudié à Genève où il était né; il est entré dans le ministère; il a passé par l'académie de Saumur; il a servi à l'église wallonne, puis à l'église de la Savoie, à Londres; enfin fixé à Amsterdam, il est, pendant vingt-sept ans, professeur de philosophie, d'humanités et d'hébreu au collège des Arméniens de cette ville. « Il a fait son étude de trois choses : belles-lettres, philosophie, théologie... » Par belles-lettres, entendez la pratique du latin, du grec, de l'hébreu; entendez les servantes de la philosophie et de la théologie. Tel il est dans sa vie, tel dans ses livres, et tel dans ses journaux : il profite de toute occasion pour reprendre le problème religieux, et l'exposer à sa façon. « Il n'a pas connu l'art de plaire et d'instruire, qui est si au-dessus de la

science... »[1] C'est qu'il ne l'a pas cherché; c'est qu'il a voulu, comme il le dit dans l'avertissement de sa *Bibliothèque ancienne et moderne*, non pas divertir, mais enseigner la vérité et la vertu.

Il n'en allait pas autrement pour les livres que la Hollande imprimait à tour de bras. « Dans toute la terre il n'y a que dix ou douze villes où l'on imprime un nombre considérable de livres. En Angleterre : Londres et Oxford; en France : Paris et Lyon; en Hollande : Amsterdam, Leyde, Rotterdam, La Haye, et Utrecht; en Allemagne : Leipzig; et voilà presque tout. »[2] Cinq grands centres de librairie, quand l'Angleterre et la France n'en comptaient guère que deux chacune : c'est une belle proportion. Il y avait, nous dit-on, quatre cents imprimeurs ou libraires à Amsterdam. Ils n'étaient pas seulement Hollandais, mais Allemands, Français, Anglais, Juifs. On trouvait parmi eux d'excellents esprits, qui ne s'intéressaient pas seulement à la partie commerciale de leur métier; et aussi des forbans. « Friponnerie de certain libraire d'Amsterdam sur une insigne falsification », proteste le *Journal des Savants* du 29 juin 1682, parce qu'il a été non seulement copié, mais travesti en Hollande. — « Voilà quelle est leur méthode », proteste Bayle en 1693; « ils ne donnent presque rien à un auteur, et principalement lorsque la copie est de nature à pouvoir

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV. Catalogue des Écrivains français.*
2. Témoignage datant de 1699; cité par H. J. Reesink, *L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande*, 1931, p. 93.

être imprimée à Paris. Ils se réservent à la contrefaire ici, sans qu'elle leur en coûte rien pour l'auteur... »

Par ces moyens, les livres pullulaient : ceux que l'on trouvait ailleurs; et ceux que l'on ne trouvait nulle part. Un manuscrit trop hardi n'avait pas preneur en France, sinon grâce à ces relâchements d'autorité qui sont dans l'humeur du pays; il était encore plus difficile de le publier en Italie; en Espagne, en Portugal, l'entreprise était quasi désespérée. Au contraire, une œuvre proscrite par les censeurs, condamnée par les pouvoirs officiels, en Hollande trouvait sa vie, rencontrait un imprimeur et un libraire pour lui donner l'essor. Fénelon, envoyé dans le Poitou pour catéchiser les nouveaux convertis, insinue qu'on devrait faire imprimer pour eux des traités d'apologétique catholique, avec la fausse indication d'une ville de Hollande : cette étiquette inspirerait confiance à des lecteurs encore pénétrés de l'esprit protestant. Qu'un catholique comme Arnauld se permît de faire publier ses ouvrages en Hollande, c'était pour Jurieu une indignité, une félonie; la Hollande était la terre des Saints, la citadelle de Dieu, qui devait, selon lui, rester interdite aux papistes; à la France les livres catholiques, à la Hollande les livres réformés. Tel libertin français tenait un compte ouvert à La Haye : là-bas, la pensée s'exprimait sans contrainte; là-bas, les auteurs n'étaient asservis ni aux préjugés politiques, ni aux dogmes religieux; c'est donc là-bas qu'un libre esprit devait se fournir.

Et les livres défendus, les livres condamnés, les

livres maudits, malgré les précautions prises aux frontières pénétraient en contrebande dans la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand. Ils se cachaient dans les bagages des voyageurs; ils passaient par les places du nord, ou par les ports de la Manche, et arrivaient jusqu'à Paris. Les défenseurs de l'orthodoxie protestaient, comme on peut le croire. Les *Mémoires* de Trévoux, dont les auteurs montaient la garde, savaient bien que leur vigilance était souvent trompée. « Titre imposant, beau papier, beaux caractères, belles estampes, c'est la petite oye d'un livre; presque toujours merveilleuse en Hollande. Belle enseigne, qui n'adresse pas toujours à de bonnes marchandises; il en vient souvent de contrebande de ce pays-là. »[1] Et Bossuet : « Il nous est venu depuis peu de Hollande un livre intitulé : *Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament...*, par M. Simon, prêtre. C'est un de ces livres qui, ne pouvant trouver d'approbateur dans l'Église catholique, ni par conséquent de permission pour être imprimés parmi nous, ne peuvent paraître que dans un pays où tout est permis, et parmi les ennemis de la foi. Cependant, malgré la sagesse et la vigilance du magistrat, ces livres pénètrent peu à peu; ils se répandent, on se les donne les uns aux autres; c'est un attrait pour les faire lire qu'ils soient recherchés, qu'ils soient rares, qu'ils soient curieux : en un mot, qu'ils soient défendus... »[2]

La Hollande n'était pas seule à publier des livres

1. Février 1719; article XV.
2. *Défense de la tradition et des Saints Pères, Préface* (Éd. Lachat, p. 8).

hostiles à Louis XIV et à Rome. La Suisse aussi en produisait; et l'Allemagne, et l'Angleterre, où ils foisonnaient, car, dit Richard Simon, en matière de religion les Anglais sont de grands chercheurs. De sorte que de Genève à Londres, l'hétérodoxie, maintenant, assiégeait la France. Le rôle particulier des Hollandais, et davantage encore des huguenots français réfugiés en Hollande, était de faire pénétrer jusqu'au cœur de la France elle-même ces sentiments et ces idées rebelles.

***

La scission s'aggravait : « Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! L'Angleterre, rompant le lien sacré de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige... »[1] La Révocation de l'Édit de Nantes n'a fait que donner plus de force et d'éclat à la terrible parole de retranchement; elle a marqué le renouveau d'une alliance intellectuelle et morale dont l'activité ne cessera pas, même lorsque les armées auront signé la paix en Europe. « Maintenant, c'est quasi tout le nord qui s'oppose au sud de l'Europe; c'est la plus grande partie des peuples germaniques opposés aux Latins. »[2] En effet la Réforme,

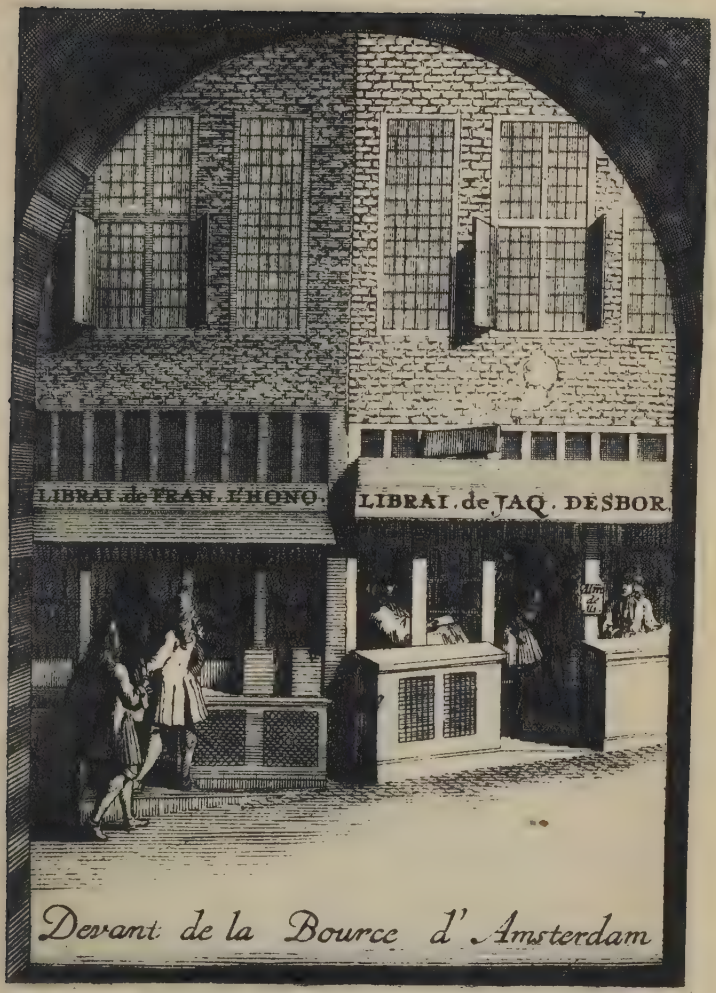
1. Fénelon, *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, 6 janvier 1685.
2. Leibniz à Bossuet, 18 avril 1692.

apparemment vaincue en France, hors de France est plus puissante et plus unie. « Votre prétendue Réforme, à ne regarder que les soutiens du dehors, ne fut jamais ni plus puissante ni plus unie. Tout le parti protestant se ligue... A l'extérieur, la Réforme est tout ensemble, plus fière et plus menaçante que jamais. »[1] La Réforme, ou plus précisément le Calvinisme.

Le Luthéranisme, en effet, est davantage « relégué dans le Septentrion »[2]; il se replie sur lui-même, content d'une action circonscrite et localisée; il n'est pas entraîné vers les grandes conquêtes par un pays vainqueur; et comme il manque d'ambition, il manque de souplesse. Le Calvinisme, au contraire, triomphe, avec le triomphe même de l'Angleterre. Les deux traités que John Locke publie en 1690 pour sanctionner théoriquement l'arrivée au pouvoir de l'homme le plus représentatif peut-être du Calvinisme en Europe, Guillaume d'Orange, veulent être le code nouveau de la politique moderne : et tout parés du prestige de la récente victoire, ils s'inspirent de l'esprit de Genève, qu'on y reconnaît aisément. Les maîtres et les amis de John Locke en Angleterre, en France, en Hollande, ont été des Calvinistes; ses idées, ses arguments, viennent de ses lectures calvinistes, et naturellement il les renforce de nombreuses citations de la Bible; son refus d'obéir sans condition à l'arbitraire, est le

1. Bossuet, *Premier avertissement aux Protestants*, 1689. — Voir aussi les considérations historiques que l'Abbé Prévost publiera plus tard dans *Le Pour et Contre*, t. I, nombre 10.

2. Le P. Maimbourg, *Histoire du Luthéranisme*, 1680; p. 268.


LIBRAI. de FRAN. L'HONO.
LIBRAI. de JAQ. DESBOR.
Devant de la Bource d' Amsterdam

même refus qu'au XVI^e siècle, les communautés calvinistes ont opposé aux évêques et aux princes oppresseurs. Le Calvinisme, ici, représente la liberté de conscience, transposée dans le domaine politique. Même le fait qu'il entre au service de l'État anglais n'aliène pas ce privilège; tant est vif le souvenir historique des luttes qu'il a soutenues pour défendre son principe; tant paraît éclatant l'abus de pouvoir que Louis XIV vient de commettre, au nom du droit divin des rois.

C'est ici, encore, que se confirment et que s'achèvent en gloire les effets de l'accord conclu jadis à Genève entre capitalisme et religion. En même temps que grandit le prestige d'une Angleterre qui, après la Hollande, s'empare peu à peu du commerce du monde, grandit le prestige d'une religion qui, loin de la contrarier, favorise l'activité pratique. Car enfin, comme l'écrit un contemporain, il y a une espèce d'inaptitude naturelle aux affaires dans la religion papiste; tandis qu'au contraire, parmi les réformés, un plus grand zèle favorise leur inclination au commerce et à l'industrie, étant donné qu'ils tiennent la paresse pour illégitime. [1] Appelé à exercer son métier, ou pour mieux dire sa fonction, par un décret irrévocable du ciel; prédestiné aux achats et aux ventes, comme d'autres à écrire et à prêcher; pratiquant les mêmes vertus que demandent à la fois la volonté de Dieu et la prospérité de son négoce, activité, conscience, prudence, épargne, le marchand qui va prendre dans la société euro-

1. Cité par R. H. TAWNEY, *Religion and the Rise of capitalism*, Londres, 1926, Préface.

péenne une place de plus en plus considérable, passe sans remords, sans scrupule, sans hésitation, de son comptoir à son temple, le front haut, sûr d'obéir à son double devoir, fier d'assurer à la fois sa place présente sur la terre et sa place future dans le ciel.

La revanche du Calvinisme : c'est ainsi qu'achève de se caractériser, au moins pour une part, le déplacement de pouvoir qui s'opère du midi au nord.

***

Mais ne pourrait-on concevoir une dissidence qui, se disciplinant avec les années, rétablirait à l'intérieur d'elle-même une unité seconde ? une manière de croire qui, tout opposée qu'elle fût au Catholicisme, ne souffrirait aucune exception ? bref, une orthodoxie protestante ?

C'est un désir, c'est une volonté qui se manifestèrent souvent, à travers le désordre de ces années de lutte. On sentit le danger de l'émiettement, de l'effritement; on vit où menait la tendance à diviser les églises en chapelles, les chapelles en minuscules communautés, de façon à ne plus avoir, pour finir, que des individus isolés, et hostiles les uns aux autres. On rêva de se resserrer, de communier dans un Credo unique; pourquoi pas, puisqu'on avait su s'allier contre l'ennemi du dehors, le papisme ? On établit des formules hors desquelles on déclara qu'il n'y avait pas de salut. On travailla dans ce dessein en Angleterre; on travailla, plus activement peut-être, dans une Hol-

lande à qui l'arrivée de nombreux ministres français imposait des préoccupations nouvelles. Une confession orthodoxe, voilà justement ce que le synode de Dordrecht adopta et proposa à la signature des pasteurs, au mois d'avril 1686; il fallait ou bien y souscrire, ou bien sortir de l'Église réformée. Les synodes des années suivantes veillèrent sur le maintien des doctrines, firent comparaître les schismatiques, condamnèrent, exclurent des fidèles de la Table Sainte, suspendirent des officiants. Leurs arrêts étaient à peine moins rigoureux que ceux de l'Église romaine, qu'ils abhorraient. « La compagnie, qui a souverainement à cœur de maintenir l'orthodoxie et l'uniformité de sentiments entre ceux qui sont appelés parmi nous à prêcher la doctrine de vérité et l'Évangile de paix, s'étant appliquée sérieusement et religieusement à examiner les justes précautions qu'elle doit prendre pour fermer la porte à des innovations dangereuses, et après plusieurs prières adressées à Dieu sur ce sujet, a arrêté, conformément à nos anciens règlements, de ne déclarer aucun pasteur appelable parmi nous, qu'il ne nous ait assuré de sa conformité de sentiments avec notre confession de foi en général, et avec les arrêtés du synode de Dordrecht en particulier, aussi bien que de sa soumission à tous les ordres de notre discipline... »[1] Jurieu faisait figure de Grand Inquisiteur : il dénonçait, poursuivait,

1. *Extrait des articles résolus dans le Synode des Églises wallonnes des Pays-Bas, assemblé à Rotterdam* (1686). *Article VI.* Cité par Frank PUAUX, *Les précurseurs de la Tolérance en France au XVII^e siècle*, 1881. — Voir, dans ce même ouvrage, les *Délibérations du Synode d'Amsterdam* (1690).

foudroyait; contre les délinquants en matière de conscience, il ne craignait même pas d'en appeler au pouvoir séculier, de demander la destitution ou l'emprisonnement de ceux qui ne pensaient pas comme lui. « Dieu nous garde », écrivait Bayle, que Jurieu traînait devant les magistrats d'Amsterdam et qu'il faisait casser de son emploi, « Dieu nous garde de l'inquisition protestante; elle serait dans cinq ou six ans si terrible, que l'on soupirerait après la romaine comme après un bien... »[1]

Mais le danger n'était pas là. Tout ce que l'Angleterre de Guillaume d'Orange pouvait faire à l'égard des dissidents n'était pas de les unir, mais bien plutôt de les tolérer : elle leur demandait leur adhésion politique et leur laissait leur foi; elle n'admettait pas le Catholicisme qui dépendait de Rome, elle admettait le non-conformisme qui ne dépendait que de lui-même. Et pour la Hollande, elle n'était plus qu'un fourmillement de sectes. Celles qui s'étaient manifestées, dès les premiers pas de la Réforme, celles qui s'étaient développées chemin faisant, les plus anciennes et les plus récentes, toutes se retrouvaient chez elle, et s'affrontaient en champ clos. Arminiens et Gomariens, Coccéiens et Voétiens, Trinitaires et Antitrinitaires, chaque opinion doctrinale, chaque nuance d'opinion sur la grâce, sur l'Écriture, sur les droits de la conscience, sur la tolérance, même sur la nature du pouvoir civil, dressaient l'un contre l'autre des partis irrités. La bataille était incessante, non seulement à cause de l'honnêteté

1. Lettre du 17 décembre 1691.

parfaite d'esprits rigides, qui voulaient à tout prix défendre leur vérité; non seulement à cause du plaisir et de l'utilité de la dispute, qui fait jaillir la lumière, comme « le choc de deux cailloux, qui convertit en étincelle une matière sombre et ensevelie dans un corps grossier »; mais à cause du principe même qui est dans le génie du Protestantisme.

Si le Protestantisme, en effet, parmi ses manifestations diverses comporte une révolte de la conscience individuelle contre l'ingérence de l'autorité dans les matières de foi, de quel droit une autorité s'imposera-t-elle aux consciences? Qui fixera le point où cesse l'orthodoxie, et où l'hétérodoxie commence? Dire, au nom du Protestantisme, que telle ou telle opinion sur le libre arbitre et sur la prédestination est un dogme; à bien plus forte raison, dire que le magistrat est en droit d'employer son autorité pour abattre l'idolâtrie et empêcher le progrès de l'hérésie; dire qu'un homme a le droit d'empêcher un autre homme d'enseigner, ou seulement de croire ce que sa conscience lui dicte, c'est tomber dans l'illogisme pur.

D'où l'impuissance des synodes à regrouper soit les pasteurs, soit les fidèles, en une masse soumise; à empêcher la multiplication des sectes; à retrouver le mot qui arrêterait l'esprit d'examen dans son travail infatigable. Un nom revient avec une fréquence particulière dans les débats théologiques du temps : le Socinianisme. C'est, à son premier stade, l'hérésie de Fausto Sozzini, qui s'est manifestée en Pologne à la fin du XVI^e^ et

dans la première partie du XVII^e siècle; chassés de Pologne, les disciples et les successeurs de Socin essaiment en Prusse, en France, et trouvent dans la Hollande leur terre d'élection. Là se forme la Congrégation des *Frères polonais*; là Wiszowaty, petit-fils de Socin, publie en 1665 sa *Religio rationalis*, un des bréviaires du Socinianisme. A ce point, le fleuve se renforce d'un affluent français. Lorsqu'en 1669 le pasteur Isaac d'Huisseau, de Saumur, donne son livre sur la *Réunion du christianisme*, il propose d'appliquer à la religion la réforme que Descartes a accomplie dans la philosophie : on ne croira plus rien, désormais, que ce qu'on trouvera expliqué clairement dans l'Écriture; on ne conservera que les vérités simples et universelles qui s'y sont inscrites, et qui sont d'accord avec les préceptes de la raison. Donc pas de tradition; et à vrai dire pas d'Église; Dieu, la Bible, la conscience individuelle : rien d'autre, et rien de plus. Toute l'Église réformée de France se dispute au sujet de ces principes; les dragonnades et l'exil, loin d'arrêter les divisions, les exaspèrent; Papon, gendre d'Isaac d'Huisseau, ayant recueilli l'hérésie, Paponistes et Antipaponistes se déchirent; il n'est pas de synode qui tienne contre les progrès de l'esprit socinien.

S'il est vrai, en effet, que la secte décroît en tant que secte, et qu'elle est « fort diminuée dans son état visible », elle se multiplie « invisiblement » : ses principes diffus entrent dans les consciences, et les amènent à substituer un état d'esprit rationnel à un état d'esprit religieux. Socinien, qu'est-ce à dire?

Le grand principe des sociniens, d'après Bossuet, est qu'on ne peut nous obliger à croire ce que nous ne connaissons pas clairement. *Socinianismus*, écrit Poiret, *fidem et scripturam subjicit rationi.* Les sociniens, écrit Pufendorf, ne font de la religion chrétienne qu'une philosophie purement morale. Jurieu a la manie de voir du Socinianisme partout; et sans doute n'a-t-il pas tout à fait tort, tant est manifeste ce glissement général vers le rationalisme. Les sociniens, s'écrie-t-il, sont partisans de l'indifférence des religions; ils nient le mystère : et le sentiment du mystère, c'est l'essence même de l'esprit religieux... Mais la page la plus redoutable est écrite par Richard Simon, rapportant la condamnation de d'Huisseau : « Le petit troupeau, en exerçant une si grande sévérité contre le ministre d'Huisseau, a voulu intimider un grand nombre d'autres ministres qui sont dans les mêmes principes que lui. Il avait communiqué son dessein à plusieurs ministres des Provinces qui l'avaient approuvé; en sorte que si l'on n'avait usé de cette rigueur, c'en était fait du Calvinisme en France. Les plus habiles de cette secte se seraient déclarés ouvertement arminiens, pour ne pas dire sociniens. Ils se sont contentés de l'être dans leur intérieur, et de s'expliquer là-dessus avec leurs bons amis seulement. La crainte qu'ils ont de perdre leurs emplois leur a fait prendre ce parti. Ils ne souscrivent à leur confession de foi que par politique, *persuadés qu'ils sont que Calvin et les autres premiers Réformateurs n'ont fait la Réformation qu'à demi...* »[1]

1. Richard Simon, *Lettres choisies*, t. III, l. 3.

Page haineuse et calomnieuse, mais qui, du moins, met en relief le fait dont Richard Simon est l'observateur clairvoyant : la Réforme continue à se réformer.

Les pasteurs de Hollande polémiquent avec ceux d'Allemagne. Les pasteurs de la dispersion qui se trouvent à Londres luttent contre le Socinianisme, qui a passé le détroit. Les efforts pour unir Calvinisme et Luthéranisme autrement que par les liens d'une parenté ancienne, pour amener les deux Églises à une seule profession de foi, restent vains.

Ainsi les catholiques ont beau jeu pour dire que les protestants, depuis qu'ils sont sortis de l'Église romaine, sont entrés dans un labyrinthe. De même Bossuet a beau jeu pour publier, en 1688, son *Histoire des variations des Églises protestantes*; pour montrer que ces Églises protestantes ont varié dans le passé; qu'elles varient sans cesse; que leur essence même est la variation. De morceau en morceau elles s'émiettent, jusqu'à n'être plus que poussière. Impossible de les resserrer, de les contenir, puisque toutes ont le même droit à l'existence; elles résultent, toutes, du même principe de recherche qui d'examen en examen demande le changement. Par là s'explique la multitude de confessions de foi que l'historien ne peut qu'enregistrer, et aussi bien l'inutilité des tentatives faites pour concilier des groupes qui, de leur nature, vont se subdivisant.

***

On peut répondre à Bossuet en l'attaquant, en lui disant que l'Église catholique a varié elle-même; ainsi fait Jacques Basnage, parmi ses nombreux contradicteurs. On peut lui répondre que l'Église protestante n'a pas varié sur les points essentiels : ainsi fait Gilbert Burnet.

A moins qu'on ne prenne le parti d'accepter ses dires non plus comme une accusation, mais comme un honneur, et qu'on ne tienne l'esprit d'examen pour le privilège d'une humanité qui ne reçoit pas la vérité d'en-haut, mais qui, péniblement, travaille à la dégager, à la construire elle-même.[1] A moins qu'en considérant les dangers d'une autorité excessive, ou d'une excessive liberté, on ne choisisse délibérément, si dangers il faut courir, les seconds. Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, l'année 1705, se pose la question presque en propres termes. Que d'athées autour de lui! Beaucoup de livres dont il rend compte dans son journal tendent à réfuter l'athéisme : preuve que l'athéisme devient de plus en plus menaçant. Jadis, on n'examinait pas, on ne doutait pas de ce que les maîtres enseignaient, on jugeait sur leur parole. Aujourd'hui, on prend l'habitude contraire, on cesse de faire confiance à l'autorité. Faut-il préférer la première attitude? — Jean Le Clerc n'hésite pas. L'incrédulité est un mal; mais la disposition qui porte à tout croire

1. Voir A. RÉBELLIAU, *Bossuet historien du Protestantisme*. 3e Éd., 1909, p. 571.

sans contrôle est pire; elle vient d'une stupidité d'esprit, et d'une négligence pour la vérité. Mieux vaut une nation où il y ait beaucoup de lumières, et quelques athées, qu'une nation ignorante qui ne douterait jamais des sentiments reçus. Les lumières produisent la vertu, même s'il y a des gens qui abusent d'elles. L'ignorance ne produit que la barbarie et les vices.

La pensée qu'exprime ainsi Jean Le Clerc l'arminien, le socinien, est celle qui va prévaloir dans toute la première partie du XVIII^e siècle. Le temps est passé où Descartes, sentant que sa pensée allait l'emporter au-delà des terres connues, dans la pratique s'imposait volontairement des règles de prudence : « la première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. » Le temps est venu de l'hétérodoxie, de toutes les hétérodoxies; des indisciplinés, des rebelles, qui, pendant le règne de Louis XIV foisonnaient dans l'ombre, et n'attendaient que le signal de la libération; des savants, qui vont refuser d'accepter la tradition sans la contrôler; des jansénistes, qui vont ranimer leur flamme jamais éteinte; des piétistes de toute espèce; des exégètes; des philosophes. Le temps de Pierre Bayle.

CHAPITRE V

PIERRE BAYLE

Pierre Bayle est venu du comté de Foix, méridional chassé vers le nord, comme tant d'autres, qui ont apporté là-bas leur agilité d'esprit, leur goût des idées, leur rudesse de caractère, et leur incroyable vitalité. Il était protestant, son père était ministre du culte; il avait appris le latin et le grec à son école, et continué ses études à l'Académie de Puylaurens. Mais sur la route qu'il avait prise, et qui le mènera dans des régions si lointaines qu'il y demeurera presque seul, ayant dépassé tous ses compagnons; sur la route où nous allons le suivre, pour montrer les étapes d'une pensée qui part de la religion pour arriver à un état voisin du scepticisme pur, à ses débuts il s'arrêta : ayant lu des livres de controverse, il se convertit au Catholicisme, poursuivit sa philosophie au collège des Jésuites de Toulouse : après quoi, « les premières impressions de l'éducation ayant regagné le dessus »[1], il rentra dans l'Église réformée, heureux comme celui qui habi-

1. Bayle à Pinson de Riolles, Rotterdam, 25 juin 1693.

tait le pôle et qui revoit le soleil; et il partit pour Genève, en 1670. « C'était un temps où je disputais assez bien. Je venais frais émoulu d'une école où l'on m'avait enseigné la chicanerie scolastique, et je puis dire sans vanité que je ne m'en acquittais pas mal. »[1]

Un pas de plus, et d'Aristote il vint à Descartes : un cours de philosophie qu'il rédigea, lorsqu'il fut nommé professeur à l'Académie de Sedan, nous le montre disciple de la pensée claire et de l'évidence rationnelle. Ces goûts-là ne sont jamais sans prosélytisme et sans passion. Se serait-il contenté de son enseignement? Aurait-il répété d'année en année sa leçon monotone? C'est peu probable. De Sedan, il a envoyé au *Journal des Savants* une lettre sur les comètes et sur les présages que le rédacteur s'est bien gardé de prendre; retouchée, démesurément augmentée, publiée, cette lettre devint, en 1682, l'éclatant signal de sa libération.

Il sentait en lui un appel; c'était un besoin de sa nature : chercher; examiner; en toutes choses peser le pour et le contre; ne rien accepter, sans un jugement préalable de son propre tribunal. Et donc, lorsqu'on eut fermé l'Académie de Sedan, pour cause de religion, et qu'après avoir cherché un gagne-pain, *incertum quo fata ferrent*, Bayle fut appelé par ces Messieurs de Rotterdam qui lui offrirent un poste dans leur École très illustre, nous pouvons voir là une rencontre admirable de la Providence, à supposer qu'il crût

1. Bayle à Basnage, 5 mai 1675.

encore en elle, et de ses forces vives : il continuera d'être professeur, pour gagner son pain ; mais son vrai métier, ou pour mieux dire sa fonction, son office, sera d'être journaliste, pour conduire les hommes vers les vérités impitoyables qui le séduisent déjà.

C'est là qu'il faut l'imaginer, dans sa chambre de Rotterdam, ardent et frêle ; solitaire ; détaché de la vie des sens : on aperçoit bien chez lui de fortes affections familiales, mais aucun amour. Des livres en quantité ; jamais assez de livres. Des nouvelles aussi ; que, par grâce, des diverses capitales de l'Europe, ses amis lui envoient des nouvelles ! « Je vois bien que mon insatiabilité de nouvelles est une de ces maladies opiniâtres contre lesquelles tous les remèdes blanchissent ; c'est une hydropisie toute pure ; plus on lui en fournit, plus elle demande. »[1] Mais les livres ont quelque chose de plus précis ; ils représentent une pensée arrêtée, qu'on peut exactement saisir, qui ne fuit plus sous les prises ; ils excitent et provoquent l'esprit : on a devant soi un adversaire qui a disposé ses arguments pour une bataille rangée, quelle joie de lancer contre lui les troupes agiles des répliques, des arguments, des raisons ! A travers le livre on atteint l'auteur, on lui dit son fait, on lui montre sa misère. Mais la personne n'apparaît que comme la conséquence du livre : contre les livres Pierre Bayle mène ses grands combats. A partir d'ici, aucun événement ne compte dans sa vie qui ne soit d'ordre intellectuel : il lit, il écrit, il discute ; il trouve « dans l'étude

1. Bayle à Minutoli, 27 février 1673.

autant de douceur et de plaisir que d'autres en trouvent dans le jeu et le cabaret ». La *libido sciendi* le tient : tout connaître, pour tout critiquer.

Journaliste, il ne donne pas encore la mesure de son emportement polémique : « nous vous trouvons comme le bon vin d'Italie, *dolce piccante*, et nous vous voudrions même plutôt, malins comme nous sommes, *piccante dolce* », lui écrit Bernier, le 11 avril 1686. Il s'oblige à quelques ménagements. Mais l'esprit général des *Nouvelles de la République des Lettres* n'en est pas moins marqué. Elles invitent le lecteur à penser sur les matières les plus graves : rien n'étant plus grave que les raisons de croire ou de douter, que toutes les idées s'opposent librement! Parmi les idées, que celles qu'on laissait volontairement dans l'ombre, mécréantes, révoltées, prennent une place d'honneur! Que l'hétérodoxie, ailleurs étouffée, désormais trouve sa revanche! Que chaque avis s'exprime; et que les plus hardis aient maintenant un aspect glorieux! « Ceux qui murmurent contre la tolérance des livres d'hérétiques devraient savoir que toutes sortes d'esprits ne sont pas propres pour le goût de l'Inquisition. » Les orthodoxes même, dit Bayle, doivent sans crainte affronter l'hérésie : ou bien consentiraient-ils à attribuer leur triomphe à l'impossibilité où ils mettraient l'adversaire de donner ses raisons ? [1]

Il y avait dans sa nature une pointe de fébrilité : sans fièvre, aurait-il pu abattre cette masse

1. *Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1685, art. IX. *Réflexions sur la tolérance des livres hérétiques.*

énorme de travail? Il rédigeait le texte, il corrigeait les épreuves; sa peine n'était pas là, l'encre d'imprimerie a si bonne odeur! Sa peine venait, bien plutôt, de ses lecteurs incontentables, qui, émettant des opinions contradictoires, et croyant chacun tenir toute la raison, donnaient une assez juste idée de la stupidité humaine; sa fatigue venait de ces innombrables lettres qu'il lui fallait écrire, tous les jours se dispersant. Quand on compose un ouvrage, on le laisse et on le reprend, on ouvre un livre, on se délasse par le changement de travail; mais quand on écrit des lettres, il faut aller à bride abattue, on s'épuise. Il mena ce train-là pendant trois années, de mars 1684 à février 1687; puis il passa la main.

Mais déjà la route l'avait repris, l'avait conduit vers un passage décisif. Parmi les défenseurs du Protestantisme, il était au premier rang. Avec un flux de paroles, avec l'abondance d'un torrent qui entraîne tout dans son cours, arguments et injures, il avait réfuté le P. Maimbourg. Lorsque les mesures de persécution s'accentuèrent et qu'il lui tomba sous la main un livre venu de France, dont l'auteur exaltait Louis XIV pour avoir rendu le royaume tout catholique sous sa domination [1], il reprit la plume [2] : il allait dire, lui, Pierre Bayle, ce qu'il en pensait : « Si on savait la force et la signification présente de ce mot-là, on n'envierait pas à la France *d'être toute catho-*

1. *La France toute catholique sous le règne de Louis le Grand, ou Entretiens de quelques protestants français*, Lyon, 1684.

2. *Lettre écrite de Londres à M. l'abbé de ***, chanoine de N.-D. de ***. Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand.* A Saint-Omer, chez Jean Pierre Lami, 1686.

lique sous le règne de Louis le Grand, car il y a si longtemps que ceux qui se sont donné ce nom par excellence tiennent une conduite qui fait horreur, qu'un homme honnête devrait regarder comme une injure d'être appelé catholique; et après ce que vous venez de faire dans le royaume très chrétien, ce devrait être désormais la même chose que de dire la religion catholique, et de dire la religion des malhonnêtes gens. »

On lit, dans l'Évangile selon saint Luc, au chapitre xv, la parabole du maître de maison qui avait préparé un banquet pour des invités qui se dérobèrent. Alors le maître dit à son serviteur : va-t-en promptement par les places et par les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les impotents, les boiteux, et les aveugles. Ensuite le serviteur dit : Seigneur, on a fait ce que tu as commandé; et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : va dans les chemins et le long des haies, et force d'entrer ceux que tu trouveras...

Force-les à entrer; Compelle intrare; c'est le mot que saint Augustin a repris, pour ramener les Donatistes à l'Église d'Afrique, et celui que des apologistes catholiques ont repris à leur tour, pour montrer comment on a eu raison d'employer la force contre les protestants. [1] Contre eux, Bayle est pris d'un sursaut d'indignation, dont la violence dépasse encore les précédents : car il s'agit ici du plus profond et du plus cher de sa

1. *Conformité de la conduite de l'Église de France pour ramener les Protestants avec celle de l'Église d'Afrique pour ramener les Donatistes*, 1685.

pensée [1]. Employer la force dans les matières de conscience : quelle horreur! quelle infamie! Et Bayle va d'injure en injure, d'exclamation en exclamation : l'Église romaine, qui revendique pour elle l'autorité et l'infaillibilité; qui prétend imposer aux âmes la loi du plus fort; qui ose employer des convertisseurs, moitié monstres et moitié dragons, n'est qu'une mégère et qu'une prostituée; avec les catholiques, qu'on n'ait plus désormais de commune mesure : car ils reviennent toujours à leur vieux jargon, nous sommes l'Église, et vous êtes des rebelles; donc nous pouvons vous châtier sans que vous nous puissiez rendre le droit à la pareille : intolérable prétention! Ah! puisse l'Europe demeurer divisée, comme elle l'est! Puissent les peuples qui se sont délivrés de l'autorité de Rome ne jamais retomber sous son joug!

Ce ne sont pas là de mauvaises garanties pour ses coreligionnaires du Refuge; et Bayle devrait avoir droit à quelque reconnaissance dans son parti. Mais tout recommence; le pouvoir de contrainte que l'on refuse aux catholiques, on ne saurait l'accorder davantage aux protestants; l'exigence rationnelle ne considère jamais un mystère que comme une difficulté provisoire, que ce mystère soit accepté par des prêtres ou par des pasteurs; la lumière naturelle veut remplacer

1. *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : « Contrains-les d'entrer » ; où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte, et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte, et l'apologie que saint Augustin a faite des persécutions.* Traduit de l'anglais du sieur Jean Fox de Bruges, par M. J. F. (1686).

la lampe qui veille devant le tabernacle, qu'il s'agisse d'une église ou d'un temple; de sorte que Bayle, en combattant ses ennemis, par les armes mêmes qu'il emploie ruine ses amis. Il dit que la conscience ne dépend que d'elle-même; que si, de bonne foi, elle adopte ce qui lui paraît être la vérité, aucune pression extérieure ne peut agir légitimement sur elle; que la conscience qui se trompe sans malice, la conscience errante, n'est pas coupable et ne saurait être forcée. Un athée, qui croit devoir être un athée, n'est inférieur en rien à un protestant orthodoxe. Ce mot même : orthodoxe, ne peut se tolérer, puisqu'il suppose une direction imposée aux esprits... A ces propos, Jurieu se voile la face. Bayle est socinien! s'écrie-t-il. Socinien, et même un peu davantage, s'il est vrai que Bayle lui-même s'explique sur ce terme de la façon que voici :

A Dieu ne plaise que je veuille étendre, autant que font les sociniens, la juridiction de la lumière naturelle, et des principes métaphysiques, lorsqu'ils prétendent que tout sens donné à l'Écriture qui n'est pas conforme à cette lumière et à ces principes-là est à rejeter, et qu'en vertu de cette maxime ils refusent de croire la Trinité et l'Incarnation : non, non, ce n'est pas ce que je prétends sans bornes et sans limites. Je sais bien qu'il y a des axiomes contre lesquels les paroles les plus expresses et les plus évidentes de l'Écriture ne gagneraient rien, comme que le tout est plus grand que sa partie ; que si de choses égales on ôte choses égales, les résidus en seront égaux ; qu'il est impossible que deux con-

tradictoires soient véritables ; ou que l'essence d'un sujet subsiste réellement après la destruction du sujet. Quand on montrerait cent fois dans l'Écriture le contraire de ces propositions ; quand on ferait mille et mille miracles, plus que Moïse et que les Apôtres, pour établir la doctrine opposée à ces maximes universelles du sens commun, l'homme fait comme il est n'en croirait rien ; et il se persuaderait plutôt, ou que l'Écriture ne parlerait que par métaphores et par contre-vérités, ou que ces miracles viendraient du démon, que de croire que la lumière naturelle fut faussée dans ces maximes.

...Je le répète encore une fois : à Dieu ne plaise que je veuille étendre ce principe autant que font les sociniens ; mais s'il peut avoir certaines limitations à l'égard des vérités spéculatives, je ne pense pas qu'il en doive avoir aucune à l'égard des principes pratiques et généraux qui se rapportent aux mœurs. Je veux dire que, sans exception, il faut soumettre toutes les lois morales à cette idée naturelle d'équité, qui, aussi bien que la lumière métaphysique, illumine tout homme venant au monde...

Il faut nécessairement en venir là, que tout dogme particulier, soit qu'on l'avance comme contenu dans l'Écriture, soit qu'on le propose autrement, est faux, lorsqu'il est réfuté par les notions claires et distinctes de la lumière naturelle, principalement à l'égard de la Morale.[1]

1. *Commentaire philosophique*, Première partie, I, 1.

***

Un dictionnaire, entreprendre un dictionnaire : pour un homme de sa trempe, n'est-ce pas une idée bizarre ? Il nous répondra lui-même : « Environ le mois de décembre 1690, je formai le dessein de composer un dictionnaire critique, qui contiendrait un recueil des fautes qui ont été faites, tant par ceux qui ont fait des dictionnaires que par d'autres écrivains, et qui réduirait sous chaque nom d'homme ou de ville les fautes concernant cet homme ou cette ville... »[1] Cette idée, il ne l'a pas réalisée tout entière; sous les noms qui se succèdent par ordre alphabétique, il a placé quelques données positives; et ses plus vives hardiesses, c'est dans les notes qu'il les a semées, qu'il les a enfouies; de sorte que l'expression suprême de sa pensée, on ne la rencontre que par exception à l'endroit où on l'attend; il aimait ce jeu de cache-cache, et il y excellait. Mais, malgré les atténuations qu'il devait apporter à son projet, s'il voulait avoir quelque chance de ne pas épouvanter du premier coup les éditeurs, les libraires et le public, ce *Dictionnaire historique et critique* reste le réquisitoire le plus accablant qu'on ait jamais dressé pour la honte et pour la confusion des hommes. Presque à chaque nom surgit le souvenir d'une illusion, d'une erreur, d'une fourberie ou même d'un crime. Tous ces rois qui ont fait le malheur de leurs sujets; tous

1. Bayle à son cousin Naudé, 22 mai 1692.

ces papes qui ont abaissé le Catholicisme au niveau de leurs ambitions, de leurs passions; tous ces philosophes qui ont bâti des systèmes absurdes; tous ces noms de villes, de pays qui rappellent des guerres, des spoliations, des massacres... Et, secondement, ces indécences, ces perversions : car si Bayle les rappelle avec une évidente complaisance, c'est peut-être que les libraires les lui avaient demandées pour achalander le lecteur, comme il le dit; c'est peut-être pour se divertir un peu, comme il le dit encore, en rappelant qu'autre chose est raconter des vilenies que l'on a commises, autre chose égayer un récit par quelques propos libres ou galants; mais n'est-ce pas bien plutôt parce qu'à la masse de nos faussetés s'ajoute la masse de nos anomalies, de nos dérèglements et qu'à nos erreurs, dans l'ordre de l'esprit, correspondent nos vices dans l'ordre de la moralité? S'y ajoutent, troisièmement, les fables de ceux qui ont raconté ce qu'avaient fait les autres; tant de fables qui viennent de leur légèreté, ou de leur bêtise, ou de leur cupidité, ou de leur corruption! Quel spectacle!

Il faut nettoyer tout cela, et telle est justement la première tâche que Bayle entreprend avec une délectation triste. Sus aux « légendaires »! Tout le monde s'est trompé : les Anciens, qui mentaient comme nous parlons, spontanément; les Modernes, aveuglés par le prestige des Anciens; les plus capables, les plus respectables d'entre les auteurs se sont trompés; La Mothe Le Vayer lui-même s'est trompé; et Gassendi. Il y a des professionnels du mensonge, comme Moreri, qui

a fait un dictionnaire comme il n'en faut pas faire, un dictionnaire non critique, un dictionnaire débordant de faussetés. C'est un empoisonneur public; réfutons-le point par point; numérotons ses mensonges, il a menti douze fois ici et là quinze fois : saisissons-le à la gorge, point de quartier. Par ce travail impeccable, on rétablira la vérité dans ses droits. Dure et belle loi que celle de la république des idées! « Cette république est un état extrêmement libre. On n'y reconnaît que l'empire de la vérité et de la raison et, sous leurs auspices, on fait la guerre innocemment à qui que ce soit. Les amis ont à se garder de leurs amis, les pères de leurs enfants... »[1]

Ce courage, cet amour de la bataille, cette volonté de désabuser les hommes, supposent l'idée qu'on peut atteindre une vérité qui subsiste malgré tous les efforts contraires : la vérité des faits que dégage la critique, la connaissance du réel. Mais comme cette connaissance, comme cette vérité sont difficiles à saisir! Comme l'erreur est puissante, et si profondément enracinée qu'elle trouve toujours l'occasion de renaître! « Il n'y a point de mensonge, pour si absurde qu'il soit, qui ne passe de livre en livre et de siècle en siècle. Mentez hardiment, imprimez toutes sortes d'extravagances, peut-on dire au plus misérable lardonniste de l'Europe, vous trouverez assez de gens qui copieront vos contes, et, si l'on vous rebute dans un certain temps, il naîtra des conjonctures où l'on aura intérêt de vous faire ressusciter... »[2]

1. *Dictionnaire*, art. *Calius*, note *D*.
2. *Ibid.*, art. *Capet*, lettre *Y*.

On ne convainc jamais que les convaincus, tant l'esprit est rebelle à la vérité, même évidente.

Les faits sont-ils dans la réalité tels que nous les recevons ? La nouvelle école de philosophie n'aboutit-elle pas à faire croire qu'ils sont seulement des modifications de notre âme ? Elle vient de procurer aux pyrrhoniens des avantages qu'il est facile de concevoir [1] :

A peine connaissait-on dans nos écoles le nom de Sextus Empiricus ; les moyens de l'époque qu'il a proposés si subtilement n'y étaient pas moins inconnus que la terre australe, lorsque Gassendi en a donné un abrégé qui nous a ouvert les yeux. Le cartésianisme a mis la dernière main à l'œuvre ; et personne parmi les bons philosophes ne doute plus que les sceptiques n'aient raison de soutenir que les qualités des corps qui frappent nos sens ne sont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire, je sens de la chaleur à la présence du feu, *mais non pas*, je sais que le feu est tel en lui-même qu'il me paraît. *Voilà quel était le style des anciens pyrrhoniens. Aujourd'hui la nouvelle philosophie tient un langage plus positif : la chaleur, l'odeur, les couleurs, etc., ne sont point dans les objets de nos sens ; ce sont les modifications de mon âme ; je sais que les corps ne sont point tels qu'ils me paraissent. On aurait bien voulu en excepter l'étendue et le mouvement, mais on n'a pu ; car, si les objets des sens nous paraissent colorés, chauds, froids, odorants, encore qu'ils ne le soient pas, pourquoi ne pourraient-ils point paraître étendus et figurés, en repos et en*

1. *Ibid.*, art. *Pyrrhon.*

mouvement, quoiqu'ils n'eussent rien de tel?... Voilà les avantages que ces nouveaux philosophes procureraient aux pyrrhoniens, et à quoi je veux renoncer...

Bayle ne saurait y renoncer toujours; son esprit est assiégé, on le voit bien. Malgré lui peut-être, et peut-être aussi suivant une propension qui est dans sa nature, il glisse vers le pyrrhonisme, à force d'affronter la vérité et l'erreur. Sait-on jamais où peut aboutir un principe? « Le même principe qui sert quelquefois contre le mensonge rend quelquefois de mauvais offices à la vérité... »[1] Ce que l'on finit par trouver toujours, en cherchant, c'est le contradictoire[2] : « En un mot, le sort de l'homme est dans une si mauvaise situation que les lumières qui le délivrent d'un mal le précipitent dans un autre. Chassez l'ignorance et la barbarie, vous faites tomber les superstitions, et la sotte crédulité du peuple si fructueuse à ses conducteurs, qui abusent après cela de leur gain pour se plonger dans l'oisiveté et dans la débauche; mais en éclairant les hommes sur ces désordres, vous leur inspirez l'envie d'examiner tout, ils épluchent et ils subtilisent tant, qu'ils ne trouvent rien qui contente leur misérable raison... »

Il existe une méthode; en faisant effort, on peut la distinguer, et même la resserrer dans une formule. « Il n'y a point de système qui, pour être bon n'ait besoin de ces deux choses : l'une, que les idées en soient distinctes; l'autre, qu'il puisse donner raison des expériences. »[3] Si on appliquait

1 et 2. *Dictionnaire*, art. *Takiddin.*
3. *Ibid.*, art. *Manichéens*, note *D.*

cette méthode, on tiendrait à la fois la vérité abstraite, et la vérité concrète qui en est l'épreuve. Mais comment l'appliquer ? Pour ce qui est de la vérité concrète, les hommes brouillent et faussent tous les faits; dans le *Dictionnaire historique et critique*, la critique démolit l'histoire. Pour ce qui est de la vérité abstraite, les hommes ne voient jamais les idées distinctement; les verraient-ils, que ces idées leur apparaîtraient comme elles sont : douées d'une égale force, d'une égale probabilité, et se tuant l'une l'autre.

***

Encore Bayle ne s'arrête-t-il pas à ce point. Si nous voulons connaître sa pensée totale, et voir comment elle revient, avec une sorte d'obsession lucide, aux problèmes qu'à son goût elle n'a jamais suffisamment éclaircis, il faut aller jusqu'à la *Réponse aux questions d'un Provincial*, qu'il commença de publier en 1704, et que la mort interrompit. Il n'abandonna ni sa manière, faite d'élans et de sursauts; ni son habitude de partir de la lettre imprimée, récit historique, traité, dissertation, pour réagir et contredire; ni ses ironies cruelles. Mais ses sursauts furent plus vifs, s'il est possible, et ses élans plus soutenus; ses réactions furent plus vigoureuses, son analyse plus implacable. Le provincial est censé l'interroger sur le contenu d'un livre, sur la fixation d'une date, sur un fait historique, sur un simple point de curiosité. En quelques phrases, Bayle dégage

les données de la question avec une netteté toujours admirable : pas de faux-fuyants; aucune ombre; aucune place pour ces marges grises où peut encore s'abriter un reste d'erreur; pas d'excuse, pas d'indulgence, pas de pardon. Autour de lui, les mêmes problèmes se posent incessamment : Dieu permet-il de laisser prouver son existence par le consentement universel? Dieu a-t-il concédé aux hommes la liberté, ou bien est-ce la fatalité qui les conduit? S'il y a un Dieu, pourquoi a-t-il créé l'injustice, et, sous toutes ses formes, le mal? Inlassablement aussi, Bayle proposera sa solution : sa solution qui tend à dire qu'il est impossible de rien affirmer, de rien savoir.

Et ce grand tâcheron revient à sa besogne, plus hardi, plus conscient de sa responsabilité. Il veut montrer décidément qu'entre la religion et la philosophie, il n'y a pas de commune mesure: tant que l'on confondra l'une et l'autre, on criera dans le désert. Bayle prétend ne pas attaquer la croyance comme telle; il se donne même l'air de la respecter; il ne fait que suivre et que répéter, dit-il, les arguments de ceux qui la défendent : n'avouent-ils point qu'il y a dans toute religion un mystère initial? C'est cela même, un mystère incompatible avec la raison; une position d'esprit incompatible avec les opérations, avec l'être même d'un esprit qui pense. Plus que jamais, il se place dans la forteresse pour l'ébranler; au milieu de ses défenseurs, pour jeter le trouble parmi eux. Il leur dit que, si l'on admet la Révélation, la religion est vraie; ses dogmes s'ensui-

vent avec logique. Seulement, il ajoute que la Révélation est indémontrable. Autre chose est croire, autre chose faire usage de sa raison.

Pas de milieu, pas de partage; repousser tel ou tel dogme, pour retenir tel ou tel autre dogme, c'est contradiction flagrante, c'est absurdité. « Je crois m'être aperçu par quelques-unes de vos lettres qu'à l'égard de la Trinité et de quelques autres articles du Christianisme, vous prétendez que la raison soit obligée de se captiver sous l'autorité de Dieu; mais que, pour ce qui regarde le péché d'Adam et toutes ses suites, il faut soumettre l'Écriture au tribunal des philosophes. Vous me feriez pitié si vous aviez effectivement cette pensée, et si vous poussiez si loin le disparate... »[1] Vous êtes partisan du mystère? Alors croyez-le, soit que la philosophie s'en accommode, soit qu'elle ne s'en accommode pas, soit qu'elle le réfute par des arguments invincibles. Mais dès lors, n'ayez pas la prétention de raisonner... Ceux que Bayle veut convaincre de bêtise ou de folie, ce ne sont pas seulement les catholiques, ou les calvinistes, mais aussi bien les Juifs, les Mahométans; et les déistes encore, qui croient prouver Dieu par la lumière naturelle; tous ceux-là, ce sont des « religionnaires »[2], ainsi qu'il les appelle; et en face d'eux, il y a les « rationaux ».

Mais une fois que les deux puissances sont ainsi séparées, les rationaux, pour peu qu'ils restent

1. *Réponse aux questions d'un provincial*, t. III, 1706, ch. CXXVIII.

2. *Ibid.*, ch. CXXXIV..... « les Religionnaires (permettez-moi de me servir de ce mot pour désigner en commun les Juifs, les Payens, les Chrétiens, les Mahométans, etc.) ».

logiques avec eux-mêmes, doivent examiner leur propre principe, et ici commence le trouble. Hélas! la philosophie ne répare pas les brèches qu'elle fait, malgré tous les soins qu'elle prend; si elle est très capable de détruire les affirmations reçues, elle est incapable de mettre à leur place autre chose que des interrogations. L'homme est-il libre? Est-il soumis à la fatalité? « On ne finit point, quand on s'engage aux questions de liberté; chaque parti a des ressources infinies... » — « Le libre arbitre est une matière si embarrassée et si féconde en équivoques que, lorsqu'on la traite à fond, on se contredit mille fois et que la moitié du temps on tient le même langage que ses antagonistes et que l'on forge des armes contre sa propre cause... »[1] — L'âme est-elle immortelle? Elle l'est, à moins qu'elle ne le soit point et qu'elle appartienne à la matière. — Existe-t-il un Dieu souverainement sage, souverainement bon? Peut-être; mais comment expliquer, par quelque argument que ce soit, que ce Dieu sage et bon se plaise à faire souffrir ses créatures dans leur corps et dans leur âme? qu'il se plaise à les rendre coupables? Cette perspective, qui se présente à lui au moindre regard; cette constatation d'un fait, qui irrite le sentiment en choquant la raison, sont particulièrement affreuses à Bayle. Il frémit : « Ceux qui permettent le mal qu'il leur est aisé d'empêcher sont blâmables; ceux qui laissent périr une personne qu'ils pourraient facilement sauver, sont coupables de sa mort. Demandez à une

1. *Ibid.*, ch. CXLII.

simple paysanne : les mères qui, regorgeant de lait, aimeraient mieux laisser mourir de faim leurs enfants que de leur donner à téter, ne seraient-elles pas aussi criminelles que si elles les jetaient dans l'eau ? Les pères qui, voyant un de leurs fils tout prêt à mettre dans sa bouche un morceau empoisonné, le laisseraient faire, quoiqu'ils sussent qu'un petit mot d'avis ou un clin d'œil l'empêcherait de s'empoisonner, ne seraient-ils pas aussi dénaturés que s'ils lui donnaient du poison eux-mêmes ? »[1]

Comment comprendre que Dieu ressemble à cette mère dénaturée, à ce père criminel ? Les bonnes âmes s'évertuent; un théologien anglican, William King, a la naïveté de croire qu'il vient de justifier, une fois pour toutes, l'existence du mal; il a publié un gros traité en latin, où il s'imagine avoir résolu l'insoluble. Il n'a rien résolu; c'est la quadrature du cercle.

Quel tissu de contradictions que l'homme! « L'homme est le morceau le plus difficile à digérer qui se présente à tous les systèmes. Il est l'écueil du vrai et du faux; il embarrasse les naturalistes, il embarrasse les orthodoxes... Il y a là un chaos plus difficile à débrouiller que celui des poètes. » On cherche à combattre l'erreur et l'on craint d'apercevoir, à la fin de cette lutte, que notre âme est mieux proportionnée au mensonge qu'à la vérité.[2] On met toute sa confiance dans la force de la droite raison, et puis on s'a-

1. *Ibid.*, ch. LXXIV et suivants. Réfutation du traité de W. King, *De origine mali*, Londres, 1702.
2. *Ibid.*, ch. CIII.

perçoit que cette raison est faible et veule. « La raison ne peut tenir contre le tempérament; elle se laisse mener de triomphe en triomphe, ou en qualité de captive, ou en qualité de flatteuse. Elle contredit les passions pendant quelque temps, et puis elle ne dit mot, et se chagrine en secret, et enfin elle leur donne son approbation »[1]. On s'aperçoit qu'elle n'est jamais tout à fait certaine de ses affirmations, que les notions en apparence les plus évidentes ne sont jamais que des problèmes; de nouveau, le pyrrhonisme menace, et la pensée se corrode.

***

Alla-t-il jusqu'au scepticisme absolu? — Il y serait allé, s'il avait cédé à la pente naturelle de son esprit; le jeu du pour et du contre était pour lui le suprême plaisir. Il serait allé jusqu'aux grandes régions vides où il n'y a plus de raison d'agir, plus de raison d'exister, s'il avait été parfaitement logique, s'il n'avait tenu compte que des résultats de ses expériences humaines, et des conclusions qui, tous les jours plus fortement, s'imposaient à son esprit. Il aurait pu, il aurait dû aboutir à ce que Le Clerc appelle le pyrrhonisme métaphysique et historique, au doute total.

Mais il a résisté. Sa vaillance, l'idée qu'il avait d'une mission à remplir, une haine de l'erreur plus forte que les doutes qu'il pouvait avoir sur la vérité, une raison qui n'acceptait pas entièrement ses défaites, et par-dessus tout, un effort

1. *Ibid.*, t. I, ch. XIII, 1704.

conscient de sa volonté, lui permirent de ne pas accomplir le dernier pas. Il n'a jamais voulu perdre l'idée d'un certain bien moral à accomplir, d'un progrès à favoriser. Dans ce sens, le *Dictionnaire* nous offre un passage émouvant; c'est à l'article *Mâcon, note D : Pourquoi je touche ces effroyables désordres.* Ces effroyables désordres, ces guerres de religion qui ont servi de prétexte aux pires barbaries, ces « inhumanités », ne vaudrait-il pas mieux en abolir la mémoire, en effacer le souvenir ? Les redire, n'est-ce pas nourrir dans les esprits une haine irréconciliable ? « Ne peut-on pas me dire qu'il semble que j'aie dessein de réveiller les passions, et d'entretenir le feu de la haine, en répandant par ci par là dans mon ouvrage les faits les plus atroces dont l'histoire du siècle passé fasse mention ? » — Non pas. « Comme toutes choses ont deux faces, on peut souhaiter pour de très bonnes raisons que la mémoire de tous ces effroyables désordres soit conservée soigneusement. » Les gouvernants, les ecclésiastiques, les théologiens, doivent être avertis des maux passés, pour qu'ils les évitent dans l'avenir... Ainsi, des deux faces que présentent toutes choses, Bayle choisit celle où il peut lire un peu d'espoir. Même en doutant d'atteindre jamais la vérité absolue, il voulait croire que le faux était une maladie contagieuse, et qu'il avait la tâche de circonscrire ses ravages. Médecin d'aveugles, qui avait du moins le devoir de dessiller quelques yeux.

Il n'imita pas les faibles esprits qu'il avait raillés : « Ils font les fiers et les braves contre Dieu

pendant la vigueur de leur santé et dans la bonne fortune; mais, quand ils se croient accablés ou de maladie, ou de disgrâce, ou de vieillesse, ils passent ordinairement jusqu'à la superstition; et, s'ils se croient au voisinage de la mort, ils ont plus de soin que les autres de se munir de tous les préparatifs du voyage de l'autre monde... » Jusqu'à ses derniers jours, il continua d'être agressif. Contre qui n'avait-il pas pris les armes? Sherlock, Tillotson, Cudworth, W. King, Le Clerc, Jurieu, Arnauld, Nicole, Bernard et, enfin, M. Jaquelot. M. Jaquelot, qui avait attaqué le *Dictionnaire*, et avait prétendu démontrer l'accord de la raison et de la foi, était plus qu'un adversaire; c'était un symbole des idées qui ne veulent pas être définitivement éclaircies, des difficultés qui ne veulent pas céder à la raison, de la faiblesse humaine. Épuisé, persécuté d'une toux et d'une fluxion sur la poitrine, travaillé par la fièvre, il utilisait le temps qu'il mettait à mourir pour répliquer encore, et s'il regretta quelque chose, ce fut de partir avant d'avoir réfuté les erreurs de M. Jaquelot. [1]

Sa pensée critique est comme une essence trop

1. Isaac JAQUELOT, *Conformité de la foi avec la raison; ou Défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle.* Amsterdam, 1705, in-4°. C'étaient les temps héroïques où personne ne voulait laisser le dernier mot à l'adversaire, où d'obstinés lutteurs poursuivaient leurs ennemis jusqu'au-delà de la mort. Voyez LE CLERC, *Bibliothèque choisie*, t. XII, 1707; article V; article VII, *Remarques sur les Entretiens posthumes de M. Bayle;* et *Avertissement :* « Je savais tout ce que M. Bayle pouvait dire contre moi, et j'étais résolu d'essuyer tous ses emportements et toutes ses injures, plutôt que de lui donner le plaisir de parler le dernier, qu'il recherchait avec passion. »

forte pour être employée à l'état pur, et faite tout exprès pour être diluée : ce qui advint. Par le *Dictionnaire*, sortant du domaine des controverses entre théologiens et mise à la portée de tous, de façon « qu'on vit les objections dans tout leur jour »; inspirant les hétérodoxes de tous les pays, elle devint maîtresse d'incrédulité : « Il est de notoriété publique que les ouvrages de M. Bayle ont rempli de doutes un grand nombre de lecteurs et ont répandu du doute sur les principes de la morale et de la religion qui étaient le plus universellement reçus... » [1]

***

Il y avait eu, après les batailles d'idées du XVI^e^ siècle, une proposition de paix, une trêve offerte : les problèmes qui avaient si longtemps tourmenté les hommes, on les considèrerait comme résolus; moyennant quoi on pourrait vivre, sans le tourment des perpétuelles anxiétés, des perpétuels retours. On agirait ; on tournerait son zèle vers les pures créations de l'esprit ; on jouirait des plaisirs de la société; et, devenus sociables, les hommes seraient sinon tout à fait heureux, du moins contents. Ils mettraient même, dans leur acceptation, de l'héroïque et du grandiose; et il y aurait du sublime jusque dans leur sécurité volontaire ; comme il y a, dans l'organisation, dans la hiérarchie, dans les lois d'une ruche, dans sa production, dans sa multiplication, un ordre qui suppose mille et mille sacrifices.

1. *Bibliothèque germanique*, t. XVIII, année 1729.

Mais comment rendre cette paix durable, si les principes psychologiques sur lesquels elle se fonde, avant même qu'elle ne soit établie se mettent à changer ? Les voyageurs, les errants, les curieux, les tourmentés, et la race incertaine de ceux qui détestent les demeures stables; les modernes, qui dans l'état d'esprit historique ne voient plus que faiblesse et duplicité; les nouveaux venus qui ne comprennent même pas la façon de penser des Latins; et tous ceux qui protestent, et tous ceux qui doutent, et ne considèrent à aucun degré le problème politique comme résolu, encore moins le problème religieux : comment cette masse composite et puissante se contiendrait-elle ? Elle va déclarer la guerre aux croyances traditionnelles, pour commencer.

DEUXIÈME PARTIE

CONTRE LES CROYANCES TRADITIONNELLES

CHAPITRE I

LES RATIONAUX

ATTENDU que, depuis quelques années, une inconnue, nommée la Raison, a entrepris d'entrer par force dans les Écoles de l'Université; qu'à l'aide de certains quidams facétieux, prenant le surnom de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes, gens sans aveu, elle veut examiner et expulser Aristote...[1]

C'était vrai. Elle entrait en jeu, la Raison agressive; elle voulait examiner non pas seulement Aristote, mais quiconque avait pensé, quiconque avait écrit; elle prétendait faire table rase de toutes les erreurs passées, et recommencer la vie. Elle n'était pas une inconnue, puisqu'on l'avait toujours invoquée, dans tous les temps; mais elle se présentait avec une face nouvelle.

La cause, et particulièrement la cause finale? Ce n'est plus cela qu'elle prétendait être. — Une faculté « par où l'on suppose que l'homme se

1. François Bernier et N. Boileau Despréaux. *Requête des maîtres es arts...* 1671.

distingue des bêtes, et en quoi il est évident qu'il les surpasse de beaucoup ? » Sans doute; mais à condition d'étendre sans limites, et jusqu'aux extrêmes audaces, les pouvoirs de cette faculté supérieure. Son privilège était d'établir des principes clairs et véritables, pour arriver à des conclusions non moins claires et non moins véritables. Son essence était d'examiner; et son premier travail, de s'en prendre au mystérieux, à l'inexpliqué, à l'obscur, pour projeter sa lumière sur le monde. Le monde était plein d'erreurs, créées par les puissances trompeuses de l'âme, garanties par des autorités non contrôlées, répandues à la faveur de la crédulité et de la paresse, accumulées et fortifiées par l'œuvre du temps : aussi devait-elle se livrer d'abord à un immense déblayage. Détruire ces erreurs innombrables, c'était sa mission, elle avait hâte de l'accomplir. Mission qu'elle tenait d'elle-même, de la valeur de son être propre.

Les rationaux accouraient à son appel, actifs, zélés, intrépides.

Ils étaient français, anglais, hollandais, allemands; un Juif haï par le ghetto, Spinoza, leur prêtait le concours de son génie. Comme ils étaient divers! Comme ils étaient partis de points opposés, pour arriver au même but! Cette concentration de forces est saisissante.

***

Ce sont d'abord les libertins. Libertins anglais, comme William Temple, qui, retiré du tracas de la politique, chercha le bonheur dans une douce

vie paisible, sagement épicurienne; et surtout, les libertins français. Elle n'était pas jeune, cette race libertine; elle avait répandu, et donc dilué, deux philosophies au moins. D'abord celle de l'école padouane, celle de Pomponazzi, de Cardan. Ensuite celle de Gassendi, dans la mesure où elle était non chrétienne. Gassendi, reprenant le système d'Épicure, et ses atomes, et son âme matérielle, avait épuré ses idées en les compliquant : jusqu'à leur donner la dignité d'une philosophie qui n'était pas si facile à comprendre et qui joignait, à l'autorité d'une tradition ancienne, un caractère de nouveauté. De sorte qu'en le suivant, les libertins avaient formé groupe, gagnant en importance et comme en dignité.

Mais Gassendi avait affronté Descartes; entre eux s'était engagé un duel avec de vives reprises; les adversaires avaient fait assaut devant une galerie attentive. O pur esprit! ô mens! disait Gassendi à Descartes. Et Descartes à Gassendi : « Dites-moi donc, je vous prie, ô chair... » [1]

Gassendi avait été vaincu. Certes, il lui restait encore des disciples; on en compte en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie : peu nombreux; effacés, éclipsés par la gloire de Descartes qui conquiert l'Europe pensante; ensuite par celle de Locke, astre nouveau. A Paris, François Bernier, qui donnait en 1674 un *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi* fort bien reçu du public et plusieurs fois réédité, prolongeait les effets d'une

1. *Petri Gassendi Disquisitio metaphysica, seu dubitationes et instantiae adversus Renati Cartesii metaphysicam, et responsa.* Amstelodami, 1644, in-4°.

doctrine qu'il avait reçue de la bouche même du maître : mais ce n'était plus avec l'ardeur des convictions fortes; aux éloges, il ajoutait un *après tout* qui en limitait la portée : « La philosophie de Gassendi, laquelle après tout me semble la plus raisonnable de toutes, la plus simple, la plus sensible et la plus aisée... » Ce qui triomphait en lui, c'était le doute. « Il y a plus de trente ans que je philosophe, très persuadé de certaines choses, et voilà cependant que je commence à en douter... » Il était comme Simonides : lequel, ayant demandé premièrement un jour de délai au roi Hyero, qui voulait savoir de lui ce que c'était que Dieu, le lendemain il le pria de lui en accorder deux, le jour d'après quatre, et ainsi de suite; jusqu'à ce que, le roi s'étonnant de ce qu'il multipliait perpétuellement le nombre des jours, il lui répondit que plus il y pensait et plus il trouvait la chose obscure.

Donc les libertins n'ont pas de doctrine formelle. Ce ne sont pas de profonds philosophes, concédons-le, que ceux des petits soupers; comme bréviaire, ils se contentent souvent de feuilleter d'un doigt léger les *Odes* d'Horace; leur métaphysique est courte. D'où vient pourtant qu'ils inspirent tant d'inquiétude aux gardiens de la pensée orthodoxe? Justement, c'est qu'ils manquent de sens métaphysique. Leur nature est spontanément rebelle, indocile et obstinée; leur culture aristocratique ne fait que renforcer leur doute. Ils sont pareils à mille petits ruisseaux agiles, que l'on rencontre partout dans les domaines de l'esprit, et qui vont grossir le fleuve de l'incrédu-

lité. Intelligence qui prétend penser par elle-même, volonté qui refuse de se laisser réduire, ce ne sont pas de profonds philosophes, mais des « philosophes », déjà; des gens pour qui le mystère n'est jamais qu'une énigme déchiffrable; et, s'ils ne la déchiffrent pas, ils cessent de la considérer, peu leur importe; ils vivent à côté de la religion, non pas en elle. Puisque ténèbres il y a, et puisque nous ne pouvons les dissiper, profitons du moins de cette vie mortelle; goûtons élégamment les plaisirs qu'elle offre; et puis cédons au destin. Abandon moral, peut-être, interprétation qui n'est qu'un pis aller, mais parti qui a séduit alors beaucoup d'esprits qui n'étaient pas vulgaires.

Tels les libertins français : espèce trop raffinée, qui devra ou bien se renouveler par des alliances avec des espèces plus frustes et plus fortes, ou bien périr. Tel, successeur de Guy Patin et de La Mothe Le Vayer, Jean Dehénault qui traduisit Lucrèce, comme tant d'autres, et qui, mieux que d'autres, exprima sur un mode mélancolique et ferme ses négations :

Tout meurt en nous quand nous mourons;
La mort ne laisse rien et n'est rien elle-même;
Du peu de temps que nous vivons
Ce n'est que le moment extrême.
Cesse de craindre ou d'espérer
Cet avenir qui la doit suivre.
Que la peur d'être éteint, que l'espoir de revivre
Dans ce sombre avenir cessent de t'égarer.
L'état dont la mort est suivie
Est semblable à l'état qui précède la vie.
Nous sommes dévorés du temps.
La nature au chaos sans cesse nous rappelle.
Elle entretient à nos dépens
Sa vicissitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle aussi reprend tout notre être.
Le malheur de mourir égale l'heur de naître,
Et l'homme meurt entier, comme entier il est né... [1]

Telle Mme Deshoulières; telle Ninon de Lenclos, qui fut persuadée qu'elle n'avait pas d'âme, et qui ne démordit point de cette opinion, même en son extrême vieillesse, même à sa mort.

La plus brillante fleur de la race fut messire Charles de Saint-Denis, maréchal de camp des armées du Roi très chrétien. Depuis 1661, date à laquelle il s'exila en Angleterre, fuyant la défaveur des ministres et du Roi de France, jusqu'à sa mort, en 1703, Saint-Évremond ne connut guère d'autre occupation que d'être libertin : aussi eut-il le temps de devenir le libertin type, le libertin par excellence, apparaissant comme tel aux Français qui le regrettaient, aux Anglais qui l'aimaient, et aux Hollandais encore, chez lesquels il séjourna longuement. Il avait, si l'on veut, quelque chose d'un peu attardé dans sa personne et dans certaines dispositions de son esprit : comme un homme qui, ayant eu à changer ses habitudes et sa vie alors qu'il était déjà dans la force de l'âge, doit faire effort pour ne pas être le prisonnier de son passé. C'est ainsi qu'il restait « honnête homme », même quand les honnêtes gens devenaient de plus en plus rares autour de lui, et que ce beau type humain, perdant sa force, prenait rang parmi les souvenirs. En honnête homme, il ne se piquait

1. Imitation du chœur de l'acte second de la *Troade* de Sénèque. Œuvres diverses, 1670; cité par Frédéric Lachèvre, *les Œuvres de Jean Dehénault*, 1922, p. 27.

de rien; et, s'il prenait souvent la plume, ce n'était pas, expliquait-il, en docteur qui écrit pour instruire et pour dogmatiser, mais en homme du monde qui, dans une grande oisiveté, cherche à passer le temps. Toute cette mathématique, cette physique, dont il voyait que l'on s'occupait tellement autour de lui, n'étaient pas de son gibier. Pour son compte, il ne trouvait point de science qui touchât les honnêtes gens, hors la morale, la politique et les belles-lettres : attitude rétrograde à une époque où la science allait soutenir et compléter l'œuvre de la philosophie; où celui qui restait en dehors de la science, risquait de rester en marge de la vie. Saint-Évremond aimait l'étude délicate des auteurs anciens, les comparaisons balancées qu'un critique institue noblement entre historiens, entre orateurs; les parallèles, les portraits, et tous les exercices où un esprit naturellement fin trouve à exercer sa psychologie; il pratiquait la conversation, cela va sans dire. Lorsque Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, vint s'établir à Londres et ouvrit salon, ses vœux furent comblés : un salon où aller tous les jours, c'était le point fixe qui, jusque-là, manquait à sa vie.

Il était épicurien, estimant que, de toutes les opinions des philosophes concernant le souverain bien, il n'y en a point qui paraisse aussi raisonnable que celle d'Épicure. Il voulait vivre selon la nature, et si, à vrai dire, il ne savait pas très bien ce que c'était que cette nature, il s'entendait à merveille à vivre douillettement. Protégé par le pouvoir, même quand le pouvoir changeait

de maître et passait des mains de Jacques II à celles de Guillaume III; peuplant ses jours de douces habitudes réglées; gourmand, un peu trop; dosant les plaisirs avec minutie pour mieux les savourer, il était délicieusement égoïste. L'idée de la privation, du renoncement, de la mortification de la chair, de l'ascétisme, lui faisait horreur. La modération, la mesure, l'indifférence qui permet d'éviter la fureur des passions, l'égoïsme délicat, il les tenait pour vertus essentielles, de même que l'application à conserver la santé, bien précieux, dont l'accoutumance nous fait faire trop peu de cas. Comme il était âgé d'environ soixante-dix ans, une infirmité le gêna. « M. de Saint-Évremond avait les yeux bleus, vifs et pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite et le souris malin, la physionomie agréable et spirituelle, la taille avantageuse et bien prise, la démarche noble et assurée. Vingt ans avant sa mort, il lui vint une loupe entre les deux yeux, qui grossit ensuite beaucoup », nous raconte des Maizeaux, son premier biographe et son éditeur. Mais il se fit une raison. Peu importe qu'on ait une grosse loupe entre les deux yeux, pourvu que l'on continue à vivre. « Huit jours de vie valent mieux que huit jours de gloire après la mort. »

Il chérissait cette vie qu'il eut l'habileté de prolonger si longtemps et qui, après les traverses de sa jeunesse, lui fut si doucement favorable. Il ne voyait pas d'autre bien, et il aurait souscrit sans doute, entre autres épitaphes qu'on écrivit en son honneur, à celle que voici :

Aimé de plus d'un roi, cher à plus d'une dame,
Il connut peu l'orgueil, peu l'amoureuse flamme;
Écrire, et bien manger, fut son double talent.
Il nourrit pour la vie un amour violent,
Connut à peine Dieu, mais point du tout son âme...

Il nourrit certes, un amour violent pour la vie, et pour ce qui fait apprécier la vie : la liberté de disposer de soi-même; entre toutes les libertés, celle d'un esprit qui n'accepte que sa propre loi.

Faut-il voir en lui une âme plus complexe? Faut-il croire qu'il a soigné son propre mythe, et qu'il a voulu léguer au monde son portrait dessiné suivant la mode libertine, tandis que le vrai Saint-Évremond, d'un cœur nostalgique, ne doutait qu'à demi et espérait toujours? Ce n'est pas sûr, bien qu'on l'ait fort joliment soutenu. Car lorsqu'il s'inquiète de notre condition misérable, et qu'il demande soit de s'élever jusqu'aux anges, soit de descendre jusqu'à la bête, il invoque non pas le Dieu qui est mort sur la croix, et que cette seule demande offenserait, mais la nature :

Un mélange incertain d'esprit et de matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière,
Pour savoir justement et nos biens et nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature, élève-nous à la clarté des anges,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux...[1]

En tout cas, si même le portrait savamment composé différa d'un original plus riche en hési-

1. Cité par A. M. Schmidt, *Saint-Évremond ou l'humaniste impur*, 1932, p. 141.

tations, en contradictions, celui-ci demeura secret; et ce fut le libertin qui agit. « Si on prend en main sa vie et ses ouvrages, pour y trouver un homme grave et sévère et une vie de philosophe, on n'en lira pas beaucoup sans reconnaître qu'on s'était extrêmement trompé, et qu'en imitant sa conduite, on ne pourrait nullement passer pour un philosophe fort sérieux, et fort détaché des plaisirs des sens... A l'égard de ses écrits, si l'on y cherchait une profonde science de la philosophie, ou de l'antiquité, ou une sévérité de stoïcien, ou d'anachorète, on s'adresserait fort mal, et on les lirait d'un bout à l'autre peut-être avec l'indignation de n'y trouver rien de ce qu'on y voudrait. » Un épicurien léger : tel le juge, entre autres, Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, lorsqu'il rend compte de l'édition de ses Œuvres parue à Amsterdam. [1]

Quelles nouveautés offre-t-il dans sa propre espèce, ce libertin bifrons, précurseur du nouveau siècle? Une pointe de cosmopolitisme, d'abord, non seulement parce qu'il s'est intéressé à la littérature du pays où il vivait, qu'il a traduit *Volpone*, qu'il a écrit une comédie « à la manière des Anglois », *Sir Politick Would-be*: mais parce qu'il a conçu l'idée de relativité, comme il avait conçu l'idée d'évolution en histoire. Il a compris que chaque nation, possédant des mœurs, une manière d'être, un génie qui lui sont propres, représente une valeur qu'une autre nation ne saurait réduire à sa propre loi; il s'est refusé à voir,

1. Année 1706, t. IX.

dans un étranger, un barbare; il a appliqué aux relations internationales cette même tolérance qu'il professait pour les idées. Comme il y a du vrai dans tout système, il y a des qualités dans chaque peuple : « A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations pour revenir à la facilité du discours et à une certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent, et les Anglais qui parlent. »

Par cette volonté de compréhension, il se tourne vers l'avenir. Et encore, par une impression de tranquillité et de bien-être, dans son état a-religieux. Il n'a pas le sentiment d'être un révolté; au prix de quelques sacrifices faits à la coutume, aux apparences, il s'installe dans l'incrédulité avec autant de quiétude que d'autres dans la foi; s'il y a des libertins qui ont souffert persécution pour leurs idées, il obtient, au contraire, récompense et gloire; Saint-Évremond, ce n'est déjà plus le libertinage militant, c'est le libertinage triomphant. N'est-il pas glorieusement enterré à Westminster, dans le coin des poètes ? — Surtout, il nous montre l'attirance vers de plus fortes doctrines, plus agressives, plus capables de fournir des aliments substantiels à des esprits avides de nouveautés. Pendant son séjour en Hollande, de 1666 à 1672, il a fait la connaissance d'un certain Juif, qui s'appelle Spinoza; il a pris plaisir, comme dit des Maizeaux, à voir « quelques savants et phi-

losophes célèbres qui étaient alors à La Haye, et particulièrement Heinsius, Vossius et Spinoza ». Nous ne savons pas au juste ce qu'ils se confièrent; mais nous savons que, longtemps après leurs entrevues, le souvenir de Spinoza hanta Saint-Évremond. « Dans l'humble et méditatif solitaire de Ryneburg et de Stille Veerkade, le libertinage français, qui n'est encore que velléité de libération, impatience de la règle et révolte contre le dogme, en un mot fronde spirituelle, cherche et pense avoir trouvé le théoricien de son impiété, le métaphysicien qui en fonde en raison et en traduit en doctrine la tendance la plus profonde... »[1]

Ainsi les libertins veulent être cités d'abord, malgré leur appauvrissement doctrinal; jamais ils n'ont accepté la trêve philosophique que proposait le classicisme à la française; ils ont refusé d'admettre quelque doctrine que ce fût comme définitivement établie; toujours ils ont douté, ils ont nié. Leur indocilité prépare les rébellions futures. Ils sont comme une réserve d'incroyance. Cela est si vrai, que, dans les polémiques de l'époque, quand on ne prend pas le temps de dis-

1. Gustave Cohen, *le Séjour de Saint-Évremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française*, 1926. — Dehénault fit le voyage de Hollande pour rencontrer Spinoza. « C'était un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse. Mais il avait le plus grand travers dont un homme soit capable : il se piquait d'athéisme et faisait parade de son sentiment avec une fureur et une affectation abominables. Il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage d'Hollande exprès pour voir Spinoza, qui cependant ne fit pas grand cas de son érudition » (Dubos à Bayle, 27 avril 1696; dans le *Choix de la Correspondance de Pierre Bayle*, par E. Gigas, 1890).

tinguer entre les opinions, les sectes et les systèmes, d'examiner les différences et de fixer les limites, et lorsqu'on est pressé de marquer d'un signe les esprits que l'on considère comme dangereux pour la foi : ceux qui critiquent de trop près le texte des Évangiles, ceux qui refusent de croire à la révélation et aux miracles, les indifférents, les déistes et les athées, pêle-mêle, on les appelle des libertins.

Mais il est très vrai aussi que les libertins ne se suffisent plus à eux-mêmes et qu'à la fin du XVII^e siècle, ils doivent demander l'appui d'une pensée philosophique plus cohérente et plus forte. Si libertinage veut dire incrédulité, d'une part, et, de l'autre, goût de vivre voluptueusement, évoquant ainsi une liberté double, celle de l'esprit et celle des sens, le temps est en train de transformer ces deux caractères. Les incrédules sont à la recherche de doctrines nouvelles qui remplacent leur gassendisme maigre et démodé; dans Voltaire, il y aura autre chose et plus qu'un libertin. Les voluptueux demanderont des plaisirs moins délicats, moins mesurés; ils se montreront plus débauchés, plus cyniques; dans le libertinage de la Régence, il y aura autre chose que la recherche d'un équilibre et, bien plutôt, l'affectation d'un excès; les roués se caractériseront moins par l'indépendance de la pensée que par l'indécence des mœurs. La Fare et Chaulieu font la transition; Chaulieu surtout, qui pense que le vin et les femmes comptent au premier rang parmi les biens que nous offre la sage nature, et qui répondit un jour à des couplets

de son ami Malézieux par cette profession de foi :

Pour répondre à tes chansons,
Il faudrait de la Nature
De Lucrèce ou d'Épicure
Emprunter quelques raisons;
Mais sur l'essence divine
Je hais leur témérité,
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la Volupté.

Je suis cet attrait vainqueur,
Ce doux penchant de mon âme
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fond de mon cœur;
Dans une sainte mollesse
J'écoute tous mes désirs;
Et je crois que la sagesse
Est le chemin des plaisirs...

Le mot lui-même est en train de changer de sens; il faut préciser, il faut dire *des libertins d'esprit* [1], si l'on veut marquer qu'il ne s'agit pas du libertinage des sens. Tandis que « ceux qui donnent ou dans le déisme, ou dans cette sorte de doutes... s'appellent par excellence les *esprits forts.* »[2]

* * *

Nulla nunc celebrior, clamorosiorque secta quam Cartesianorum, s'écrie un contemporain, dans un ouvrage au titre significatif : *Historia rationis.* [3] Le

1. Pierre BAYLE, *Dictionnaire*, article *Arcesilas :* « Le vrai principe de nos mœurs est si peu dans les jugements spéculatifs que nous formons sur la nature des choses, qu'il n'est rien de plus ordinaire que des chrétiens orthodoxes qui vivent mal, et que des libertins d'esprit qui vivent bien. »

2. Pierre BAYLE, *Pensées sur la Comète*, § CXXXIX.

3. *Historia Rationis*, auctore D. P. D. J. U. D. (P. COLLET), 1685, Art. XIII, p. 107.

fait est qu'à la fin du siècle, Descartes est roi. Royauté non pas absolue, puisqu'il n'en est jamais de telles dans les domaines de l'esprit et que, même dans les formes de pensée les plus dépouillées et les plus abstraites, certaines originalités nationales ou raciales subsistent et ne s'aliènent pas. Descartes n'arrive pas à conquérir cette partie de l'intelligence anglaise, cette partie de l'intelligence italienne qui défendent et maintiennent l'existence spécifique de l'Angleterre, de l'Italie. Mais, dans la mesure où les penseurs spéculent dans le plan de l'universel, Descartes règne. Il n'est pas un Français se mêlant de réfléchir qui ne subisse à quelque degré son influence, jusques et y compris ses adversaires; pas un étranger de marque qui n'ait reçu de lui à tout le moins une excitation à penser, à philosopher. Locke reconnaît sa dette; Spinoza, pour ses débuts, a exposé le système cartésien; et peut-être personne n'a-t-il pénétré plus profondément que lui dans la pensée du maître. Lorsque Vico, un peu plus tard, essaiera de doter l'Italie d'une philosophie qui lui soit propre, l'ennemi qu'il devra combattre ne sera pas Aristote, détrôné, mais Descartes, régnant. On enseigne officiellement la doctrine de Descartes dans les écoles de Hollande; et des écoles de Hollande, elle passe en Hongrie, importée par les étudiants qui reviennent des Universités de Leyde, de La Haye, d'Amsterdam, d'Utrecht, de Franeker. C'est sa doctrine que l'Allemagne adopte pour se libérer de la scolastique; ici encore, si l'on mesure l'intensité d'une action à la réaction qu'elle

provoque, rappelons-nous que le grand Leibniz s'applique à réfuter Descartes. Dénoncés d'abord, mis à l'index, persécutés, condamnés, les disciples de Descartes, au bout d'un demi-siècle désormais révolu, occupent les chaires, dictent des cours, remplissent des livres, sont aux honneurs : à eux l'autorité.

Quand une doctrine atteint cet extrême degré de diffusion où elle est connue de ceux même qui ne l'ont jamais pratiquée, où elle influe sur ceux même qui n'ont pris aucun contact direct avec les livres où elle s'exprime, il va de soi qu'elle a dû abandonner en route beaucoup de ses richesses et que seule agit encore cette partie de sa substance qui se mêle pour toujours à l'héritage humain. La glande pinéale, siège de l'âme; les animaux-machines, qui sont insensibles au plaisir et à la douleur; le plein, les tourbillons; la physique de Descartes, et même sa métaphysique, sont tombés en chemin. Que reste-t-il donc essentiellement ? Son esprit; sa méthode, définitive acquisition; ses règles lumineuses pour la conduite de l'esprit, si simples et si fortes que, si elles n'éclairent pas toute la vérité, du moins elles nous permettent d'écarter une partie des ténèbres.

La confiance dans la raison considérée comme instrument de connaissance certaine, « le mouvement qui va du dedans au dehors, du subjectif à l'objectif, du psychologique à l'ontologique, de l'affirmation de la conscience à celle de la substance »[1] : telles sont les valeurs inaliénables que

1. Menendez y Pelayo, *Historia de las ideas esteticas. Siglo XVIII. Introducción.*

Descartes lègue à la deuxième et à la troisième génération de ses successeurs. Croyons-en Fontenelle : « C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises... »

Elle ne s'arrête plus, cette raison déchaînée; elle ne reconnaît ni tradition ni autorité qui vaille; elle déclare « qu'il n'y a nul inconvénient à renoncer à tout pour examiner tout ». Du concret, elle veut faire table rase. Le mot magique, capable d'arrêter les forces qui menacent de devenir dangereuses par l'excès même de leur puissance; le mot sage, que le maître avait si vite et si prudemment prononcé, les apprentis sorciers ne le connaissent plus; le connaîtraient-ils qu'ils ne voudraient pas l'employer. A eux, la terre et le ciel! A eux, tout le connaissable! A eux la littérature et l'art! Aux prises de l'esprit géométrique, rien, pensent-ils, n'échappera. A eux la théologie! Un professeur de mathématiques, Jean Jacob Scheuchzer, vantant l'esprit géométrique dans les matières de théologie[1], cite avec orgueil, avec reconnaissance, la *Préface* que Fontenelle a mise à son *Histoire de l'Académie royale des sciences depuis le règlement fait en 1699* : « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de politique, de morale, de critique, peut-

1. *Praelectio de Matheseos usu in theologia, habita a Jh. Jacobo Scheuchzero, Med. D., Math. P.*, Tiguri, 1711.

être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche même à ceux qui ne connaissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siècle; celui à qui on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner, était un excellent géomètre ». C'en est fait, les temps sont révolus; Descartes le géomètre a donné le ton à l'ère nouvelle. — Mais si cet esprit géométrique vient à rencontrer la croyance, et qu'on l'applique sans réserve aux matières de foi, qu'arrivera-t-il? Ce serait alors « l'éponge des religions » : il tendrait à les effacer toutes. [1]

Est-il plus curieux exemple de la façon dont le cheminement d'une doctrine développe avec logique des conséquences contradictoires? La démonstration en a été établie avec une acuité si parfaite qu'il n'y a plus guère qu'à la rappeler, en l'admirant. [2] A la religion, la philosophie cartésienne apporte un soutien très précieux, d'abord; mais cette même philosophie contient en elle un principe d'irréligion, qui apparaît avec le temps, qui agit, qui travaille et qu'on utilise pour saper les bases

1. *Nouvelles de la République des Lettres*, nov. 1684, art. I.

2. G. Lanson, *L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française* (*Études d'histoire littéraire*, 1930).

de la croyance. La doctrine cartésienne procurait une certitude, une sécurité; elle opposait au scepticisme une retentissante affirmation; elle démontrait l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme; elle distinguait la pensée d'avec l'étendue, la noble idée d'avec la sensation; elle marquait la victoire de la liberté sur l'instinct : bref, elle était un rempart contre le libertinage. Or voici qu'elle affermissait le libertinage et le renforçait. Car elle préconisait l'examen, la critique; elle exigeait impérieusement l'évidence, même en des matières jadis soustraites par l'autorité aux lois de l'évidence; elle attaquait l'édifice provisoire qu'elle avait construit pour abriter la foi. Bon gré mal gré, et pourvu seulement qu'on ne voulût pas s'abuser soi-même, il fallait bien voir le point précis où elle aboutissait, le point où elle venait discuter les dogmes et l'essence même du dogmatisme. De sorte qu'elle avait chassé Aristote : « les pauvres Péripatéticiens et les disciples d'Aristote doivent être bien confus, de voir que le Verbe Éternel est devenu cartésien sur ses vieux jours... »[1] Mais laissez passer quelque temps : et vous verrez jusqu'où iront les effets de la pensée cartésienne : « Vous seriez bien étonné si Descartes revenait maintenant au monde. Je crois que vous verriez en lui le plus redoutable ennemi du christianisme. »[2]

1. Juriеu, *L'esprit de M. Arnauld*, 1684, p. 78.

2. L. A. Caraccioli, *Dialogue entre le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV*, La Haye, 1751, p. 39.

* * *

A ce divorce, qui va s'affirmant, un homme s'opposera de toutes les forces de son esprit : c'est le P. Malebranche qui, sa vie durant, ne cessera de penser que « la religion, c'est la vraie philosophie ».

Celui-là n'est pas très loin du philosophe pur, tel que le vulgaire se l'imagine : il n'est tout à fait à son aise que dans les régions de l'infini; il se nourrit d'idées, il a besoin de si peu de matière! Il eût été capable d'inventer la métaphysique si elle n'eut existé avant lui. Originale et charmante figure, simple en apparence, très complexe pour peu qu'on la regarde de près. Frêle, maladif, son tempérament le portait, comme dit Fontenelle, pour qui Malebranche est un sujet d'étonnement et d'amusement malicieux, vers un parti de sagesse et d'abstention que sa volonté lui commandait : de sorte que, pour une fois, le tempérament et la volonté, la chair et l'esprit se sont trouvés d'accord. Il s'est réfugié dans la Congrégation de l'Oratoire, craignant le monde, effarouché devant la vie, et il a fui le tracas des charges et des honneurs; vraiment, il a tenu la plus modeste place en toute humilité de cœur. Riche, il s'est débarrassé de son bien en le donnant. Il avait quelques-unes au moins des vertus qui font les saints. Mais, tout candide qu'il était et parfaitement ingénu, il était subtil aussi, et tenace, et volontaire; rien au monde ne lui aurait fait abandonner ses idées; quand elles suscitaient des diffi-

cultés, il avait une manière toute à lui de se jeter dans d'autres difficultés jusqu'à ce qu'elles fussent enfin inextricables, et lui-même triomphant.

Un jour, il rencontra la pensée cartésienne, qui lui fut une illumination. Jusque-là, il ne savait trop que faire de son intelligence, cherchant sa voie; après il n'a plus hésité : il serait cartésien et chrétien, les deux ensemble. Les différences, il les concilierait. L'orientation de toute sa vie fut décidée ce jour-là.

Il méditait longuement, intensément, et lorsque sa pensée lui paraissait mûre, il publiait de gros traités de métaphysique qui firent du bruit; la gloire vint à lui comme d'elle-même, une très vive gloire que nous avons peine à nous figurer aujourd'hui, mais qui rayonna plus loin que la France et dura plus longtemps que sa vie. Il eut des lecteurs, des disciples et même des fanatiques : un séminariste de Naples, Bernardo Lama, s'enfuit de sa patrie et vint jusqu'à Paris, afin de connaître le fameux Malebranche. Paisible et fort éloigné de tout esprit querelleur, il suscitait pourtant des réponses si nombreuses et des réfutations si passionnées, auxquelles il répondait avec une conviction si vigoureuse, qu'il vécut en perpétuel état de guerre philosophique. De la cellule austère où il s'enfermait pour penser, soustrait à la société, dédaigneux de la nature, partait à grand éclat « ce dernier essai de libre philosophie chrétienne ». Et c'est cette tentative, servie par la qualité d'une pensée éprise des plus grands jeux, qui a touché les âmes, et compté éminemment dans l'histoire des idées.

L'évidence rationnelle : telle est la parfaite lumière à laquelle Malebranche aspire avec une ferveur mystique, car le mysticisme s'allie en lui au culte de la raison. D'une âme pieuse, il travaille à ce que la vie individuelle et cosmique, à ce que l'être tout entier, apparaissent comme la réalisation d'un ordre qui explique et qui contient la foi.

Or, si nous considérons le monde, nous y constatons, à côté d'un ordre général indéniable, des désordres embarrassants. Les phénomènes, les monstres dénoncent l'existence du mal physique; le péché dénonce l'existence du mal moral. Ces désordres, la tâche du philosophe est de les expliquer.

Pour que, dans aucun cas, l'anormal ne se produisît; pour que, dans chaque cas, une âme sur le point de commettre le péché ne succombât point à la tentation ou, y ayant succombé, obtînt la grâce nécessaire pour se repentir, il faudrait supposer un Dieu qui interviendrait à tout moment; qui, à tout moment, se dérangerait pour accomplir des miracles; qui violerait lui-même les lois qu'il a établies comme inviolables : au désordre se substituerait la multiplicité infinie des contre-ordres divins.

C'est ici que Malebranche qui ne saurait supposer chez Celui qui peut tout cette indigne prodigalité de moyens, intervient pour nous dire que Dieu agit par des volontés générales et non particulières. Dieu doit céder aux intérêts de la sagesse, puisqu'il est la sagesse suprême. Il l'aime invinciblement; il l'aime d'un amour naturel et

nécessaire. Il ne peut se dispenser de suivre la conduite qui porte le caractère de ses attributs : une conduite rationnelle et qui ne se contredit pas.

La pluie tombe à la fois sur le champ qu'elle doit arroser pour qu'il devienne fertile, et sur le chemin, sur le ruisseau, sur la mer : alors nous nous étonnons. Mais laquelle des deux conduites est la plus raisonnable : ou bien intervenir chaque fois qu'il pleut pour limiter l'aire de la pluie; ou bien laisser agir les lois générales du mouvement? Si cette seconde manière est plus logique et plus digne, Dieu ne peut pas ne pas la choisir.

Certes, Dieu ne veut la damnation ni de cet incrédule ni de ce méchant. Mais il ne peut perpétuellement intervenir pour donner la foi à tous les incrédules et la bonté à tous les méchants. Car ce serait une façon d'agir incompatible avec la notion d'un être infiniment sage, infiniment parfait et, dès lors, le salut universel ne saurait être opéré.

Tout ce que Dieu peut faire, c'est d'établir des causes occasionnelles : ministres qui agissent en second et dont la fonction est d'elle-même établie une fois pour toutes. Jésus-Christ est établi par son Père comme l'unique cause occasionnelle de toutes les grâces; il les fait répandre sur les hommes pour lesquels il prie en particulier; et ces hommes seront sauvés sans qu'il en coûte au Père des volontés particulières. Et Jésus-Christ lui-même prie selon que l'ordre le demande, selon que l'édifice spirituel que Dieu veut élever

a besoin de pierres vivantes. Il obéit à ce même principe de simplification, d'économie de forces, qui est la logique, la vérité et la vie.

Ainsi raisonne Malebranche. Partout où menace une dissidence entre la philosophie et la foi, qu'il s'agisse de la transsubstantiation ou des passages controversés de l'Écriture, il accourt, il est là, il explique : faites un plus large crédit à la raison, comprenez mieux la valeur et la puissance de l'ordre, et tout s'éclairera; l'harmonie sera rétablie. Son agilité est infinie, ses tours de force tiennent du prodige; il étaie un château d'idées par un autre, considérant les miracles d'équilibre comme des preuves de solidité. Seulement, il ne s'aperçoit pas qu'en subordonnant Dieu à son Ordre vainqueur, à sa Raison triomphante, à sa Sagesse logique, il lui enlève du même coup ses privilèges, et ses motifs d'exister; ou bien Dieu n'est plus qu'un agent, ou bien il est l'univers qui se construit suivant des lois nécessaires; de sorte qu'à son corps défendant, et malgré sa volonté affirmée, malgré ses prodiges d'ingéniosité, il n'est pas difficile d'attribuer au très chrétien Malebranche une doctrine anti-chrétienne. Vous n'avez pas prévu, lui dit Fénelon dans la *Réfutation* qu'il écrit contre lui, que vous vous engagiez à soumettre la foi à la philosophie, et à autoriser les principes des sociniens contre nos mystères. Un admirateur même, comme Pierre Bayle, qui appelle le P. Malebranche et M. Arnauld les deux plus grands philosophes du monde (inquiétante admiration), et qui voit dans le *Traité de la nature et de la grâce* « l'ouvrage d'un génie supérieur et

l'un des plus grands efforts de l'esprit humain », ne se trompe pas sur les aboutissements de cette métaphysique. « A proprement parler, Malebranche suppose que la bonté et que la puissance de Dieu sont renfermées dans des bornes assez étroites, qu'il n'y a aucune liberté en Dieu, qu'il est nécessité par sa sagesse à créer, et puis à créer précisément un tel ouvrage, et puis à le créer précisément par de telles voies. Ce sont trois servitudes qui forment un *fatum* plus que stoïcien... » Ce sur quoi Bayle établit deux syllogismes: la mineure du premier et la majeure du second ne font qu'exprimer, affirme-t-il, la doctrine du P. Malebranche.

Le premier :

Dieu ne peut rien vouloir qui soit opposé à l'amour nécessaire qu'il a pour sa sagesse ;

Or le salut de tous les hommes est opposé à l'amour nécessaire que Dieu a pour sa sagesse ;

Donc Dieu ne peut pas vouloir le salut de tous les hommes.

Le second :

L'ouvrage le plus digne de la sagesse de Dieu comprend, entre autres choses, le péché de tous les hommes et la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes ;

Or Dieu veut nécessairement l'ouvrage le plus digne de sa sagesse ;

Il veut donc nécessairement l'ouvrage qui comprend, entre autres choses, le péché de tous les hommes

et la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes. [1]

Quelle aventure! Être non seulement pieux, dévot, mais profondément catholique, catholique par toutes les pratiques de sa vie, catholique par l'intime de sa foi. Et en même temps, donner à la raison une telle place, qu'elle semble absorber tout, même Dieu!

***

Nous avons eu des contemporains sous le règne de Louis XIV, a déclaré Diderot en parlant de lui-même et des philosophes, ses frères. C'est vrai; il a eu des contemporains sous le règne de Louis XIV, et non pas seulement dans les dernières années du Grand Roi, où nous savons bien que le corps politique et social allait se décomposant, mais beaucoup plus tôt, à une époque telle que nous n'y voyons, d'ordinaire, qu'orthodoxie assurée et majesté fulgurante. En fait, au moment même où l'autorité religieuse et l'autorité royale s'affirment comme inébranlables, elles sont déjà minées. Si nous ne considérons que la littérature, et plus particulièrement la littérature française, pendant les années qui vont de 1670 à 1677, nous avons une impression qui est toute de souveraineté, de paix, de grandeur. *Les Femmes savantes* datent de 1672 et *Le Malade imaginaire* de 1673. Racine donne *Bajazet* en

1. *Réponse aux questions d'un Provincial*, t. III, ch. CLI.

1672, *Mithridate* en 1673, *Iphigénie* en 1674, *Phèdre* en 1677. En 1670, Bossuet prononce l'*Oraison funèbre* d'Henriette d'Angleterre et se voit nommer précepteur du Dauphin, pour l'éducation duquel il va composer le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le *Discours sur l'Histoire universelle*. L'*Art poétique* de Boileau est de 1674. Et cette masse d'œuvres n'est pas seulement éblouissante : elle est compacte, elle est solide, elle est équilibrée. Mais qu'on détache un peu les yeux de la littérature, dont l'éclat est si séduisant qu'il empêche, souvent bien à tort, de voir des valeurs plus profondes auxquelles la littérature elle-même, plus tard, obéira; qu'on regarde les grands courants de la pensée philosophique : et on découvrira des éléments en plein travail, qui sont en train de désagréger cette force, avant même qu'elle ne soit arrivée au terme de son développement; comme un arbre porte encore des fleurs et des fruits, quand déjà ses racines ont commencé à périr.

Ne l'oublions pas : le *Tractatus theologico-politicus* parut dès 1670; et il apportait assez de nouveautés pour bouleverser de fond en comble la société qui l'accueillit. Spinoza disait en son latin, paisiblement, qu'il fallait faire table rase des croyances traditionnelles pour recommencer à penser sur de nouveaux plans; que les choses en étaient venues à un point où personne ne pouvait plus distinguer un chrétien d'un Juif, d'un Turc, ou d'un païen. La croyance ayant perdu son action sur la morale, l'âme s'était cor-

rompue; et le mal venait de ce qu'on avait fait consister la religion non plus dans un acte intérieur, examiné, consenti, mais dans le culte extérieur, dans des pratiques machinales, dans l'obéissance passive aux ordres des prêtres; des ambitieux s'étaient emparés du sacerdoce, et avaient tourné en avidité sordide le zèle de la charité; de là des disputes, des jalousies, des haines. De la religion chrétienne, il ne restait que formalisme et préjugés, préjugés qui changent les hommes en brutes, en leur ôtant le libre usage de leur jugement, en étouffant la flamme de la raison humaine. C'est de cette raison qu'il fallait partir, de nouveau. En son nom, il fallait détruire deux constructions illogiques et ruineuses : la cité de Dieu, la cité du Roi.

L'Écriture; on citait toujours l'Écriture, pour imposer l'obéissance; de l'Écriture on tirait tous les dogmes, toute la superstition. Et qu'était donc au juste l'Écriture? Il n'y avait pas eu de Prophètes, interprètes de Dieu, écrivant sous sa dictée; mais de pauvres hommes, qui remplaçaient par une imagination forte, par une certaine richesse en métaphores, la faiblesse de leur pensée. Il n'y avait pas eu de peuple élu pour garder toujours la loi divine, mais un peuple qui comme les autres avait passé, avait péri. Il n'y avait pas eu de miracles; la nature suivant sans interruption un ordre immuable, la violation de ses lois prouverait non pas que Dieu est puissant, mais qu'il n'existe pas. Si donc on écarte de l'Écriture tous les préjugés dont on l'a chargée pour la travestir; si on l'interprète en vertu des règles cri-

Natus Amstelod.
MDC XXXII
24 Novemb.
Beatus Hagae Com.
MDC LXXVII
21 Febru.
BENEDICTUS DE SPINOZA
Cui natura Deus, rerum cui cognitus ordo,
Hoc Spinoſa ſtatu conſpiciendus erat.
Expreſſêre viri faciem, ſed pingere mentem
Zeuxidis artifices non valuere manus.
Illa viget ſcriptis illic ſublimia tractat:
Hunc quicunque cupis noſcere, ſcripta lege.

tiques qui conviennent à tous les textes du monde, on voit bien ce qu'elle est : une œuvre humaine, pleine d'hésitations, de contradictions, d'erreurs. Le Pentateuque ne saurait être de Moïse; les livres de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel, des Rois, ne sont pas authentiques; ainsi du reste. Et Spinoza, assurant tous ses pas, s'arrêtant chaque fois qu'il le fallait pour regarder si ses lecteurs le suivent, arrivait à sa première conclusion : la religion chrétienne n'était qu'un phénomène historique, qui s'expliquait par le moment où il s'était produit, par les circonstances à travers lesquelles il s'était prolongé; et qui n'avait qu'un caractère transitoire, non pas éternel; relatif, non pas absolu.

Ensuite Spinoza s'en prenait aux rois, et recommençait une démonstration : que les rois ont exploité à leur avantage le préjugé religieux; le régime monarchique est l'art de tromper les hommes, puisqu'il décore du nom de religion la crainte où les puissants veulent que le peuple demeure asservi; les sujets appellent devoir d'obéissance ce qui n'est en réalité que l'intérêt du roi; ils croient combattre pour leur salut, quand ils assurent leur propre servitude; au prix de leur sang, ils fortifient la puissance et exaltent l'orgueil d'un seul homme, qui les traite comme des moyens, et qui, leur enlevant leur liberté, leur enlève leur raison de vivre. S'ils veulent sortir de cet état, ils n'ont à leur disposition qu'un remède : appliquer à la nature et au but des constitutions politiques le même esprit d'examen qui sert à confondre la superstition; et pour ce faire,

commencer par penser librement. Ils comprendront alors que l'État n'est pas fait pour le despote, que le pouvoir n'est qu'une délégation consentie par les sujets, que la démocratie est la forme de gouvernement la plus rapprochée du droit de nature, et qu'en tout état de cause, le but des institutions politiques est d'assurer à l'individu la liberté de la croyance, de la parole et de l'action.

Qu'on songe à la valeur explosive de ces affirmations, en 1670, et l'on ne s'étonnera pas de voir que Spinoza parut à ses contemporains le Destructeur par excellence, et le Maudit. Ce Juif, fils d'une race abhorrée, et rejeté lui-même par sa race, passant étrangement sa vie dans la solitude, n'aimant ni le plaisir ni l'argent ni les honneurs, occupé à polir des verres de lunettes et à penser, fut un objet de curiosité, d'étonnement, et de haine. Il s'appelait Benedictus, et c'est Maledictus qu'il eût fallu dire; il était l'épineux, comme devient épineuse une terre maudite par Dieu. L'athéisme était né avec la Renaissance italienne, qui avait ressuscité le paganisme; il avait été répandu par Machiavel, par l'Arétin, par Vanini. Herbert de Cherbury et Hobbes avaient été ses grands tenants : maintenant se produisait le plus néfaste de tous — Spinoza. [1]

Aujourd'hui, c'est bien plutôt parmi les constructeurs qu'on le range, parmi les constructeurs vertigineux. Contre l'idée qu'il abattrait sans rebâtir, lui-même protestait passionnément; et

1. *De tribus impostoribus magnis liber, cura editus Christiani Kortholti, S. Theo. D. et Professoris Primarii*, Kilonii, 1680.

le *Tractatus* ne saurait se bien comprendre, si on n'y lit cette volonté positive. A plus forte raison l'*Éthique*, qui parut en 1677, après sa mort, offrait-elle le plus somptueux palais de concepts, dont les voûtes se confondaient avec le ciel. Géométrique, mais aussi vibrante tout entière d'un souffle de vie, l'*Éthique* prend comme matériaux le divin et l'humain dont elle ne fait plus qu'une seule catégorie, et elle inscrit sur son fronton que Dieu est tout, que tout est Dieu. La suprême audace était dans l'armature même de la construction, que ceux qui sont privés du don métaphysique auront toujours peine à suivre du regard. Spinoza montrait ses plans, ses théorèmes, ses déductions; il expliquait : j'entends par cause de soi ce dont l'essence enveloppe l'existence ou ce dont la nature ne peut être conçue que comme existante. J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept peut être formé sans avoir besoin du concept d'une autre chose. J'entends par attribut ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence. Il existe donc une substance unique, constituée par une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie : Dieu. Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu, sans Dieu. Dieu est pensée, Dieu est étendue, et l'homme, âme et corps, est un mode de l'Être. Comme tel, il tend à persévérer dans son être, par un effort qui s'appelle volonté, quand il est rapporté à l'âme; appétit, quand il est rapporté au corps; désir, quand l'âme prend conscience de cet effort; de sorte

que le désir devient l'élément fondamental de la vie morale.

Dès lors, toutes les valeurs établies sont bouleversées.

Les hommes prenaient leur point de départ en eux-mêmes, dans leurs apparences transitoires, dans leurs habitudes, dans leurs faiblesses, dans leurs défauts, dans leurs vices, et, par un jeu absurde de leur imagination complaisante, ils créaient une divinité à leur ressemblance, avide, intéressée, sensible aux flatteries, vindicative, cruelle. Mais lui, Spinoza, tout au contraire, commençait par Dieu, et, dans ce Dieu rationnel, il réintégrait l'homme. L'homme n'était plus un empire dans un empire; il se fondait, désormais, dans l'ordre universel. Du même coup, le problème du mal ne se posait plus. « Tout ce qui est, est au même titre une expression nécessaire de l'essence divine; toute force qui agit est, dans la mesure même où elle agit, une manifestation de la puissance divine; par conséquent, Dieu étant le bien absolu, toute créature a exactement autant de droit que de puissance, toute action, se rattachant par le même lien de nécessité à l'être de Dieu, s'accomplit avec la même légitimité... » [1]

Le problème de la liberté se posait autrement; de liberté d'indifférence, il ne pouvait plus être question, mais seulement de l'assimilation progressive de la pensée à une substance qui comprend qu'elle n'est plus déterminée à agir que par soi-même. Un homme est esclave quand il est dans

1. Léon BRUNSCHVICG, *Spinoza et ses contemporains*, 3e éd., 1923, p. 105.

l'impuissance de gouverner et de contenir ses passions; mais une affection cessant d'être passive aussitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte, un homme devient libre quand il est capable d'ordonner et d'enchaîner les affections de son corps suivant l'ordre de l'entendement, et de les subordonner à l'amour de Dieu.

La quête du bonheur, aussi, prenait un autre sens, et, changeant de route, enfin arrivait à son terme. Le bonheur n'est pas la satisfaction des passions, comme le pensent les êtres grossiers qui ne s'élèvent pas jusqu'aux degrés supérieurs de la connaissance. Il n'est pas non plus le renoncement à tous les plaisirs de ce monde, dans l'attente d'un paradis que, sous une forme ou sous une autre, les diverses religions se plaisent à imaginer. Le bonheur, c'est l'intelligence du vrai, c'est l'adhésion aux lois de l'ordre universel et la conscience de le réaliser dans son être particulier. Spinoza croit l'avoir atteint pour son compte, ce bonheur qui apporte avec lui la paix; il prend pitié des pauvres hommes errants; il leur montre comment sa philosophie doit servir à la pratique de la vie :

« I. Suivant cette théorie, nous n'agissons que par la volonté de Dieu, nous participons de la nature divine, et cette participation est d'autant plus grande que nos actions sont plus parfaites et que nous comprenons Dieu davantage; or, une telle doctrine, outre qu'elle porte dans l'esprit une tranquillité parfaite, a cet avantage encore qu'elle nous apprend en quoi consiste notre souveraine félicité, savoir, dans la connaissance de Dieu, laquelle ne nous porte à accomplir d'autres

actions que celles que nous conseillent l'amour et la piété... II. Notre système... nous apprend aussi à attendre et à supporter d'une âme égale l'une et l'autre fortune : toutes choses, en effet, résultent de l'éternel décret de Dieu avec une absolue nécessité, comme il résulte de l'essence d'un triangle que la somme de ses trois angles est égale à deux droits. III. Un autre point de vue vers lequel notre système est encore utile à la vie sociale, c'est qu'il apprend à être exempt de haine et de mépris, à n'avoir pour personne ni moquerie, ni envie, ni colère. Il apprend aussi à chacun à se contenter de ce qu'il a, et à venir au secours des autres, non par une vaine pitié de femme, par préférence, par superstition, mais par l'ordre seul de la raison... »[1]

Celui qui est assuré de l'éternité n'est plus l'homme pieux, qui se lave de la faute originelle et conquiert le ciel par ses mérites; mais le Sage :

« Les principes que j'ai établis font voir clairement l'excellence du sage... L'âme du sage peut à peine être troublée. Possédant par une sorte de nécessité éternelle la conscience de soi-même et de Dieu et des choses, il ne cesse jamais d'être; et la véritable paix de l'âme, il la possède pour toujours. »[2]

Il ne s'agissait pas de quelque sagesse à bon marché, vulgaire, facile; mais plus stoïque que celle des Stoïciens; harmonieuse et ardue; et digne enfin d'être opposée au christianisme. De sorte qu'on aurait pu attendre un grand débat

1. *Éthique*, Deuxième partie, *De l'âme.*
2. *Ibid.*, Cinquième partie, *De la liberté de l'âme.*

de pensée, où se seraient affrontés, précisément, le Chrétien et le Sage. Si, comme on l'a fort bien dit, on trouve dans les *Pensées* et dans l'*Éthique* « la description la plus parfaite des deux états limites vers lesquels tendent d'une part l'idéal de la conscience religieuse, d'autre part l'idéal de la vérité philosophique »[1], à quelle noble lutte nous aurions pu assister entre ces deux conceptions de la vie, entre ces deux états d'esprit, entre ces deux empires! Mais Pascal, nous l'avons remarqué, n'a pas de disciples; et Benoît de Spinoza, en tant qu'architecte d'idées, pour le moment n'est pas compris. Plus tard il prendra sa revanche; plus tard il inspirera la métaphysique allemande; plus tard on verra dans l'apparition de l'*Éthique* un moment capital dans l'histoire de l'Occident.[2] Mais en 1677, il est trop tôt; l'*Éthique* est une nourriture trop forte; et si le *Tractatus* est mieux compris, il n'agit guère, semble-t-il, que par ses négations, que par sa puissance destructrice.

La doctrine de Spinoza — que de gens la réfutèrent sans l'entendre, sans la lire, sans prendre la peine de l'approcher! Même parmi ceux qui firent davantage effort, que de gens n'arrivèrent pas à se familiariser suffisamment avec elle pour en parler justement, et ne poussèrent encore que de vains cris! Du moins les cartésiens, sa parenté, auraient-ils pu l'accueillir; mais c'est justement là qu'ils étaient embarrassés, refusant de l'admettre : ils rougissaient de ce cousin trop compro-

1. Léon Brunschvicg, *ouvr. cité*, chap. XIV, p. 150.
2. Léon Brunschvicg, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, 1927, p. 188.

mettant. Plus encore que Bekker, l'auteur du *Monde enchanté*, qui le renia; plus que Jean Le Clerc, qui l'appela « le plus fameux athée de notre temps », Malebranche le repoussa, rejetant loin de lui une accusation que ses ennemis se faisaient un malin plaisir de souligner, et dont ses amis croyaient nécessaire de le défendre. Deux fois au moins, en 1683 dans ses *Méditations chrétiennes*, en 1688 dans ses *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, il dit combien on faisait tort non seulement à sa foi, mais à sa philosophie, en l'assimilant à celle du « misérable Spinoza ».

Par Spinoza, la pensée de Bayle est hantée. Souvent il a prononcé son nom; à maintes reprises, exhumant quelque hérésie ancienne, il a marqué comment elle ressemblait au spinozisme. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'homme, qui n'aimait pas la contrainte de conscience, qui avait osé donner libre carrière à sa pensée, et qui, ayant mené dignement sa vie, était mort sans se démentir. Avoir le premier réduit en système l'athéïsme, en avoir fait un corps de doctrine, lié et tissé selon les manières des géomètres, ce n'était pas pour Pierre Bayle un sujet de réprobation, il s'en faut. Mais il y avait un point, dans la métaphysique de Spinoza, auquel il répugnait. S'il appelle sa doctrine la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde et la plus diamétralement opposée aux notions les plus distinctes de l'esprit humain, ce n'est pas pour l'exposer en ayant l'air de la réfuter; son opposition était sincère; elle s'est manifestée trop

souvent pour n'être qu'une ruse de combat; il s'est mis en colère, il s'est indigné. C'est qu'il était préoccupé du problème du mal, rien ne lui a été plus sensible; et de toutes les solutions proposées, celle de Spinoza lui paraissait la pire. Eh quoi! l'Être infini produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, tous les crimes du genre humain! Il en sera non seulement la cause efficiente, mais le sujet passif; il se joindra avec elles par l'union la plus intime qui se puisse concevoir! Car c'est une union pénétrative, ou plutôt c'est une vraie identité, puisque le mode n'est point distinct réellement de la substance modifiée... « Que les hommes se haïssent les uns les autres, qu'ils s'entrassassinent au coin d'un bois, qu'ils s'assemblent en corps d'armée pour s'entretuer, que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus, cela se comprend : parce qu'on suppose qu'ils sont distincts les uns des autres, et que le tien et le mien produisent entre eux des passions contraires. Mais que les hommes n'étant que la modification du même être, n'y ayant par conséquent que Dieu qui agisse; et le même Dieu en nombre qui se modifie en Turc, se modifiant en Hongrois, il y ait des guerres et des batailles : c'est ce qui surpasse tous les monstres et tous les dérèglements chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais renfermées dans les petites maisons. »[1]

De philosophe qui, abordant Spinoza comme peut le faire un égal, s'assimile l'*Éthique*, et réponde

1. Bayle, *Dictionnaire*, article *Spinoza*.

à sa philosophie par une philosophie capable de la réfuter, il n'y a guère alors que Leibniz. Mais le *Tractatus* est une autre affaire : il ne faut pas être grand clerc pour le comprendre vaille que vaille, pour puiser dans ses pages des arguments contre l'Écriture Sainte et contre le pouvoir du roi. D'où, malgré la censure et sous de faux titres, sa diffusion; d'où les virulentes critiques qui l'accueillirent; d'où, jusque dans la libre Hollande, l'appel au pouvoir civil, et la condamnation.

Ainsi s'explique que l'on recueille au sujet de son influence des témoignages contradictoires. Arnauld déclare que le libertinage vient de Spinoza et Jurieu répond que, sur un million de profanes, il n'y en a pas dix qui aient entendu parler de lui. Dubos écrit que pour lire Spinoza et pour l'entendre il faut être fait à la fatigue en matière de lectures : aussi les libertins vivent-ils comme s'il n'y avait pas d'autre vie, sans se soucier de lire Spinoza. Tel est aussi l'avis de Fénelon : la grande mode des libertins de son temps n'est pas de suivre Spinoza; tandis que le P. Lamy assure que le nombre des sectateurs de Spinoza va croissant tous les jours : ses erreurs ont tourné la cervelle à bien des jeunes gens; une personne qui est en place à connaître ce qui se passe dans le monde le lui a répété. Ces témoins se contredisent, et ils ont tous raison. Des disciples proprement dits, Spinoza n'en a guère en dehors de la Hollande et de l'Allemagne. « Très peu de personnes sont soupçonnées d'adhérer à sa doctrine; et parmi ceux que l'on en soupçonne, il y en a peu qui l'aient étudiée; et entre ceux-ci, il y en a

peu qui l'aient comprise, et qui n'aient été rebutés des embarras et des abstractions impénétrables qui s'y rencontrent. Mais voici ce que c'est : à vue de pays on appelle Spinozistes tous ceux qui n'ont guère de religion, et qui ne s'en cachent pas beaucoup... »[1]

Il s'en est allé chez les libertins, pour entretenir leurs audaces, pour encourager leurs révoltes. Il s'en est allé chez les incrédules Italiens; car il y en eut : dans les pages d'un révolté, comme le comte Alberto di Passerano, qui écrivit à la fois contre la religion et contre le pouvoir politique de Rome, on retrouvera son souffle. Il s'en est allé nourrir l'impiété allemande, Matthias Knutsen et sa secte des *Conscienciari*, F. W. Stosch, et les autres. Il s'en est allé fournir d'arguments les déistes anglais, Shaftesbury, Collins, Tindal; et en particulier le plus bruyant, le plus voyant de tous : John Toland.

***

John Toland, quel homme étrange! Il était ivre de raison. *Christianity not mysterious!* s'était-il écrié dans le livre qui le rendit célèbre, en 1696; le Christianisme n'est pas mystérieux. Pour cette simple et excellente raison qu'il n'existe pas de mystères. Le mystère : terme païen que nous avons conservé, comme tant d'autres; il veut dire soit superstition qu'il faut abolir, soit difficulté provisoire qu'il faut élucider. Ou bien le

1. Bayle, *Dictionnaire*, article *Spinoza*.

Christianisme est la raison, et il ne représente qu'une simple adhésion à l'ordre universel, se dépouillant de tout ce qui n'est pas cette adhésion elle-même, tradition, dogmes, rites, croyance, foi; ou bien il ne saurait exister, puisque rien au monde ne peut être au-dessus de la raison, ne peut être contraire à la raison.

John Toland n'était pas sans connaissances; il avait pris son grade de maître ès arts à l'Université de Glasgow, étudié à Édimbourg, à Leyde, à Oxford. Il connaissait l'antiquité : pour montrer qu'elle n'était qu'une vaste imposture; que ses historiens n'avaient jamais fait que tromper les hommes. Il connaissait l'Écriture : pour dire qu'elle était apocryphe; que les miracles qu'elle rapportait s'expliquaient par des causes naturelles; pour trancher, déblatérer, inventer, tout mêler, tout confondre. Il connaissait les belles-lettres, la poésie, l'éloquence : pour dire que les paroles des imposteurs sacrés des diverses religions ne sont qu'un déguisement qu'ils prennent pour mener le peuple par le nez. Il était brouillon, vaniteux, né pour provoquer le scandale, heureux de faire du vacarme, bouffi dans la bonne fortune, et non point mécontent d'être lapidé, parce que les pierres qui tombent font encore du bruit.

Chez John Toland, qui ajoute sa force destructrice à celles que nous venons d'énumérer, ne cherchons pas d'idées originales. Souvent, quand nous le lisons, nous entendons l'écho de Fontenelle et de Bayle, de Bekker et de Van Dale, de Hobbes et de Spinoza; et si nous doutions de ces influences, les citations expresses qu'il

fait de ces auteurs viendraient nous prouver qu'il ne s'agit pas de ressemblances fortuites, mais d'un aboutissement certain. Il avait la tête farcie de lectures, et les idées de ses prédécesseurs reparaissaient par lambeaux dans ses écrits. Ne cherchons pas d'idées originales, mais une exaltation, mais une rage : comme l'explosion de sentiments longtemps refoulés par le catholicisme irlandais, par le puritanisme anglais, par la décence sociale de la respectabilité : et qui, toutes contraintes un beau jour brisées, éclataient insolemment.

John Toland est né en Irlande, et catholique; il a passé au Protestantisme; il dit avec fierté que, dès le berceau, il avait été élevé dans la superstition et l'idolâtrie; mais que sa raison, aidée de quelques personnes, avait été l'heureux instrument de sa conversion. Car il n'avait pas encore seize ans, qu'il était aussi zélé contre le papisme qu'il l'a toujours été depuis; contre l'anglicanisme aussi, contre toute Église qui aurait essayé d'aliéner fût-ce une parcelle d'une personnalité exaspérée, de porter atteinte à une liberté qui ne souffrait même plus l'ombre d'un joug. Après le succès de son *Christianisme non mystérieux*, il était allé en Irlande pour se délecter de sa mauvaise réputation, et pérorer dans les cafés, et faire le beau : mal lui en prit. Car il fut honni, repoussé, chassé; on le rejeta dans une classe inférieure, il devint un hors la loi. Le mathématicien Molyneux, auquel Locke l'avait recommandé au temps de sa première estime, a rendu compte au philosophe de cette

déchéance : « M. Toland est enfin contraint d'abandonner le royaume. Ce pauvre homme, par sa conduite imprudente, a excité contre lui un soulèvement si universel, qu'il était même dangereux d'être connu pour lui avoir parlé une seule fois. Ceci a fait que toutes les personnes qui ont quelque réputation à garder évitaient sa rencontre, de sorte que sur la fin il a manqué de pain, à ce qu'on m'a dit, et que personne ne voulait le recevoir à sa table. La petite bourse qu'il avait apportée ici étant épuisée, j'ai appris aussi qu'il s'était vu réduit à emprunter du tiers et du quart jusqu'à une pièce de trente sols, et qu'il n'a pu payer ni sa perruque, ni ses habits, ni sa chambre. Enfin, pour comble de malheur, le Parlement est tombé sur son livre, a ordonné qu'il serait brûlé par la main du bourreau... Sur quoi il s'est sauvé d'ici, et personne ne sait de quel côté il a pris sa route... »

Cette condition d'*outlaw* explique pour une part son attitude mentale. La pointe d'aristocratie qu'on trouve chez les libertins français, l'intelligence pure d'un Bayle, la dignité d'un Spinoza, sont loin de son caractère. Il rêvait d'être un fondateur de religion, comme Mahomet; il lui manquait à la fois force et prestige. Mais âpre; mais farouche; mais appliquant toutes les ressources d'une langue bien pendue et d'un esprit agile à servir ses haines. Les prêtres, comme il les hait! Tous les prêtres, ceux du présent, ceux du passé, à commencer par les sacrificateurs de la tribu de Lévi, qui déjà n'étaient que des fourbes. Il les injurie; il les appelle menteurs,

criminels. Car il est, essentiellement, anticlérical.

Il y avait en Angleterre un débat politique : à qui reviendrait la couronne, quand la Reine Anne viendrait à mourir ? — Toland se fit le partisan décidé de la maison hanovrienne, dans son *Anglia libera* (1701) : que l'Angleterre ne risque pas de retomber sous le joug papiste ! qu'elle sauvegarde sa liberté politique, le plus précieux de tous les biens ! Une telle production ne fut pas pour déplaire à la maison de Hanovre, comme on pense. John Toland devint un agent politique à la solde du gouvernement. Souvent il partait, chargé de missions secrètes à l'étranger ; on le vit à Berlin, à Hanovre, à Düsseldorf, à Vienne, à Prague, à La Haye. Sophie Charlotte, Reine de Prusse, la même qui demandait à Leibniz l'explication suprême des choses, interrogea ce bizarre personnage sur sa philosophie ; elle provoqua des controverses entre les savants et les exégètes qui l'entouraient, et lui. Aussi lui adressa-t-il, en 1704, les *Letters to Serena*, qui contiennent peut-être le plus vif de sa pensée.

Il lui explique que la croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas exclusivement chrétienne ; qu'elle était un dogme païen ; que les Égyptiens l'ont professée d'abord. Que la croyance à un Dieu personnel est venue de l'idolâtrie ; les hommes ont décerné des honneurs divins à des créatures de leur espèce, ont bâti des temples, élevé des autels, dressé des statues, institué des prêtres et des sacrificateurs. Que de très bonne heure, on a habitué les sujets à se figurer Dieu d'après leurs Souverains : et voilà pourquoi on a pris

l'habitude de regarder Dieu comme fantasque, changeant, jaloux, vindicatif, despotique. Toutes ces idées, nous les avons déjà entendues, nous les connaissons; nous pouvons passer vite. En fait d'idées, Toland est l'homme qui a écrit expressément pour réfuter Spinoza, et qui a subi l'influence de Spinoza; c'est même lui qui a mis en usage le mot *panthéiste*. Il n'y regardait pas de si près, et il n'était pas tellement sensible aux contradictions.

En même temps, comme notre seconde impression se confirme! quelle violence de sentiment! quelle fureur anti-sacrée! Dès qu'il aborde le thème de la « superstition », il s'échauffe, il s'emporte; il va chercher ce qu'il appelle le préjugé jusque dans notre chair, jusque dans notre sang; il le voit partout, il ne voit plus que lui, c'est une obsession. Dès que nous naissons, le préjugé nous guette :

La sage-femme qui nous met au monde fait sur nous des cérémonies superstitieuses, et les bonnes femmes qui assistent à l'accouchement ont une infinité de charmes qu'elles croient propres à procurer du bonheur à l'enfant qui vient de naître ou à écarter les accidents. Elles ont des présages ridicules d'après lesquels elles prétendent connaître son sort futur. Dans quelques endroits le prêtre n'est pas moins alerte que ces commères, il s'empare promptement de l'enfant pour le mettre en esclavage, il l'initie à ses mystères en prononçant de certaines formules qui ressemblent à des enchantements, en appliquant ou du sel ou de l'huile ou de l'eau, ou même, comme

il arrive dans de certains pays, en lui appliquant le fer ou le feu, il annonce qu'il en prend possession et lui fait porter les marques de l'empire qu'il exercera sur lui. [1]

Lorsque l'enfant grandit, la force des préjugés croît avec lui; les nourrices lui racontent des histoires de loups-garous, et les domestiques des contes de fées. Les écoles publiques lui parlent de Génies, de Nymphes, de Satyres, de métamorphoses et autres événements merveilleux ou miraculeux; elles lui font lire des poètes, des fabulistes, des orateurs, tous professionnels du mensonge. Dans les Universités, les adolescents ne deviennent ni meilleurs, ni plus sages. Les professeurs, obligés de se conformer aux lois du pays, ne sont ni indépendants ni sincères. « Les Universités sont les vraies pépinières des préjugés... »

Et toute la vie, les préjugés nous attendent, nous abusent; et quand vient la mort, c'est encore au préjugé que nous demandons nos espoirs, que nous attribuons nos craintes. Mais lui, Toland, n'a pas de préjugés; il est né pour les combattre chez les autres; il possède la vérité. Jamais il n'en douta; et il écrivit jusque dans les lignes de son épitaphe sa vanité, son intrépidité, son acharnement : « Ci-git Jean Toland, qui né en Irlande, près de Londonderry, étudia en Écosse et en Irlande et également à Oxford, devenu adolescent. Et ayant été plus d'une fois en Allemagne, passa son âge d'homme aux environs de

1. Première lettre à Serena, *De l'origine et de la force des préjugés.*

Londres. Il cultiva toutes les littératures, et sut plus de dix langues. Champion de la Vérité, défenseur de la liberté, il ne fut ni le partisan ni le client de personne. Ni les menaces ni les maux ne le détournèrent d'aller jusqu'au bout de la route choisie, subordonnant l'intérêt au Bien. Son âme est réunie avec le Père Céleste, dont il sortit autrefois. A coup sûr il ressuscitera pour l'éternité, mais jamais il n'y aura un autre Toland. Il naquit le 30 novembre : le reste, cherche-le dans ses écrits... »

***

Tels furent les rationaux.

Entraînant avec eux des compagnons aussi différents du gros de leur troupe que pouvait l'être un Malebranche, qui les suivait en protestant contre eux, ils allaient vers des terres où régneraient l'évidence, la logique et l'ordre. Et donc ils démolissaient les obstacles dont leur route était encore semée. Ils critiquaient : *Siamo nel secolo dei censuristi*, nous sommes dans le siècle des censeurs; *we live, it seems, in a fault-finding age :* nous vivons dans un âge *trouveur de fautes...* [1] Ils attaquaient sans cesse. Ils s'en prenaient aux soumissions serviles, aux habitudes paresseuses, à toute une masse de faussetés, d'absurdités. Ils recommençaient la tâche, toujours nécessaire, de nous débarrasser non seule-

1. Gregorio Leti, *Il Teatro britannico*, 1684, Préface; Aaron Hill, *The Ottoman Empire*, 1709, Préface.

ment de nos erreurs, mais de nos lâchetés. Quand ils disaient qu'ils étaient utiles aux croyants eux-mêmes, en les obligeant à justifier leur croyance, et à l'adopter non comme une acceptation passive, mais après un choix délibéré, ils n'avaient pas, dans ce sens, tout à fait tort. Ils méritaient l'estime par leur sincérité, par leur courage, par leur audace; car ils avaient choisi non pas le parti facile, avantageux, mais l'autre, sachant qu'ils auraient d'abord grande peine. Ils n'avaient pour eux ni le nombre, ni la force établie; ils ne formaient, au contraire, qu'une minorité, et savaient bien qu'ils ne pouvaient compter que sur leur propre effort. « La peine qu'il faut prendre pour chercher la vérité par ses propres yeux est grande en comparaison de la commodité qu'il y a à suivre aveuglément le chemin que les autres suivent aussi à l'aveugle. »[1] Plus longtemps l'erreur avait dominé et plus courageusement il importait de la combattre : « J'avoue qu'il est bien moins scandaleux de combattre les erreurs avant qu'une longue position les ait enracinées dans les esprits de tout un peuple que lorsque leur antiquité semble les avoir consacrées. Mais comme il n'y a point de prescription contre la vérité, il ne serait pas juste de la laisser perpétuellement ensevelie dans l'oubli, sous prétexte qu'elle n'aurait jamais été connue. »[2] A cette peine qu'ils devaient prendre, à ce scandale

1. Claude GILBERT, *Histoire de Caléjava, ou de l'isle des hommes raisonnables....*, 1700, p. 35.

2. Pierre BAYLE, *Pensées diverses... à l'occasion de la Comète*, 1683, § 91.

qu'ils provoquaient, ils reconnaissaient le caractère nécessaire de leur mission, et sa grandeur. — « J'ai beaucoup meilleure opinion des qualités d'un homme qui nage contre le courant d'un torrent que d'un autre qui se laisse insensiblement emporter à ses flots; je fais de même un jugement infiniment plus avantageux de la pénétration et de la solidité de l'esprit de celui qui examine tout, et qui s'oppose quelquefois même à des opinions reçues depuis longtemps, que de ceux qui les ont héritées de leurs ancêtres et qui ne les conservent souvent qu'à cause de leur âge ou de leur autorité. »[1]

Seulement, ils se montraient déjà aussi impérieux que les plus impérieux de ces religionnaires qu'ils détestaient. Ils ne se demandaient même pas pourquoi les hommes, pendant des siècles et des siècles, Juifs, Mahométans, ou Chrétiens, avaient prié; s'il n'y avait pas dans leur âme une ardeur religieuse que rien ne pouvait éteindre; et simplistes, ils croyaient avoir tout dit, quand ils avaient parlé de fausseté et d'imposture. Ils croyaient avoir tout dit, quand ils répétaient les mots de préjugé, de superstition; et ils ne se demandaient pas si, dans ces seuls termes, ils ne confondaient pas des préjugés authentiques, des superstitions avérées, et des croyances légitimes et nécessaires. Pressés, présomptueux, ils comparaient toute l'histoire à une feuille de papier, pleine de faux plis : il fallait effacer ces faux plis, et revenir à la page blanche,

1. Tyssot de Patot, *Voyages et aventures de Jacques Massé*, pp. 28-29.

voilà tout : comme si ç'eût été facile; comme si ç'eût été possible; comme si, au cours de notre route séculaire, nous n'avions accumulé que des erreurs. Ils ne voyaient que les malheurs et les crimes, oublieux des dévouements et des héroïsmes, des saints et des martyrs. Orgueilleux, ils croyaient avoir trouvé la vérité totale, la lumière capable de dissiper toutes ténèbres; et ils en arrivaient à déifier l'homme : « En suivant la raison, nous ne dépendons que de nous-mêmes, et nous devenons par là en quelque façon des dieux. »[1]

1. Claude GILBERT, *Histoire de Caléjava...*, p. 57.

CHAPITRE II

LA NÉGATION DU MIRACLE : LES COMÈTES, LES ORACLES, ET LES SORCIERS

Le miracle était l'ennemi, avec sa façon brutale de violer les lois de la nature, et son prestige insolent. Il séduisait la foule : et justement, c'était la foule, les croyants, les gens qui priaient dans les églises, les femmes, que les rationaux voulaient conquérir : leur succès était à ce prix.

Le miracle — ils devaient prendre garde : défense de l'attaquer librement. Du moins ils pouvaient s'en prendre à telle superstition particulière, elles ne manquaient pas. Donc ils dénonçaient un préjugé plus ou moins grossier; ils le montraient absurde et nuisible; ils descendaient jusqu'aux causes de l'erreur — l'autorité, le consentement, l'habitude; et comme c'étaient l'autorité, le consentement, l'habitude, qui fondaient la croyance au miracle, ils revenaient à leur propos par ce détour.

Il y eut trois épisodes d'un même combat.

***

Journal des Savants, lundi 1er janvier 1681 : « Tout le monde parle de la comète, qui est sans doute la plus considérable nouveauté du commencement de cette année. Les astronomes en observent le cours, et le peuple lui fait présager mille malheurs... »

Le fait est qu'en décembre 1680, une comète parut dans les cieux; qu'au cours des années qui suivirent il en parut d'autres; et qu'à ce signal, les hommes reprirent une vieille querelle, mais sur un ton encore inouï.

Les comètes sont dangereuses en soi, disaient les uns. Leur matière est faite d'un amas d'exhalaisons de la terre : quand il arrive que ces exhalaisons prennent feu, ce qui marque une grande intempérie dans la région élémentaire, il s'ensuit quelque grande et considérable révolution... — Ainsi raisonnait l'ancienne philosophie, répondaient les autres; mais nous savons aujourd'hui que ces comètes sont des corps célestes, et que la terre n'a rien à craindre d'elles...

Les comètes sont des présages, disaient les gens crédules, des présages envoyés d'en-haut pour annoncer quelque grand châtiment mérité par les hommes : à la vue des comètes, malheur à ceux qui ne se repentiront pas de leurs péchés! Rappelez-vous qu'au cours des siècles, toujours leur apparition a été suivie d'événements funestes, rois assassinés, tremblements de terre, famines, guerres,

ou pestes. Pleurez et priez : l'impiété est arrivée à son comble, Dieu manifeste sa colère, il déchaîne contre nous ses messagers du ciel.

« Sommes-nous des gens si importants », répondaient les autres, « que nous puissions nous imaginer que le ciel fasse pour nous la dépense d'une comète ? » Nous avons beau chercher, nous ne trouvons rien qui fortifie en raison la croyance populaire, rien qui nous persuade parmi les arguments des doctes, rien dans l'Écriture Sainte qui autorise ce préjugé. Que sont les comètes, sinon de plus belles étoiles, ornement du ciel ? La nuit, l'obscurité, les ténèbres, inspirent la terreur, mais non pas une lumineuse étoile. Supposons même qu'il s'agisse d'une vapeur : comment penser qu'elle puisse être un présage ? Un corps tout matériel, sans raison ni sensibilité, est-il capable d'indiquer le sens de l'avenir ? Les comètes obéissent à l'ordre de la nature, que Dieu a créée, et dont le péché originel n'a pas troublé l'harmonie ; elles lui obéissent, elles n'influent pas sur lui. *O vis superstitionis, quantos motus, quantas tempestates in illorum animis excitas, quos oppressisti !* O force de la superstition, que de troubles, que de tempêtes tu excites dans l'âme de ceux que tu as opprimés !

Alors Bayle intervint[1], analysant les difficultés

1. *Lettre à M. L. A. D. C., docteur de Sorbonne. Où il est prouvé par plusieurs raisons tirées de la Philosophie et de la Théologie que les Comètes ne sont point le présage d'aucun malheur...*, 1682. — *Pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète qui parut au mois de décembre* 1680..., 1683. — 3e éd., 1699. — *Addition aux Pensées diverses sur les Comètes...*, 1694. — *Continuation des Pensées diverses...*, 1705.

par ordre. Sur quoi, je vous prie, se fonde l'opinion que les comètes sont le présage et même la cause de grands malheurs ? Sur les récits des poètes, qui mentent par profession ? Sur l'autorité des historiens fabuleux ? Sur l'astrologie, la chose du monde la plus ridicule ? Cette opinion n'a aucune base solide. Quand il serait vrai que les comètes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y aurait point lieu de dire qu'elles en sont le signe ou la cause : « à moins qu'on ne veuille qu'il ne soit permis à une femme qui ne met jamais sa tête à la fenêtre, à la rue Saint-Honoré, sans voir passer des carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause pourquoi ces carrosses passent; ou du moins qu'elle doit être un présage à tout le quartier, en se montrant à sa fenêtre, qu'il passera bientôt des carrosses... » En fait — et seuls doivent compter les faits positifs — il n'est pas arrivé plus de malheurs que d'ordinaire dans les années qui ont suivi les comètes; il y a des malheurs sans comètes, et des comètes sans malheurs. Confondre une relation de cause à effet avec une concomitance, c'est déraisonner; affirmer une concomitance en dépit des faits, c'est mentir. Paix aux comètes! Elles n'ont rien à voir avec les hommes; seules la vanité, la sottise, puis la paresse, toutes les puissances d'erreur, ont pu s'imaginer qu'elles s'occupaient de nous.

A ces raisonnements, tout chrétien éclairé souscrit sans peine. Mais Bayle n'a pas fini; il n'a jamais fini : quand on croit sa démonstration terminée, il remplit et enfle de nouveaux chapitres; quand le livre est terminé, il en commence un

autre. Nous n'en sommes encore qu'au début.

Vous ne croirez pas à la puissance des comètes, même si des peuples entiers en ont porté témoignage, même si des millions d'hommes l'ont affirmée, même si elle a obtenu le consentement universel... Le consentement universel, la preuve qu'on avance aux incrédules quand on veut leur prouver l'existence de Dieu, voilà ce que Bayle récuse. Et pareillement, il récuse la tradition, à laquelle les croyants attribuent le pouvoir de maintenir et de perpétuer les vérités de foi. « Je le dis encore un coup : c'est une illusion toute pure, que de prétendre qu'un sentiment qui passe de siècle en siècle et de génération en génération ne peut être entièrement faux. »

Le débat s'élève encore. Bayle sort l'argument qui lui est le plus cher, qui lui paraît le plus original et le plus nouveau : que si les comètes étaient un présage de malheur, Dieu aurait fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde... Il se passionne, il s'enflamme; il devient éloquent, et presque lyrique : ah! n'allons pas, dans notre faiblesse et dans notre ignorance, recourir à l'idée du miracle chaque fois que nous sommes embarrassés devant l'explication d'un fait! Le miracle répugne à la raison. Il n'y a rien de plus digne de la grandeur de Dieu que de maintenir les lois générales par lui-même établies; rien de plus indigne, que de croire qu'il intervient pour en violer le cours, et à quel propos? A propos d'événements aussi menus, aussi infimes en comparaison de l'ordre universel, que la naissance ou la mort d'un roi!

« *Plus on étudie l'homme, plus on connaît que l'orgueil est sa passion dominante, et qu'il affecte la grandeur jusque dans la plus triste misère. Chétive et caduque créature qu'il est, il a bien pu se persuader qu'il ne saurait mourir sans troubler toute la nature, et sans obliger le Ciel à se mettre en nouveaux frais, pour éclairer la pompe de ses funérailles. Sotte et ridicule vanité. Si nous avions une juste idée de l'Univers, nous comprendrions bientôt que la mort ou la naissance d'un Prince est une si petite affaire, eu égard à toute la nature des choses, que ce n'est pas la peine qu'on s'en remue dans le Ciel. Nous dirions avec celui de tous les Philosophes de l'ancienne Rome qui a eu les plus sublimes pensées* [Sénèque], *qu'à la vérité les soins de la Providence descendent jusques à nous, et que nous y entrons pour notre part, mais que leur but est bien autrement considérable que notre conservation, et qu'encore que les mouvements des cieux nous apportent de grandes utilités, ce n'est pas à dire pourtant que ces vastes corps se meuvent pour l'amour de la terre.*[1]

Le consentement universel, la tradition, le miracle : Bayle continue. L'opinion qui fait prendre les comètes pour des présages de calamités publiques, est une vieille superstition des païens, qui s'est introduite et conservée dans le Christianisme. Car enfin, beaucoup d'erreurs du paganisme se sont maintenues à travers les siècles, et il est facile de les retrouver dans les usages, les cérémonies, et jusque dans les croyances des chré-

1. Pierre BAYLE, *Pensées diverses... à l'occasion de la comète...*, 1683, § 83.

tiens. Allons plus loin : Dieu ne s'est pas proposé, en retirant les païens de leurs ténèbres, de les rendre meilleurs philosophes, de leur apprendre les secrets de la nature, de les fortifier de telle sorte contre les préjugés et les erreurs populaires, qu'ils fussent incapables d'y tomber. Révélation ou non, le fond de notre nature, sujette à une infinité d'illusions, de préjugés, de passions, et de vices, subsiste toujours; les chrétiens tombent dans les mêmes désordres où tombent les autres hommes. Allons plus loin encore : il pourrait bien se faire que la religion, au lieu de dissiper les ténèbres, les eût accrues : « pour revenir aux dispositions superstitieuses que le Diable a trouvées dans l'esprit humain, je dis que cet ennemi de Dieu et de notre salut a tellement poussé à la roue, et tellement profité de l'occasion pour faire de ce qu'il y a de meilleur au monde, savoir de la religion, un amas d'extravagances, de bizarreries, de fadaises, et de crimes énormes; qui pis est, qu'il a précipité les hommes, par ce penchant-là, à la plus ridicule et à la plus abominable idolâtrie qui se puisse concevoir. »[1]

L'idolâtrie est peut-être le caractère de toutes les religions du monde; elle est très évidemment le caractère présent de la religion. Or il n'y a pas de plus grand mal que l'idolâtrie : pas même l'athéisme. On peut dire, dans l'abstrait, que l'imperfection est aussi contraire à la nature de Dieu que le non-être; on peut, pour montrer le caractère détestable de l'idolâtrie, rassembler toutes les condamnations que l'Église elle-même a prononcées contre elle;

1. *Ibid.*, § 68.

mais, de préférence, considérons les faits, auxquels il faut toujours revenir. Les chrétiens ne donnent-ils pas l'exemple de tous les vices ? L'immoralité la plus flagrante ne se concilie-t-elle pas, dans la pratique, avec la croyance en Dieu ? Inversement, n'y a-t-il pas des athées qui tiennent la conduite la plus vertueuse ? qui sont parfaitement sensibles aux lois de l'honneur ? qui, sans croire à l'immortalité de l'âme, travaillent à procurer à leur nom une gloire éternelle ? On peut concevoir une société d'athées qui serait non seulement égale, mais supérieure à une société de chrétiens. Que si, enfin, la valeur d'une idée se mesure aux héros qu'elle inspire, aux martyrs qu'elle suscite, ne sait-on pas que l'athéisme a eu ses héros, ses martyrs ?

Ainsi Bayle, partant des innocentes comètes, aboutit à la glorification de l'athéisme. Des continuateurs, des gens qui voulurent agir, comme lui, non plus dans les sphères philosophiques, mais sur les âmes simples, il y en eut certes : mais aucun, pas même Toland, qui le copie quelquefois, n'égale sa force déchaînée. Des contradicteurs, des adversaires, il en eut davantage encore, appliqués à le réfuter minutieusement et point par point : mais des années s'écoulent, avant qu'on trouve une pensée qui, se dégageant du détail, s'oppose fortement à la sienne. En 1712 seulement, Élie Benoist, pasteur de l'Église wallonne de Delft, écrivit contre lui quelques pages qui, sans être d'une plénitude parfaite, contiennent du moins de la substance. Avec la méthode que Bayle emploie au sujet des comètes, dit Élie Benoist, avec la méthode qui exige l'évidence absolue et récuse tout témoi-

gnage, on peut prouver qu'il n'est pas l'auteur de son *Dictionnaire*. Il le dit : mais quelle preuve m'offre-t-il de sa bonne foi ? — Il le jure : mais je veux de la précision et de l'évidence, et il y a des serments frauduleux. — Il me produira ses amis, qui déposeront qu'il est honnête homme : mais encore faudrait-il prouver la bonne foi de ses amis. — Il m'allèguera le libraire, le compositeur, le correcteur : mais je mettrai en doute la bonne foi des témoins, et de témoin en témoin, je ferai voir qu'avant que j'aie sujet de croire M. Bayle, il faut une assemblée générale de tout le genre humain...

C'est qu'il y a des cas où l'homme doit se contenter d'une démonstration morale; et le défaut de la méthode de Bayle est de vouloir s'étendre à toute l'âme, et à toute la vie. La démonstration morale, qui comporte quelques obscurités et quelques ombres, permet de choisir, de rejeter, d'agir, de vouloir. « Les démonstrations exactes sont si rares et si difficiles à trouver, qu'elles ne peuvent être de nul usage dans les choses où la nécessité de la vie impose la nécessité d'agir; et que si on prétendait que, pour choisir, il fallût avoir des raisons à l'épreuve de toutes les objections qu'un subtil philosophe pourrait faire, il faudrait renoncer à presque toutes les fonctions de la vie. Les Arts, les Sciences, les Sociétés, les Lois, le Commerce, n'ont point d'autre fondement que de semblables démonstrations. » Et la religion s'appuie sur elles... [1]

1. *Mélange de remarques critiques, historiques, philosophiques, théologiques sur deux dissertations de* M. Toland, *intitulées l'une, L'Homme*

Ce jour-là, toutes comètes oubliées, entre le rationalisme pur et le pragmatisme, les fidèles de l'Église wallonne de Delft, et après eux tous les hommes, purent choisir.

***

Ces belles Sibylles que Michel-Ange a représentées dans la chapelle Sixtine sont des femmes inspirées de Dieu, qui, bien que païennes, ont prédit la venue de Jésus-Christ, sa vie, ses miracles, sa mort, sa résurrection. Les Pères de l'Église se sont servis avec beaucoup d'avantage de leurs oracles, pour convertir les infidèles : quand les Gentils reconnaissaient, dans les livres où sont consignés les dires des Sibylles, les mystères de la religion chrétienne à l'avance énoncés, ils étaient contraints d'avouer que cette religion était divine et véritable. Dix Sibylles fameuses; huit livres grecs et latins; le témoignage des grands auteurs, Virgile, Tacite, Suétone; l'autorité des Pères, saint Justin le Martyr, saint Augustin, saint Jérôme : quelle masse imposante! quel rempart contre le doute! Vous remarquerez encore que les oracles ne se sont produits que jusqu'à la naissance du Christ; qu'ils ont cessé alors, étant devenus inutiles : ce silence miraculeux est une nouvelle preuve de leur caractère divin.

Il y avait pourtant des érudits qui faisaient les difficiles. Ces livres des Sibylles sont-ils authenti-

sans superstition, et l'autre, Les Origines judaïques, par Élie Benoist, *pasteur de l'Église wallonne de Delft*, Delft, 1712.

ques ? n'auraient-ils pas été fabriqués par des Juifs messianiques ? ou peut-être même par des chrétiens ? Ils ont bien l'air de n'être qu'un recueil composite, assez grossier. Et quant aux Pères de l'Église, leur savoir et leur sincérité ne les met pas à l'abri de l'erreur. Ils manquaient de critique ; ils avaient l'esprit prévenu, et prenaient pour vraies des affirmations manifestement fausses. Ils ont été trompés ; et de la meilleure foi du monde, ils ont abusé leurs lecteurs, à leur tour.

Sans respect pour la Sibylle de Delphes ou pour celle de Cumes, pour l'Héllespontique, la Phrygienne, ou la Tiburtine, le savant Vossius, chanoine de Windsor, penchait pour l'attribution aux Juifs ; et Johannes Marckius, docteur en théologie de l'université de Groningue, pour l'attribution aux premiers chrétiens. Vint un médecin de Hollande, nommé Antoine Van Dale, lourd et fort, qui sans tant regarder à l'érudition, asséna deux grands coups : d'abord ces oracles ne sont que des friponneries ; et ensuite ils n'ont pas cessé après la venue du Christ.

Et vint un Français, dégagé, subtil ; c'était encore un de ces hommes qui font entendre au milieu des querelles les mots décisifs, et que personne dans leur parti ne peut ensuite dépasser, pour si longtemps que l'on dispute. Dans la personne de Fontenelle, quel symbole de l'évolution des esprits ! Ce neveu du grand Corneille ne s'attarda guère à l'héroïque ; le sublime lui paraissait être du galimatias. Il passa par la préciosité ; il aima les petits vers, les épîtres galantes, les madrigaux, et trouva cent choses admirables à dire sur le thème d'un

cheveu blanc qui se montre au milieu des cheveux noirs d'une belle. Il collabora au *Mercure*. Il fabriqua des comédies, des tragédies, des opéras; il crut pour son compte que l'exercice de la littérature consistait à bien remplir, suivant des recettes fixes, des formes rigides : et cet exercice, tel quel, lui parut délicieux. De tous ces goûts, il garda plus que le souvenir; et il fut toute sa vie, un peu, ce Cydias que La Bruyère nous a dépeint férocement.

Mais il était curieux de sa nature; et plus que curieux, avide d'arriver à des connaissances précises et sûres : mathématiques, si possible. Aucun jeu, aucun plaisir, aucune jouissance ne valaient pour lui l'analyse, la déduction, le travail d'un esprit qui de proche en proche chasse les ombres. Elle est très voisine de la pureté idéale de sa substance, l'intelligence de Fontenelle, l'admirable intelligence qui comprend vite et qui comprend tout, qu'aucune image ne déforme, qu'aucun sentiment ne séduit; on pense, en la voyant opérer, à un outil de dissection, acéré, et qui brille. Ajoutons cet esprit de prosélytisme dont personne n'était exempt, à cette époque, personne n'étant encore blasé. Il est vrai qu'il était fort égoïste, qu'il se priva de toute colère et de toute passion, qu'il n'aima les femmes que pour lui-même, qu'il se garda du froid, du chaud, des courants d'air, des importuns, des amis, de tout ce qui gêne, de tout ce qui use; et qu'à force d'être fragile, il enterra les plus robustes, et se procura tout un siècle de vie. Mais il n'est pas vrai que, tenant la main pleine de vérités, il la garda toujours soigneuse-

ment fermée. Les prosélytes ne sont pas nécessairement bruyants et mal élevés; il en est de subtils et de fins, comme Fontenelle. La haine de l'erreur était si forte en lui, qu'il en oubliait sa prudence, qu'il résistait à la tentation du scepticisme : « il y a bien de l'erreur partout », disait-il tristement.

C'est ce Fontenelle-là qui s'approche des Sibylles, et qui les regarde d'un œil méfiant. Il publie son *Histoire des Oracles* en 1686. Il n'est pas allé chercher très loin ses informations, Van Dale lui suffit; et même il aurait pu se contenter de le traduire, tant il le trouve vigoureux et sûr. Mais Van Dale est pesant, hirsute, bourré de citations, épais, décourageant à première vue : mieux vaut faire sa toilette, l'habiller joliment à la française, et le rendre accessible à tous; car « les dames, et, pour ne rien dissimuler, la plupart des hommes de ce pays-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Surtout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention... » Bref il a partagé la besogne : de Van Dale vient l'érudition; de Fontenelle viennent l'esprit, la grâce, l'allure dégagée, le ton incisif.

Premièrement, il n'est pas vrai que les oracles aient été rendus par des démons. Comment l'a-t-on pu croire? Parce que toute une littérature, racontant mille faits surprenants, l'affirmait; parce que, ces miracles une fois admis par les chrétiens, il était naturel qu'on leur donnât le plus d'emploi qu'il se pouvait; parce qu'en outre, la croyance aux

démons semblait d'accord avec la philosophie platonicienne; et pour une raison plus forte que toutes les autres : la puissance du merveilleux sur l'esprit humain.

Mais tout cet édifice pèche par la base : les récits sur lesquels s'appuie cette tradition fabuleuse sont apocryphes, ou contradictoires, ou si manifestement mensongers, qu'ils s'écroulent dès qu'on les examine avec l'aide de la raison. Et Fontenelle va son chemin, abattant à droite et à gauche : que l'opinion commune sur les oracles ne s'accorde pas aussi bien qu'on le pense avec la religion; que les démons ne sont pas établis suffisamment par le platonisme; que de grandes sectes de philosophes païens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles; que d'autres que des philosophes ont aussi, assez souvent, fait peu de cas des oracles; que les anciens chrétiens eux-mêmes n'ont point trop cru que les oracles fussent rendus par les démons. Partout où on affirmait, il doute, il nie : et il dit toujours pourquoi.

Étant bien démontré que les oracles étaient corrompus; qu'on les établissait suivant les désirs des puissants; que les prêtres païens employaient toute sorte d'artifices pour les imposer à la crédulité publique; qu'ils étaient ambigus et par conséquent sans valeur; qu'ils viennent de la fourberie humaine, et non pas d'une intervention divine : il est faux, secondement, qu'ils aient cessé avec la venue du Christ. Beaucoup se sont produits après cette date; et si enfin ils ont cessé de se faire entendre, c'est qu'ils portaient en eux une cause de ruine, une cause logique, indépendante du pouvoir divin :

l'évidence même de leur fausseté. « Les crimes des prêtres, leur insolence, divers événements qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses, auraient donc enfin décrédité les oracles, et en auraient causé la ruine entière, quand même le paganisme n'aurait pas dû finir. » En somme, il n'y a rien de surnaturel dans toute cette histoire; elle s'explique par l'ignorance des uns, par l'imposture des autres. Le surnaturel : voilà le recours le plus ordinaire de l'homme, et le plus faux, et le plus décevant. Nous courons à la cause, et nous passons par-dessus la vérité du fait; d'où notre erreur; et le remède tient dans une formule que nous devrions toujours avoir présente à l'esprit : *Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause.*

Qui ne connaît l'histoire de la dent d'or, si plaisante, si vive dans son tour, et si chargée de sens? Relisons-la, sa valeur est éternelle; et la relisant, songeons à l'éclat qu'elle eut dans sa première apparition. Fontenelle, en ayant l'air de se jouer, touche aux plus grands intérêts humains : à la science, à l'histoire, à la religion :

En 1593, *le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur de médecine en l'Université de Helmstad, écrivit en* 1595 *l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et*

quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute un sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en été ; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toute chose, indifférent et appliqué.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses...

Le début semble n'être qu'une aimable raillerie; le ton peu à peu devient grave. La pensée, profonde sous ses airs désinvoltes, rejoint celle que Bayle avait exprimée à propos des comètes; la parenté se distingue aisément. C'est le même appel à une plus vaste audience que celle des philosophes et des théologiens, avec la même volonté de dénoncer la faiblesse de la nature humaine, première cause de l'erreur; et l'aveuglement de la tradition, qui recueille l'erreur, la fortifie, et la rend presque invincible. Une sottise naît : les Anciens la croient, et l'accréditent; nous la croyons les yeux fermés, sur la foi des Anciens. Le mécanisme est toujours le même : persuadez à une demi-douzaine de personnes que le soleil ne fait pas le jour, cela suffit : des nations entières finiront par en être convaincues. Comme Bayle, Fontenelle déteste l'autorité; le consentement universel lui paraît particulièrement absurde, si on l'invoque comme une preuve de vérité : qu'une fable soit acceptée par cent personnes ou par cent millions, pendant une année ou pendant des siècles, elle reste toujours une fable. Comme Bayle, il répugne au miracle; et comme Bayle enfin, il se refuse à trouver une différence

spécifique entre les païens et les chrétiens : le christianisme n'a pas fait préfigurer ses vérités chez les païens, et les païens ont légué aux chrétiens leurs erreurs.

Sybarite de l'esprit, et presque trop sage, trop ami des petits bonheurs paisibles pour appeler sur sa tête la colère des dieux, il ne combat pas à grand bruit, mais il combat. Il sait qu'il existe à Bologne une Académie des Sciences qui s'appelle l'Académie des Inquiets : les Inquiets, c'est bien cela; le nom convient « aux philosophes modernes qui, n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent et chercheront toujours ».[1] Il fait partie de ces Inquiets. Il a, comme ceux de sa troupe, la conscience d'une mission difficile à remplir : pour rejeter sans examen une opinion nouvelle, ou pour accepter une opinion commune, point n'est besoin de faire usage de sa raison; mais quitter une opinion commune, et se mettre du parti de la nouveauté, voilà qui est difficile et méritoire : « il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre. » Aux croyants, il dénie tout; aux incroyants, il donne tout; comme dans cette maxime : « Le témoignage de ceux qui croient une chose établie n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne pas croire; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point, ne soient pas instruits des raisons de croire... »

1. *Éloge de M. Marsigli.*

*
* *

Plus ancienne encore, plus profondément enracinée, plus vulgaire, était la croyance aux sorciers. Êtres abominables : ils se rendent au Sabbat sur d'étranges montures; ils festinent avec le Malin. Comme dit un contemporain, par leurs sortilèges ils empêchent un mari de caresser sa femme; ils corrompent aussi les filles sages et vertueuses par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les bestiaux, ils font périr les biens de la terre, mourir les hommes en langueur, blesser les femmes grosses; et cent autres maux... Il y en a d'autres encore plus méchants : ce sont les magiciens. Ils ont des conversations familières avec le Méchant Esprit; ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telles figures qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu, et enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toute sorte d'animaux et de figurer les plus horribles; ils vont en certaines maisons faire des hurlements mêlés de cris et de plaintes effroyables, ils y paraissent tout en feux plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des serpents dans la main; enfin ils épouvantent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les prêtres pour les exorciser...

Il y en a beaucoup : en Amérique, chez les sauvages; chez les Lapons. Les sorciers lapons, ayant fait pacte avec le diable, sont capables d'arrê-

L'Imposture des Oracles

ter un navire dans sa course, et de changer la face du ciel. Ils frappent longtemps sur un certain tambour magique, entrent en transe, restent la face contre terre sans mouvement, tandis que leur esprit sort de leur corps, et part au lointain. En Laponie, vous rencontrez des sorciers autant dire à chaque pas.

N'allez pas si loin. Et par exemple dans la vieille Angleterre, à Tedworth, se trouve une maison d'où le propriétaire a chassé un joueur de tambour : or cet homme revient par sorcellerie, et fait entendre des roulements affreux, et autres bruits diaboliques. Le fait est certain. Un clergyman, Joseph Glanvill, s'est rendu dans la maison, l'a visitée de fond en comble : il a entendu les bruits, et n'a vu personne. Ceux qui récusent ce témoignage de l'existence du diable et de son pouvoir, sont des incrédules, des impies, et des saducéens. La secte saducéenne progresse en Angleterre, et ouvre la voie à l'athéisme, en faisant douter de l'existence d'un esprit infini; mais les gens de bonne foi, ne pouvant nier les méfaits du spectre de Tedworth, la flétriront comme il convient.

De sorte que la question, non pas nouvelle mais cent fois reprise, était encore capable de troubler les esprits. Diableries, qu'êtes-vous au juste ? Les jeux d'esprits infernaux, de mauvais anges partout répandus, qui se plaisent à tourmenter les hommes et à les induire en tentation ? Ou bien les manifestations multiples et diverses du pouvoir cynique du démon, du même démon qui, ayant transporté Jésus-Christ sur le haut d'une montagne et lui ayant montré tous les royaumes de la terre, voulut

le tenter ? Ou bien n'êtes-vous qu'un rêve mauvais, qu'une illusion des hommes ? que le produit d'une imagination qui s'échauffe, maîtresse de mensonge ?

Il fallait donc, pour la troisième fois, entreprendre la lutte ; ou pour mieux dire, intervenir d'une façon décisive, si l'on pouvait, dans un débat qui paraissait interminable, et qu'enfin on terminerait. Et même il importait d'intervenir avec d'autant plus d'énergie, qu'il ne s'agissait pas seulement de vérité ou d'erreur, mais d'accusateurs et d'accusés, de tribunaux, de juges, de victimes. Si certains pays d'Europe tendaient à l'indulgence, défendaient qu'on intentât des procès contre de pauvres hères suspects de commerce avec le diable et par ailleurs innocents de tout crime ; si, en 1672, une déclaration du Roi de France avait interdit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie : d'autres nations, au contraire, continuaient à poursuivre avec toute rigueur magiciens, nécromants, possédés, à les envoyer à la prison, à la torture, à la potence, au bûcher.

Un Hollandais, puis un Allemand, Balthasar Bekker, puis Christian Thomasius, avec plus de vigueur que tous les autres, incarnèrent ici l'effort victorieux des rationaux. Physionomie originale que celle de Balthasar Bekker : on voyait émerger de son rabat blanc un grand menton carré, une vaste bouche, un énorme nez, des yeux brillants sous des sourcils épais. Original, son caractère ne l'était pas moins. Ce pasteur, qu'il le voulût ou non, était sous l'emprise de Descartes, qui lui avait appris à penser clairement, droitement. Une aven-

ture l'avait à jamais dégoûté du jugement des autres hommes : comme il exerçait son ministère en Frise, il avait écrit un catéchisme qui avait été condamné par plus de deux cents pasteurs assemblés, sans qu'il y en eût un seul, expliquait-il, qui pût justifier cette condamnation. Par la suite, ce même livre avait été approuvé deux fois, alors qu'il n'y avait apporté aucun changement doctrinal. Comment ne pas conclure, après cela, qu'un vrai chrétien, et surtout un docteur, doit tenir pour nul et non avenu le jugement d'autrui, et ne demander qu'à lui-même la règle de sa foi ? Désormais, il n'aurait plus qu'une mission, outre le soin de ses ouailles : dénoncer les erreurs, démasquer les mensonges. Il ne suivrait les traces de personne, il n'écouterait même pas les savants, prompts à s'incliner devant les réputations acquises, et pleins de préjugés. Il tâcherait de rendre les hommes plus sages, bien qu'à vrai dire il y en ait très peu qui désirent sincèrement amender leur esprit : il est si commode de croire et d'agir comme tout le monde, de répéter une opinion qu'on entend exprimer tous les jours ! il est si facile de suivre la foule ! il est si difficile d'examiner ! Comme Toland, Balthazar Bekker est intoxiqué de raison. Du moins est-il vaillant, sincère, actif ; il a dans l'esprit cette ardeur rebelle qui est nécessaire aux croisades de l'esprit.

Partant à la rencontre des préjugés, il n'a pas de peine à en trouver, nombreux. Il commence par innocenter, lui aussi, les comètes : mais c'est le diable qui l'intéresse surtout. Le diable obsède sa pensée, hante ses sermons, jusqu'à ce qu'il l'ex-

pulse enfin dans un gros livre qu'il publie l'année 1691 : *De betooverte Wereld ; Le monde enchanté.* Il va désenchanter le monde...

Il commence d'une vive allure. La croyance au diable et à son pouvoir, aux suppôts du diable et à leurs crimes, ne tient pas devant les lumières naturelles. Qu'on remonte à l'origine de cette croyance; qu'on suive son développement à travers les âges et dans tous les pays, on s'apercevra qu'elle est de source païenne, qu'elle a infecté le Christianisme; et bien que les protestants, depuis qu'ils se sont séparés des papistes, en soient partiellement délivrés, elle ne laisse pas de les abuser encore. N'allez pas dire qu'elle soit fondée sur l'Écriture : sur l'Écriture interprétée par les Pères de l'Église, peut-être; mais non pas sur l'Écriture interprétée rationnellement, interprétée par lui, Balthazar Bekker. Par exemple : l'Écriture parle des anges, mais comme elle ne dit rien de leur nature, de leur essence, on peut admettre qu'elle désigne des hommes, chargés par Dieu d'une mission particulière, et doués, en conséquence, d'un pouvoir spécial. Elle parle d'esprits malins, mais ici encore elle désigne des hommes, des hommes pervers. Elle rapporte la tentation d'Adam, mais dans le récit de Moïse, il n'est rien dit qui doive porter à conclure que le diable lui-même puisse agir immédiatement sur les âmes et sur les corps. Elle rapporte la tentation de Jésus-Christ, elle ne nous dit pas que le démon ne fut pas un méchant homme, tout simplement. Elle rapporte que Jésus-Christ a guéri des possédés, mais on avait coutume d'attribuer aux démons les plus dangereuses maladies, et

même d'appeler les maladies, des démons. Jésus-Christ n'a pas changé les façons de parler qu'on avait de son temps; de sorte que la guérison des *Daemonia* n'était pas proprement une expulsion de diables, mais la guérison de maux trop réels. Bref, « l'Écriture considérée dans le fond et sans prévention n'attribue point au diable cette puissance et ces opérations que la prévention des commentateurs et des traducteurs leur fait reconnaître en lui... » De nos jours, les magiciens, enchanteurs, ou sorciers, ont été de forts méchantes gens, dont la doctrine et les mœurs étaient très corrompues : ils n'ont eu aucune communication particulière avec le diable.

Balthazar Bekker fut réprouvé par son Église, et mourut sans changer d'avis. Il avait eu soin de faire traduire son livre en français, sous ses yeux, pour éviter les versions frauduleuses et inexactes qui ne manquent jamais d'exploiter les œuvres à succès. La précaution n'était pas inutile, et le livre, sous cette forme française, circula largement. On le traduisit aussi en anglais, en allemand; il fut lu dans toute l'Europe.

Cependant le pays où les sorciers se voyaient poursuivis avec le plus de dureté et d'obstination était alors l'Allemagne. Il n'y avait pas si longtemps qu'était mort un juriste fort renommé, un de ces hommes redoutables qui sont sûrs de tenir toute vérité, toute justice, et qui condamnent impitoyablement leurs frères, pour leur bien : Benoît Carpzow se vantait, dit-on, d'avoir lu cinquante-trois fois la Bible d'un bout à l'autre, d'avoir fidèlement communié au moins une fois par mois, et

d'avoir consacré sa vie à renforcer la procédure et à aggraver les peines contre les sorciers : il en avait condamné ou fait condamner quelques milliers. Or, une génération plus tard, cette même Allemagne devait produire l'homme le plus capable de lutter contre cette barbarie, Christian Thomasius : son évolution même est un signe des temps.

A Leipzig, où il était né en 1655, il avait été élevé dans les bonnes doctrines, comme il convient au fils d'un respectable professeur. Il avait appris à penser suivant Aristote, et à croire selon les pasteurs, durs gardiens de l'orthodoxie. Lorsqu'à vingt ans il eut terminé ses études et gagné Francfort pour y professer à son tour, il savait ce qu'il devait faire pour défendre l'autorité et pour maintenir les traditions qui ne laissent place ni à la liberté dans l'exercice de l'esprit, ni à l'indulgence dans la pratique de tous les jours.

Mais voici qu'en l'année 1675, il lut les livres de Pufendorf, qui, distinguant le droit naturel du droit divin, laïcisait les études juridiques : et ce fut pour Thomasius une révélation. La doctrine du droit naturel, qu'il avait combattue sans bien la connaître, fut son Credo; il remonta jusqu'aux principes qui l'inspiraient, et de dogmatique devint révolutionnaire. Plus de croyance aveuglément reçue; quand j'examinerai une doctrine, je ne me demanderai plus quelle est la réputation, quel est le rang de celui qui la soutient, mais quel degré d'évidence elle présente; j'étudierai les arguments, pour et contre; et je me déciderai suivant mes propres lumières. Au lieu de rester le sujet obéis-

sant des dictateurs de la pensée, je serai comme ces héros de l'antiquité qui prenaient les armes contre le tyran qu'ils avaient servi, pour le triomphe de la liberté...

Il était naturellement âpre, ami de la bataille, des disputes rageuses, des vives querelles, des clameurs qui, partant de l'Université, remplissent la ville. Il pratiquait avec joie les ruses de guerre qui déroutent un ennemi trop confiant dans son pouvoir, et décontenancent la majesté routinière par des traits irrespectueux, par la plaisanterie, par la satire; il ne détestait même pas cette réputation scandaleuse qui fait que les gens disent, au passage : Celui-ci est Christian Thomasius, qui n'a peur de rien. A Leipzig, où il revint en 1680 comme *privat docent*, il se donna beau jeu; son enseignement prit vite un air de nouveauté provocante. Il disait que la métaphysique était vide; qu'il fallait laisser aux théologiens la théologie; que seules deux sciences comptaient : la logique et l'histoire, parce que la première enseigne à penser droitement, et que la seconde donne d'utiles exemples, soit à éviter, soit à suivre; que la connaissance doit être un instrument d'utilité pratique, positive, immédiate; que le droit doit être social. Il combattait les préjugés, source de tous les maux; les préjugés venaient de ce qu'on faisait avaler aux enfants et aux adolescents toute sorte d'erreurs pitoyables, sans en appeler à leur raison; et encore, de la légèreté avec laquelle les hommes acceptent tout ce qu'on leur donne à croire. Enfin, il répétait ses théories très chères : autre chose la lumière naturelle, autre chose la Révélation; la théologie est de

l'ordre de l'Écriture Sainte, la philosophie de l'ordre de la Raison; la théologie s'occupe du salut des hommes dans le ciel, la philosophie, de leur bonheur sur la terre, qui est plus pressant.

Les maîtres de l'Université ne tolérèrent pas ces hardiesses : Thomasius corrompait l'esprit des jeunes gens, les menant à l'athéisme. Ils l'attaquèrent : il répondit. Enveloppé dans sa toge professorale, engoncé dans la vaste perruque dont les boucles retombaient sur ses épaules, grand et fort, il était solide comme une tour, et les coups ne l'ébranlaient pas. Dissertations qu'on lui asséna, libelles, menaces, comparution devant les dignitaires académiques, suspension de ses cours, excitaient sa verve. Il avait de temps en temps des trouvailles de génie; comme le jour, resté fameux dans les annales des Universités allemandes, où il afficha le programme de ses leçons non pas en latin, mais en langue vulgaire. Et quel sujet! Comme il voulait agir sur les étudiants, et former non pas des avocats ou des juges, mais des êtres pensants, il se proposait d'étudier le type humain que Baltasar Gracián a offert au monde : le héros. Sur quoi il rencontrait un autre type humain, l'honnête homme; et la civilisation française, maîtresse d'humanité : dans sa leçon inaugurale, il se demandait jusqu'à quel point les Allemands doivent imiter les Français. Les étudier, certes; lire leurs grands livres, comme la *Logique* de Port-Royal; connaître leur langage, qui implique tant de nuances délicates de psychologie. Mais non pas les imiter, comme des plagiaires et comme des singes! Les Français nous surpassent en

science, en goût, en politesse : au lieu de les suivre bassement, piquons-nous d'émulation! Progressons, rougissons d'être mis par ces orgueilleux au même rang que les Barbares moscovites; montrons-leur de quoi les Germains sont capables; c'est dans nos propres mains que se trouve notre avenir.

Au fort de la bataille, il riait; car, dit Graciân, l'humeur joviale est une perfection plutôt qu'un défaut, quand il n'y a point d'excès : un grain de plaisanterie est un bon assaisonnement. Il assaisonnait le rationalisme de gros grains de plaisanterie, en publiant, en 1688, un journal de sa façon : nouvelle alerte parmi les doctrinaires. Un journal rédigé non pas en latin, comme les *Acta eruditorum*, gloire de la ville de Leipzig, mais en allemand : Thomasius y tenait. Un journal frivole et sérieux, futile et raisonnable, qui parlait des livres sévères et des livres gais; un journal se recommandant d'un maître qui avait été lui-même raison et ironie : Érasme.

Tant et tant qu'en 1693, il dut enfin quitter Leipzig : la vie de ces opposants comporte de telles traverses. Il se rendit à Berlin. C'était le temps où Frédéric III de Brandebourg allait transformer l'Académie des nobles, à Halle, en Université, et où celle-ci allait devenir un grand centre d'activité intellectuelle. Christian Thomasius y trouva sa place; il fut l'homme de l'institution, son créateur véritable et son animateur. Ce fut là qu'il en vint à s'occuper du diable.

Comme il s'évertua! Comme il multiplia les arguments, soit qu'il reprît quelques-uns de ceux

de Bekker, soit qu'il en inventât de son cru! Ni les faits, ni l'Écriture Sainte bien interprétée, ni le bon sens, ni la raison, ne permettent de laisser subsister cette superstition : Satan apparaissant à un homme, sous une forme animale ou humaine; la conclusion d'un pacte; le sorcier, en échange de son âme, recevant un pouvoir maléfique sur les hommes et sur les choses. Tantôt Thomasius s'ingénie : cette absurde image, elle vient des livres, et des livres de piété. C'est là que les catholiques ont vu, dès leur enfance, le diable sous la forme d'un monstre; c'est là que les luthériens ont vu, dès leur enfance, le diable sous la forme d'un moine; et ses pieds étaient fourchus; et ses cornes perçaient le fond de son capuchon. Tantôt il s'indigne : on devrait penser qu'après Luther, après la dénonciation de tant de fables, romaines et papistes, les Réformés seraient délivrés de cette absurde croyance; or elle survit dans l'opinion vulgaire, voire elle fait des progrès chez les protestants, et en particulier chez les luthériens. Quelle indignité! Mais ce n'est pas seulement le philosophe qui parle; c'est le professeur de droit, c'est l'avocat, qui a eu à défendre les sorciers dans des procès criminels. Il y a en Saxe des lois, et des lois récentes, pour déclarer que quiconque, au mépris de la foi chrétienne, fera un pacte avec le diable, même s'il ne cause aucun dommage à autrui, sera livré au feu jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Ah! que par le progrès de la philosophie cartésienne, par le progrès de la raison, juristes et théologiens allemands cessent de tomber dans une erreur qui mène au crime! La note la plus originale donnée par Tho-

masius est peut-être cette intervention pratique : il prend ici, dans le concret, la défense de la justice et de l'humanité.

En 1709, il eut la joie de refuser une chaire que l'Université de Leipzig, repentante, lui offrait. A Halle il était fixé, à Halle il mena les dernières années d'une longue vie, à Halle il mourut, en 1728 : glorieux initiateur de l'*Aufklärung* allemande, héros du grand combat mené pour les lumières.

***

Il n'est pas nécessaire de creuser profond dans les consciences pour y trouver la superstition, toujours prête à affleurer. La Brinvilliers, la Voisin, ne sont pas seulement des empoisonneuses : on les tient aussi pour sorcières. En 1680, on arrête et on emprisonne un des plus grands personnages du royaume de France, le maréchal de Luxembourg : il a, dit-on, fait pacte avec le diable. On n'en finit pas de discuter sur les possédées de Loudun, vieille histoire ; et autres du même genre. En 1692, un manieur de baguette, Jacques Aymar, fait découvrir des assassins. Il devient célèbre, sa baguette de coudrier vibre en présence des voleurs, des jeteurs de sorts ; il exploite son personnage, se pâme, entre dans des transes : on le demande partout, c'est la curiosité du jour. Il n'est pas le seul ; à Toulouse, en Dauphiné, en Picardie, dans les Flandres, on n'entend parler que de prouesses analogues ; des curés, des religieux, des enfants, des femmes, devinent la présence de l'eau, ou de

l'or. S'agit-il de la France seulement ? Il s'agit aussi de l'Allemagne, où l'on se sert de la baguette pour remettre des os disloqués, pour guérir des plaies, pour étancher des hémorragies; et encore de la Bohême, de la Suède, de la Hongrie, de l'Italie, de l'Espagne : « Zahuris, c'est ainsi qu'on nomme certains hommes en Espagne qui ont la vue si subtile, à ce qu'on prétend, qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors et les cadavres. Ils ont les yeux fort rouges... »[1] En Égypte, la baguette de coudrier fait « sortir l'eau qui incommode les animaux enflés ». Il y a, dans toutes ces histoires, de nombreuses impostures. Mais comme il est incontestable qu'en certains cas, la baguette se met à bouger sans qu'on puisse soupçonner la bonne foi de celui qui la tient, on attribue ses mouvements mystérieux aux artifices du démon. — Tout ce trouble, sans préjudice des magiciens de toute espèce; et les nécromants ; et les devineresses; et les cartomanciens...

Mais partout se manifeste, aussi, la réaction du bon sens. Les livres que l'on écrit pour et contre Jacques Aymar ? Mais c'est, ni plus ni moins, l'histoire de la dent d'or qui recommence! « Après deux petits livres déjà imprimés sur ce sujet, Vallemont en fit un troisième, contenant six cents pages in-12, pour expliquer mécaniquement le tournoiement de la baguette divinatoire. M. P. de l'Oratoire, la réfuta, et prouva fort bien que la baguette ne pouvait tourner sans l'intervention du

1. Pierre Bayle, *Dictionnaire*, art. Zahuris.

diable. Enfin, après ces beaux livres, il se trouva que Jacques Aymar était un fripon que M. le Prince fit chasser... Ce qui est le plus plaisant pour un philosophe dans cette histoire, c'est que Vallemont assure au commencement de son livre que l'aventure de la dent d'or rapportée par M. Van Dale l'a rendu sage, et que, auparavant entreprendre l'explication du prodige, il s'est assuré de son existence! » Ainsi raille Dubos en écrivant à Bayle, le 27 avril 1696. Brossette, qui a vu, de ses yeux vu, l'homme prodigieux, et qui est encore sous son impression lorsqu'il s'épanche auprès de son ami Boileau, est tenté d'être crédule. « Lyon, ce 25 septembre 1706. — Je vis hier céans un homme dont les qualités, ou si vous voulez les dons naturels, ne sont pas si faciles à expliquer. C'est le fameux Jacques Aymar ou l'homme à la baguette, qui est un paysan de Saint-Marcellin en Dauphiné, à quatorze lieues de Lyon. On le fait venir quelques fois en cette ville pour y faire des découvertes. Il m'a dit des choses surprenantes touchant sa faculté divinatrice pour les sources, les bornes déplacées, l'argent caché, les choses volées, les meurtres et les assassinats. Il m'a expliqué les douleurs violentes et les convulsions qu'il souffre quand il est sur le lieu du crime, ou proche des criminels. D'abord tout son cœur s'émeut par une ardente fièvre, le sang lui sort par la bouche avec des vomissements, et il tombe en pâmoison. Tout cela lui arrive sans même qu'il ait dessein de rien chercher, et ces effets dépendent moins de sa baguette que de son corps même. Si vous êtes curieux d'en savoir davantage, je puis vous satisfaire... » — Non, Boi-

leau n'a pas envie d'en savoir davantage, la description que lui envoie son ami le laisse insensible; et il répond, bourru : « A Auteuil, 30 septembre 1706 — En vérité, mon cher Monsieur, je ne saurais vous cacher que je ne puis concevoir qu'un aussi galant homme que vous a pu donner dans un panneau si grossier, que d'écouter un misérable dont la fourbe a été ici entièrement découverte, et qui ne trouverait pas même présentement à Paris des enfants et des nourrices qui daignassent l'entendre. C'était au siècle de Dagobert et de Charles-Martel qu'on croyait de pareils imposteurs, mais sous le règne de Louis le Grand, peut-on prêter l'oreille à de pareilles chimères, et n'est-ce point que depuis quelque temps, avec nos victoires et nos conquêtes, notre bon sens s'en est aussi allé ? » — Le bon sens veille, au contraire. « L'on m'a assuré qu'il se trouvait plusieurs personnes dans Paris qui faisaient profession de deviner, et qui gagnaient de l'argent à ce métier-là. Je n'en suis point surpris. Il y a tant de sots, et de toute sorte d'espèces dans cette grande ville, qu'il n'est pas étonnant qu'on y coure au devin. »[1]

Telles sont les protestations individuelles des bons esprits mais en outre, un système s'élabore, qui, débarrassant les âmes de la superstition, attaque du même coup la croyance; jamais il ne se soucie de distinguer les deux concepts; toujours il les confond.

Les comètes n'annoncent aucune calamité. Les oracles n'étaient que des fourberies; Dieu n'a pas

1. Richard Simon, *Lettres*, t. III, p. 51.

inscrit ses décrets dans les fibres des animaux; il ne les a pas confiés à des insensés, à des fous. Si on entend par sorciers des fripons ou des malades, il y a des sorciers; autrement, il n'y en a pas. Il n'y a pas de diables; ni de Diable. Il n'y a pas d'autorité sans appel. Il n'y a pas de tradition sans erreur ou sans mensonges. Il n'y a pas de miracles, la nature n'étant pas complice du délire humain.[1] Il n'y a pas de surnaturel. Aucun mystère n'est impénétrable à la raison : « Voulez-vous que je vous dise, en qualité d'ancien ami, d'où vient que vous donnez dans une opinion commune sans consulter l'oracle de la raison ? C'est que vous croyez qu'il y a quelque chose de divin dans tout ceci...; c'est que vous vous imaginez que le consentement général de tant de nations dans la suite de tous les siècles ne peut venir que d'une espèce d'inspiration, *vox populi*, *vox dei*; c'est que vous êtes accoutumé par votre caractère de théologien à ne plus raisonner, dès que vous croyez qu'il y a du mystère. »[2]

1. *Tractatus theologico-politicus*, Préface.
2. Pierre BAYLE, *Pensées diverses... à l'occasion de la Comète*, § 8.

CHAPITRE III

RICHARD SIMON ET L'EXÉGÈSE BIBLIQUE

Comment l'Écriture Sainte aurait-elle été épargnée ? Il était logique qu'on en vînt à l'examiner, à la critiquer ; elle représentait l'autorité suprême. Quand ils pouvaient la mettre en contradiction avec elle-même, les libertins exultaient. Par exemple : la Genèse nous apprend qu'Adam et Ève ont été les premières créatures humaines ; qu'ils eurent deux fils, Caïn et Abel ; que Caïn tua Abel ; que Caïn dit à Dieu : « Mon crime est trop grand pour m'être pardonné... C'est pourquoi quiconque me trouvera, me tuera. » *Quiconque me trouvera :* donc, il y avait déjà des hommes, avant Adam. Depuis longtemps Isaac de la Peyrère avait fait cette trouvaille, et les Préadamites étaient devenus les grands amis des esprits forts.

Lisons l'Essai en forme de lettre qu'un maître ès arts de l'Université d'Oxford adresse à un noble de Londres, en 1695 : autre genre d'attaque. Tous les peuples orientaux, tous, sans excepter les Hébreux, ont eu l'imagination mythique. De même

que l'histoire des Perses, des Mèdes, des Assyriens, n'est qu'un fatras de légendes : de même la Bible. Le Talmud contient des millions de fables. Les Arabes ont dépassé les Hébreux en fait de métaphores, comparaisons, fictions; leur Alcoran en est la preuve, ainsi que leurs nombreuses troupes de poètes, qui ensuite infectèrent l'Espagne et la Provence de leurs histoires de chevaliers errants, géants, dragons, châteaux enchantés, et toute chevalerie... Bref, l'Écriture Sainte *is altogether mysterious, allegorical, and enigmatical*; elle appartient à ces fables de l'Orient, qui ne sont que des *romantick hypotheses...* [1]

Les protestants s'appliquant à étudier le texte de la parole divine, à le débarrasser des interprétations accumulées par le temps, trouvaient qu'il n'était pas si simple. Ils reprochaient aux catholiques leur passivité à l'égard de la Bible; les catholiques leur reprochaient leur audace. En fait, tout un travail d'exégèse s'était accompli de ce côté-là, comme le prouvaient les œuvres de Samuel Bochart, ministre et professeur à Caen, et de Louis Cappelle, ministre et professeur à Saumur.

Du côté des Juifs se produisait Spinoza, qui proposait d'interpréter la Bible par une méthode semblable à celle qui sert à étudier la nature, c'était son expression; on voit où elle conduisait. Cette méthode consistant à établir d'abord une histoire fidèle des phénomènes, pour aboutir, en partant

1. *Two Essays sent in a letter from Oxford to a Nobleman in London. The first concerning some errors about the Creation, General Flood, and the Peopling of the World, in two parts. The second concerning the Rise, Progress, and Destruction of Fables and Romances. By L. P. Master of Arts.* London, 1695.

de ces données certaines, à d'exactes définitions, il fallait commencer par connaître l'hébreu; tâche exceptionnellement ardue, puisque « les Anciens grammairiens hébreux ne nous ont rien laissé sur les fondements de ce langage et sur sa théorie », et que « nous n'avons ni dictionnaire, ni grammaire, ni rhétorique hébraïques ». Nous devons en second lieu, disait Spinoza, nous soumettre au sens et à l'esprit de la Bible, et nous accommoder à elle, au lieu de l'accommoder à nos préjugés. — « La troisième condition que doit remplir l'histoire de l'Écriture est de nous faire connaître les diverses fortunes qu'ont pu subir les livres des Prophètes, dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous; la vie, les études de l'auteur de chaque livre; le rôle qu'il a joué; en quel temps, à quelle occasion, pour qui, dans quelle langue il a composé ses écrits. Cela ne suffit pas, il faut nous raconter la fortune de chaque livre en particulier, nous dire de quelle façon il a été d'abord recueilli, et en quelles mains il est successivement tombé, les leçons diverses qu'on y a vues, qui l'a fait mettre au rang des livres sacrés, comment enfin tous ces ouvrages... ont été rassemblés en un seul corps... »[1]

Les catholiques eux-mêmes, n'avaient-ils pas dans leurs rangs Louis de Launoy, le dénicheur de Saints? Mabillon le savant, habile à critiquer les textes? Même l'abbé Fleury, l'auteur très orthodoxe de l'*Histoire ecclésiastique*, dépouillait la vie de la Vierge et celle des apôtres des légendes

1. *Tractatus theologico-politicus*, VII.

dont on les avait ornées à plaisir : tel était l'esprit du temps.

Mais toutes ces tendances ne se polarisèrent que lorsque vint un homme qui osa prononcer des mots très simples, et cependant décisifs, comme ceux-ci :

Ceux qui font profession de critiques ne doivent s'arrêter qu'à expliquer le sens littéral de leurs auteurs, et éviter tout ce qui est inutile à leur dessein.[1]

***

Avec Richard Simon, et la publication de son *Histoire critique du Vieux Testament*, l'année 1678, la critique prend conscience de son pouvoir.

C'était un terme technique, ainsi que Richard Simon le marquait dans la Préface de son ouvrage : « Comme il n'a encore rien paru en français sur ce sujet, on ne doit pas trouver étrange que je me sois quelquefois servi de certaines expressions qui ne sont pas tout à fait du bel usage. Chaque art a des termes particuliers, et qui lui sont en quelque manière consacrés. C'est en ce sens qu'on trouvera souvent dans cet ouvrage le mot de *Critique*, et quelques autres semblables, dont j'ai été obligé de me servir, afin de m'exprimer dans les termes de l'Art dont je traitais. De plus, les personnes savantes sont déjà accoutumées à l'usage de ces termes dans notre langue. Quand on parle, par exemple, du livre que Cappelle a fait imprimer sous le nom de *Critica Sacra*,

1. *Histoire critique du Vieux Testament*, l. III, chap. xv.

et des Commentaires sur l'Écriture imprimés en Angleterre sous le nom de *Critici Sacri*, on dit en français, *la Critique de Cappelle*, *les Critiques d'Angleterre.* »

Cet art particulier, qui désormais prétend sortir de l'usage érudit pour faire éclater devant tous sa puissance, possède sa fin en soi : il établit le degré de sûreté, d'authenticité, des textes qu'il étudie; et il exclut tout ce qui n'est pas lui-même, comme par exemple les considérations de beauté à préserver, de moralité à sauvegarder; s'il s'applique à quelque livre sacré, il entend ignorer la théologie, qui n'est à aucun degré de son ressort. Il ne doit ni l'attaquer, ni la défendre; de son point de vue, elle ne commande pas le texte; aucune autorité ne peut faire qu'un texte ne soit pas exactement ce qu'il est. Si quelque passage se trouve contraire à un dogme, et qu'il soit authentique, ce n'est pas le dogme qui vaut, c'est l'écrit. Si quelque passage est nécessaire à un dogme, et qu'il soit apocryphe, qu'il tombe! S'il s'agit de l'Iliade, de l'Énéide, ou du Pentateuque, les principes de la critique sont les mêmes ; elle récuse l'*a priori*; du moment où elle est en présence de caractères gravés dans la pierre ou inscrits sur un parchemin ou tracés sur du papier, elle est souveraine maîtresse, seule maîtresse de ses propres opérations.

Elle s'appuie sur la philologie : laquelle, d'humble servante, devient reine. Ce que Renan a écrit sur l'éminente dignité de la philologie, Richard Simon, dans le royaume des ombres, a dû l'approuver car telle était son opinion. Critique et philologue, voilà ce qu'il voulait être. Critiques, les

chronologistes avaient voulu l'être avant lui; ils prétendaient ne connaître, eux aussi, que la matière de leur art, que la supputation des temps : mais ils avaient été effrayés de leurs propres découvertes. Ce qui leur manquait le plus, c'était la conscience de la révolution qu'ils prétendaient accomplir; et de toute manière, ils ne s'étaient pas placés à l'intérieur même du texte sacré. Critique, Grotius l'avait été, en annotant l'Ancien et le Nouveau Testament; mais sans rigueur suffisante, puisqu'il avait deux fois enfreint la loi qu'il s'était prescrite; d'une part, il avait fait appel à l'antiquité profane, qui n'avait ici rien à voir; et d'autre part, il s'était laissé guider par ses opinions personnelles : arminien, socinien, il avait choisi d'ordinaire la meilleure explication du texte, mais quelquefois aussi la version qui favorisait les arminiens, les sociniens. Critique, Spinoza l'avait été; et il serait difficile de ne pas voir en lui le prédécesseur direct de Richard Simon, qui certes le discute et le récuse dans ses conclusions, mais avec cette nuance de respect qu'on a pour un grand maître. « Ne m'objectez pas que ce langage est de l'impie Spinoza, qui nie absolument les miracles dont il est fait mention dans l'Écriture. Défaites-vous de ce préjugé dont plusieurs abusent aujourd'hui. Il faut condamner les conséquences impies que Spinoza tire de certaines maximes qu'il suppose; mais ces maximes ne sont pas toujours fausses d'elles-mêmes, ni à rejeter. »[1] Spinoza, inventeur de génie, n'avait pas été suffi-

1. *Lettres choisies*, éd. de 1730, tome IV, Lettre 12.

samment philologue, et la partie constructive de son exégèse souffrait de ce défaut; Spinoza avait laissé sa métaphysique dominer sa science. Pour la première fois, la critique arrivait à sa pureté, à sa rigueur autonome, avec Richard Simon. Ni la philosophie, ni le dogme, ne pesaient sur ses décisions; importaient seulement le manuscrit, l'encre, l'écriture, les caractères, les lettres, les virgules, les points, les accents. La science profane refusait de reconnaître l'autorité sacrée.

***

C'était un petit homme à la voix de fausset, qui était laid, et n'avait pas l'air intelligent : « On ne peut pas dire de lui ce qu'on a dit de quelques autres, que la nature lui avait écrit sur le visage des lettres de recommandation. » La nature ne l'avait pas favorisé non plus du côté de la naissance ou de la richesse : il était le fils d'un pauvre forgeron Dieppois. Mais elle lui avait donné la passion de l'étude, une raison forte et lucide, une volonté indomptable; et tout à la fois, beaucoup de souplesse et d'opiniâtreté. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les Oratoriens de Dieppe, suivit la pente naturelle, résolut d'entrer dans l'Ordre, et fut envoyé comme boursier au noviciat de Paris. Il faillit quitter la congrégation « pour quelques dégoûts qu'il ne put surmonter », et serait ainsi retombé dès ses premiers pas, si un riche protecteur, l'abbé de La Roque, ne l'avait remis en chemin, lui donnant les moyens de revenir à Paris

pour y faire sa théologie. Ce fut là que sa vocation se décida. Il n'était guère humaniste; et scolastique, pas du tout. Au contraire, l'érudition l'attirait, la moins banale, la plus difficile : il se mit à étudier l'hébreu.

Lorsqu'en 1662 il rentra dans l'Oratoire, on lui permit de continuer cette étude. Ici se place une des anecdotes qui ne manquent jamais d'illustrer de telles vies, et qui en symbolisent le sens. Ses camarades s'indignèrent de trouver dans sa chambre des livres hérétiques, comme la Bible polyglotte de Londres, et diverses critiques des textes sacrés : ils le dénoncèrent. Or il se trouva que M. Simon avait un complice : c'était le Directeur même de la maison, le Père Bertad, qui tous les jours lisait avec lui les originaux de l'Écriture Sainte, et qui, à soixante ans, s'était fait le disciple de ce tout jeune maître. Alors M. Simon triompha.

Le plus heureux temps de sa vie, peut-être, fut celui qu'il passa dans la bibliothèque de la maison de la rue Saint-Honoré, à dresser le catalogue des livres orientaux que possédait la congrégation. Étendre et approfondir ses connaissances philologiques; aller directement aux sources; avoir autour de lui, à portée de sa main, les meilleurs des professeurs et à vrai dire les seuls : quelle joie de tous les instants! Encore ne se borna-t-il pas à la fréquentation journalière des imprimés, des manuscrits : il fit la connaissance personnelle de Juifs rabbinistes, notamment d'un Jona Salvador avec lequel il lut la Bible. En 1670 — l'année où il fut ordonné prêtre — il composa, à sa prière,

un écrit où il défendit la cause des Juifs de Metz, accusés d'avoir commis un meurtre rituel.

Voulez-vous naviguer sur la grande mer rabbinique, disait-il, faites choix d'un pilote habitué à cette longue et difficile traversée. Elle dura pendant des années, la traversée de cette grande mer; il ne négligea rien de ce qui peut la rendre directe et sûre; il consulta toutes les cartes, et regarda toutes les constellations. Il tendit sa volonté; il fit appel à toutes ses qualités : sa clarté, puisqu'il trouve le moyen d'être clair jusque dans les matières les plus épineuses de la grammaire; son bon sens, son discernement, sa candeur, sa pénétration, sa justesse[1]; il puisa dans son érudition accumulée, « surtout la juive »; enfin il se sentit prêt à donner au public son *Histoire critique du Vieux Testament.*

« Premièrement il est impossible d'entendre parfaitement les livres sacrés, à moins qu'on ne sache auparavant les différents états où le texte de ces livres s'est trouvé selon les différents temps et les différents lieux, et si l'on n'est instruit exactement de tous les changements qui lui sont survenus... » Aussitôt s'établissent le principe et la règle essentielle de sa méthode, il les répète, il insiste tant qu'il peut. Il dit : « Je suis persuadé qu'on ne peut lire la Bible avec fruit, si l'on n'est auparavant instruit de ce qui regarde la critique du texte ». De l'importance de la philologie, voyez un exemple saisissant : supprimez un mot, un seul mot, une

1. Toutes expressions de F. SPANHEIM, dans sa *Lettre à un ami, où l'on rend compte d'un livre qui a pour titre, Histoire critique du Vieux Testament, publiée à Paris en* 1678. (1679).

simple conjonction, comme *or*, qui ne paraît avoir en soi aucune importance : et vous favorisez une hérésie. Le troisième chapitre de l'Évangile de saint Luc commence ainsi : *Or l'an quinze de l'Empire de Tibère...* Ce qui présuppose un récit antérieur, puisque la particule *or*, que les grammairiens appellent adversative, marque une liaison nécessaire avec quelque chose qui précède. Dites au contraire : « *L'an quinze de l'Empire de Tibère...* », et vous donnez raison aux anciens hérétiques Marcionites, qui ont prétendu que les deux premiers chapitres de saint Luc avaient été ajoutés à son Évangile. A bien plus forte raison l'Ancien Testament, tout hérissé de difficultés dont le profane ne soupçonne même pas l'existence, ne peut-il être abordé que si l'on possède ces règles, que si l'on est animé de cet esprit.

Prenons en mains la Bible, et traitons-la sans aucune idée préconçue : comment nous apparaîtra-t-elle ? Est-il possible de la considérer comme la parole de Dieu, directement inspirée, consignée par écrit et transmise jusqu'à nous dans son état original ?

A l'examen, répond Richard Simon, il est indéniable que les textes sacrés offrent la trace d'altérations, de changements; qu'ils présentent des difficultés chronologiques; qu'ils montrent, dans certains récits, d'étranges transpositions, qui peuvent porter sur des chapitres entiers. Dès lors, replaçons-nous à l'époque où ils ont été rédigés; essayons de connaître et de comprendre la civilisation hébraïque. Qu'étaient les prophètes ? — Des scribes; des écrivains publics, qui avaient

pour fonction de recueillir fidèlement les actes de l'État, et de les conserver dans des archives destinées à cet usage. « Si ces écrivains publics étaient dans la République des Hébreux dès le temps de Moïse, comme il est fort vraisemblable, il sera aisé de satisfaire à toutes les difficultés qu'on propose, pour montrer que le Pentateuque n'est pas de Moïse; ce qu'on prouve d'ordinaire par la manière dont il est écrit, ce qui semble insinuer que quelque autre que Moïse a recueilli les actes et les a mis par écrit. En supposant ces écrivains publics, on leur attribuera ce qui regarde l'histoire de ces livres, et à Moïse tout ce qui appartient aux lois et ordonnances : et c'est ce que l'Écriture nomme la loi de Moïse. » Et comme ces prophètes ou écrivains publics n'étaient pas seulement chargés de recueillir les actes de ce qui arrivait de leur temps, et de les mettre dans les archives, mais qu'ils donnaient quelquefois une nouvelle forme aux actes qui avaient été recueillis par leurs prédécesseurs : ainsi s'expliquent les additions et les changements qui se trouvent dans les autres livres sacrés. De même, comme ces livres ne sont que les abrégés de mémoires beaucoup plus étendus, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ne puisse pas établir sur l'Écriture une chronologie exacte et certaine. Il serait ridicule, par exemple, de ne vouloir point reconnaître d'autres rois de Perse que ceux qui sont marqués dans la Bible, et de calculer le temps d'après leur succession, puisque les écrivains publics ne parlaient que de ce qui regarde les Juifs; tandis qu'on trouve chez des auteurs profanes

l'indication de plusieurs autres rois, et par conséquent une chronologie beaucoup plus étendue. Songeons enfin aux injures du temps, à la négligence des copistes; et représentons-nous les conditions matérielles dans lesquelles ceux-ci écrivaient. « Comme les exemplaires hébreux étaient autrefois écrits sur de petits rouleaux ou feuilles qu'on mettait les unes sur les autres, et dont chacune faisait un volume, il est arrivé que l'ordre de ces rouleaux étant changé par hasard, l'ordre des choses a été aussi transposé. »

Bref, Richard Simon expose ses idées avec tant d'apparente simplicité, avec tant de force, que les profanes, effrayés d'abord de pénétrer à sa suite dans un monde mystérieux et sacré, écoutent leur guide d'une oreille de plus en plus attentive : il possède l'art de mettre, dans l'explication du concret, un air d'évidence logique. D'ailleurs il s'est refusé à parler la langue des théologiens, et il a voulu écrire son *Histoire critique* en bel et bon français. Le latin sera suffisant pour quelques disputes entre exégètes : l'évolution générale des textes sacrés doit apparaître à tous les regards.

***

Les caractères des grands acteurs que nous avons étudiés jusqu'ici sont relativement simples : ce sont des rebelles-nés; ils ne respirent à l'aise que dans l'opposition. La psychologie de Richard

Simon est plus compliquée. Prêtre catholique, non seulement il se déclare fidèle à la rigueur de la doctrine, mais encore à l'esprit de l'Église; même si l'Église le condamne, il s'évertue à prouver qu'elle se trompe et qu'elle a tort.

Car il se prétend orthodoxe. En effet, loin de nier l'inspiration, il l'étend jusqu'à ceux qui ont remanié les Livres Sacrés. Il déclare que Dieu, s'étant communiqué à Moïse, s'est communiqué aussi aux secrétaires, aux annalistes, qui d'âge en âge ont remanié le texte mosaïque. Les auteurs des changements qu'on trouve dans la Bible, « ayant le pouvoir d'écrire des Livres sacrés, ont aussi eu le pouvoir de les réformer ». Les prophètes, les écrivains publics, continuent d'être les interprètes de Dieu. Humaines dans leurs procédés, les altérations successives sont divines dans leur inspiration. Les rédacteurs du texte biblique ont été préposés par Dieu à leur fonction sacrée, qui a commencé à l'époque de Moïse, et s'est continuée au cours des âges. Le peuple hébreu est le peuple élu, non par quelque figure, mais expressément : « la République des Hébreux diffère en cela de tous les autres États du monde, qu'elle n'a jamais reconnu pour chef que Dieu seul, qui a continué de la gouverner en cette qualité dans les temps mêmes qu'elle a été soumise à des rois. C'est ce qui lui a acquis le titre de République sainte et divine, et ses peuples ont aussi pris la qualité de saints, afin de se distinguer du reste des nations par ce nom glorieux. Ce fut aussi pour cette raison que Dieu donna lui-même des lois par le ministère de Moïse et des autres pro-

phètes qui lui succédèrent, à un peuple qu'il avait choisi pour être entièrement à lui. »[1]

Que d'autres nient la valeur de la tradition : il la défend, pour son compte. Il n'est pas vrai que l'Écriture Sainte soit toujours claire, ni qu'il suffise de la lire pour y trouver aisément tous les commandements de Dieu. La tradition est son complément indispensable; elle sert à l'expliquer, à l'interpréter. L'*Histoire critique du Vieux Testament* tient à affirmer sa valeur : « On trouvera dans cet ouvrage que si on sépare la règle de droit de celle de fait, c'est-à-dire, si on ne joint la Tradition avec l'Écriture, on ne peut presque rien assurer de certain dans la religion. Ce n'est pas abandonner l'intérêt de la parole de Dieu que de lui associer la Tradition de l'Église : puisque celui qui nous renvoie aux Saintes Lettres, nous a aussi renvoyés à l'Église, à laquelle il a confié ce sacré dépôt. »[2] Richard Simon continue : il explique qu'avant que la loi eût été écrite par Moïse, les anciens patriarches ne conservaient la pureté de la foi que par la tradition; qu'après Moïse, les Juifs ont toujours consulté dans leurs difficultés les interprètes de cette loi; et voyez aussi ce qui s'est passé pour le Nouveau Testament : la doctrine de l'Évangile était établie dans plusieurs Églises, avant qu'on en eût rien mis par écrit; cette même parole non écrite s'est conservée et perpétuée dans les principales Églises, lesquelles avaient été fondées par les Apôtres : au point que les saint Irénée, les Tertullien, ont eu recours à

1. Livre I, chap. II.
2. *Ibid.*, *Préface* de l'auteur.

elle dans leurs disputes contre les hérétiques, plutôt encore qu'au Verbe de Dieu contenu dans les Livres Sacrés. Aux conciles, les évêques ont apporté la tradition de leurs Églises, pour expliquer les passages difficiles de l'Écriture. « C'est pourquoi les Pères du Concile de Trente ont ordonné sagement qu'on n'interprèterait point l'Écriture Sainte *contre le sens uniforme des Pères* : et de plus, ce même concile a donné autant d'autorité aux véritables traditions non écrites qu'à la parole de Dieu qui est contenue dans les Livres Sacrés; parce qu'il a supposé en même temps que ces traditions non écrites venaient de Notre Seigneur, qui les a communiquées à ses Apôtres, et qu'ensuite elles sont parvenues jusqu'à nous. On peut appeler ces traditions un abrégé de la Religion chrétienne, qui a été fondée dès le commencement du Christianisme dans les premières Églises indépendamment de l'Écriture Sainte... »

Fort de ces déclarations expresses, Richard Simon fulmine contre les protestants qui, recourant à la seule Écriture, recourent du même coup à un texte altéré, tronqué; et rejetant la tradition, du même coup rejettent l'aide de l'Esprit qui a précédé, accompagné, éclairé ce texte obscur. Il soutient de longues et ardentes polémiques avec Isaac Vossius, chanoine de Windsor, et Jacques Basnage, pasteur à Rouen, puis à Rotterdam. Il fulmine en particulier contre les sociniens, qui non seulement tiennent la tradition pour nulle et non avenue, mais abandonnent une partie de l'Écriture elle-même, pour ne croire que ce qu'il leur plaît de croire, pour adopter quelques maximes que la raison uni-

verselle approuve, et rien de plus. Dans ce sens, il se donne comme défenseur du catholicisme.

Dans ce sens. Mais qui ne voit ici le défaut de son raisonnement, et comment il passe d'une valeur à une valeur spécifiquement différente ? En premier lieu, le texte de la loi mosaïque est recouvert d'une foule d'alluvions successives : c'est pour lui un fait. En second lieu, les auteurs qui ont remanié le texte de la loi, si loin qu'on les suive, ont continué à être inspirés par Dieu : ce n'est plus un fait, mais une croyance, une interprétation. D'une part un phénomène historique, scientifiquement démontrable; d'autre part un article de foi. On peut, d'un point de vue extérieur à la foi, se laisser convaincre par le premier, sans accepter le second; on peut, raisonnant en profane, admettre que l'Écriture est toute chargée d'empreintes humaines, ainsi qu'il l'a voulu prouver, sans admettre que les Juifs qui ont remanié le texte primitif continuaient à traduire la pensée divine, ainsi qu'il l'ajoute par conviction personnelle et sans preuve objective. Richard Simon sort du domaine de la critique, de la philologie, dont il avait si rigoureusement fixé les limites et les lois.

Il en sort, lorsqu'il indique ses intentions dans ses préfaces : mais si nous le suivons dans le détail de son *Histoire critique*, nous voyons bien vers quel parti le ramène la tendance naturelle de son esprit. Le voici devant le Pentateuque : il s'attache à montrer que Moïse n'en saurait être le seul auteur. Le Pentateuque contient des citations, des proverbes, des vers, qui sont d'une langue et d'un style postérieurs à Moïse — Le Pentateuque

contient le récit d'événements postérieurs à Moïse : « dira-t-on par exemple, que Moïse soit l'auteur du dernier chapitre du Deutéronome, où sa mort et sa sépulture sont décrites ? »[1] — Le Pentateuque contient une infinité de redites; ainsi « la description du Déluge, de la manière qu'elle est au chapitre VII de la Genèse. » « Il est dit au verset 17 : *Que les eaux s'accrurent, et qu'elles élevèrent l'arche au-dessus de la terre*; puis au verset 18, *que les eaux se renforcèrent et s'accrurent beaucoup sur la terre*; et au verset 19, *Que les eaux s'accrurent beaucoup sur la terre, de sorte que toutes les plus hautes montagnes en furent couvertes* : ce qui est encore répété au verset 20, où il est dit, *Que les eaux s'accrurent de quinze coudées, dont les montagnes furent couvertes.* Il y a bien de l'apparence que si un seul auteur avait composé cet ouvrage, il se serait expliqué en bien moins de paroles, principalement dans une histoire... » Richard Simon continue son travail; et quand il a terminé, quelle est l'impression du lecteur ? que le récit biblique de la création du monde est incohérent; qu'il a été composé, à des époques très diverses, par des mains maladroites; qu'à tout le moins il a été retouché si souvent et si gauchement, qu'il est impossible de distinguer l'auteur primitif. Contre ce résultat, de quel recours pourrait être l'appel à la tradition ?

Aussi bien Richard Simon examine-t-il cette tradition elle-même dans le plus pur esprit critique, et non pas du tout dans un esprit de foi. Suivons-le à l'œuvre, ici encore; et voyons de près la façon

1. Livre I, ch. 5.

dont il aborde saint Augustin. Ce grand saint occupe une place de choix dans la critique biblique par la force de son esprit et par la solidité de son jugement. « Il a très bien remarqué, dans ses Livres de la Doctrine chrétienne et dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages, les qualités nécessaires pour bien interpréter l'Écriture. » — Seulement, « comme il était modeste, il a avoué librement que la plupart de ces qualités lui manquaient »; et il a montré peu d'exactitude dans ses commentaires. — Comme il ignorait la langue hébraïque, il a reconnu que l'ouvrage qu'il avait entrepris sur la Genèse, pour répondre aux Manichéens, était au-dessus de ses forces; « et il n'eut même pas honte de condamner ce qu'il avait fait avec trop de précipitation, et sans les secours qui étaient nécessaires pour bien expliquer l'Écriture. » — Au lieu de chercher le sens littéral, « il ne s'étend presque que sur des sens allégoriques et éloignés de l'histoire et de la lettre du Texte. » — « Comme il avait l'esprit subtil et pénétrant, il trouvait aisément les difficultés de l'Écriture, et il en formait même en des endroits où il ne paraissait pas y en avoir; mais il ne s'était pas assez exercé dans cette sorte d'étude pour y donner des solutions propres, et qui satisfissent les lecteurs. » — « Il était de plus rempli de certains préjugés de philosophie et de théologie, qu'il mêle dans tous ses ouvrages... »[1] Ainsi de suite. — Ajoutons seulement que Richard Simon se fait un malin plaisir de mettre saint Augustin aux prises avec saint Jérôme et demandons-nous, après cela,

1. Livre III, ch. 9.

l'idée que le lecteur profane pourra se faire de l'autorité de saint Augustin...

A la critique, à la philologie, bien vite il revient; ce sont ses vraies inspiratrices. Il pense, du plus profond de lui-même, que rien ne prévaut contre « de bonnes raisons », et spécialement les intuitions « des frères illuminés et des fanatiques ». Un « esprit particulier », un « maître intérieur », « qui nous révèle les vérités les plus cachées de l'Écriture », c'était bon pour les temps légendaires. « Cet esprit particulier ne se trouve plus guère aujourd'hui que parmi les Quakers et autres enthousiastes, qui faute de bon sens et de capacité sont bien aises de l'appeler à leur secours. »

***

Contre vents et marées, il poursuivait sa route. Le 21 mai 1678, on lui signifiait son exclusion de l'Oratoire; et la même année, l'*Histoire critique du Vieux Testament* était interdite, par arrêt du Conseil du Roi; en conséquence, le lieutenant de police saisissait les exemplaires de l'ouvrage et les mettait au pilon. En 1683, la Congrégation de l'Index condamnait le livre à son tour. Mais Simon, voyant que jamais il ne s'accommoderait avec la censure, et qu'une édition fautive, faite par « M. Elzevier » sur une copie manuscrite, circulait hors de France, procurait un texte authentique qu'il faisait paraître à Amsterdam, en 1685. Il continuait; il fallait que la force qui était en lui s'exprimât, et que, logiquement, elle s'en prît au Nouveau

Testament, après l'Ancien. Donc il multipliait les travaux d'approche, en 1689 l'*Histoire critique du Texte du Nouveau Testament*, en 1690 l'*Histoire critique des Versions du Nouveau Testament*, en 1693 l'*Histoire critique des Commentaires du Nouveau Testament* : dans chacun de ces titres, le mot *critique* apparaît, et pour que personne n'en ignore, Richard Simon l'explique encore, l'explique toujours : l'Église a eu, dès les premiers siècles du christianisme, de savants hommes qui se sont appliqués avec soin à corriger des fautes qui se sont glissées de temps en temps dans les Livres Sacrés. Ce travail, qui demande une connaissance exacte des Livres, et une grande recherche des exemplaires manuscrits, s'appelle *Critique*, parce qu'on juge les meilleures leçons qu'on doit conserver dans le texte; le mot *Critique* est un terme d'art, qui est en quelque façon consacré aux ouvrages où l'on examine les diverses leçons, pour rétablir les véritables. Que cet art ait été ignoré dans les siècles où la barbarie régnait en Europe, passe encore; mais qu'on le méprise aujourd'hui, c'est une indignité. Aujourd'hui, on doit attribuer à la critique le rôle qu'on assignait jadis à la théologie... On imagine l'indignation des théologiens, entendant un tel langage. « Ainsi, suivant ce critique, on ne doit suivre que les règles de la grammaire, et non pas la théologie et la tradition, pour bien expliquer le Nouveau Testament!... Rien ne peut être, à mon avis, plus favorable aux sociniens... »[1]

1. Arnauld à Bossuet, juillet 1693.

Enfin parut la grande œuvre, le *Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ, traduit sur l'Ancienne édition latine avec des remarques* : à Trévoux, en 1702. C'était une traduction qui ne voulait considérer que le texte, revenir au texte, donner le sens littéral du texte, en dépit des interprétations traditionnelles qui, disait-il, n'étant que des interprétations, des erreurs, et même des contre-sens, avaient cependant pris force de loi. Portant dans ses marges les remarques comparatives que suggérait à Richard Simon sa connaissance du grec et de l'hébreu, c'était, si l'on peut dire, une traduction critique. « Au reste, n'ayant point eu d'autre dessein dans mes notes que d'y expliquer le sens littéral des Évangiles et des Apôtres, on n'y doit point chercher cette *mystiquerie* qui ne peut être goûtée que de personnes peu judicieuses. » Le sens; rien que le sens littéral : « autrement, on tombe souvent dans je ne sais quel jargon, auquel on donne le nom de spiritualité. » — Cette version de Trévoux fut condamnée.

***

Il ne faut pas faire de Richard Simon un romantique; encore moins l'édulcorer, car il était âpre et dur. Sa vie intellectuelle fut intense; mais pauvre sa vie sentimentale. Il aima les grandes batailles d'idées, mais aussi les ruses : « car il faut, Monsieur, que vous sachiez qu'un Théologien anonyme de la Faculté de Paris, René de l'Ile prêtre de

l'Église gallicane, Jérôme le Camus, Jérôme de Sainte-Foi, Pierre Ambrun, ministre du Saint Évangile, Origenes Adamantius, Ambrosius, Jérôme Acosta, le sieur de Moni, le sieur de Simonville, que tous ces auteurs et plusieurs autres se trouvent renfermés dans un seul homme », Richard Simon. Dans ses débats avec les catholiques, il ne fut pas toujours parfaitement loyal, puisqu'il remit aux docteurs de Sorbonne, pour examen, une copie de son *Histoire critique* où ne figuraient pas des chapitres dangereux; et nous voyons aussi que dans ses longues polémiques avec les protestants, le moindre de ses soucis fut celui de la charité chrétienne. Orgueilleux et dur, il eut des mots d'une ironie blessante; il lança, non sans plaisir, des flèches aiguisées. Même dans ses grands traités, et malgré l'effacement où il prétendait se tenir, on sent que l'estime qu'il a de lui-même s'accompagne volontiers de dédain pour les autres. Mais c'est surtout quand on lit ses *Lettres* — libelles et pamphlets, plutôt que lettres véritables — qu'on découvre en lui une dose de méchanceté et même de fiel. Il n'est pas seulement l'homme qui, n'ayant pas le pouvoir de son côté, et opprimé, se défend par tous les moyens, l'homme exaspéré, aigri : il a le goût de l'hérésie, il aime exposer les doctrines qui sentent le fagot, parler des théologiens qui se sont séparés de l'Église, attirer l'attention sur les livres cachés, les livres défendus, qui contiennent des semences de schismes, sur des livres chargés d'explosifs. Comment concilier de telles dispositions d'esprit avec le caractère religieux qu'il prétendit garder ?

For some, who have his secret meaning guess'd,
Have found our author not too much a priest...[1]

Mais sur ses combats intérieurs, s'il en eut, il ne nous a pas fait de confidences. Pour savoir au juste ce que fut sa foi, il aurait fallu pouvoir lire les notes volumineuses qu'il brûla de ses propres mains, dans un accès de prudence. Il s'était réfugié dans sa cure de Bolleville, en Normandie. Un jour, il fut convoqué et questionné par l'intendant de la province, et il eut peur qu'on ne vînt ensuite saisir ses papiers; il les empila dans plusieurs gros tonneaux, pendant la nuit les roula jusque dans une prairie, et les mit en cendres. Ce qu'il pensa tout au fond de lui-même, seul le sait Celui qui sonde les cœurs. Exclu de l'Oratoire, il se considéra toujours comme faisant partie de l'Ordre; bien loin de vouloir effacer la marque, *Tu es sacerdos in aeternum*, il la garda opiniâtrement. Jusqu'au bout, il continua sa tâche de savant, qui veut ne rien connaître que la science, et maintint son attitude de fils obstiné de l'Église, malgré les censures de l'Église. « Il reçut les Sacrements d'une manière chrétienne et édifiante, et s'endormit au Seigneur au mois d'août 1712, dans sa soixante et quatorzième année... »[2]

1. Dryden, *Religio laïci*, 1682 : « Car quelques-uns, qui ont deviné ses secrètes pensées — ont trouvé que notre auteur n'était pas trop un prêtre... »

2. Bruzen de Lamartinière, *Éloge de Richard Simon.*

***

En protestant contre les formules, *on a toujours cru, il a été constamment enseigné, c'est une tradition aussi ancienne que le monde*, Richard Simon a concouru à ce reclassement des valeurs que nous avons vu de tant de façons déjà, s'opérer dans les consciences. — Il agit, en second lieu, parce qu'il donne à la critique la pleine conscience de sa force et de ses devoirs. *Critici studii utilitas et necessitas.* Son ennemi, Jean Le Clerc, qui, par certains traits de son esprit diffère de lui beaucoup moins qu'ils ne pensaient l'un et l'autre, publie en 1697 le code et le manuel de l'*Art critique* triomphant. — En troisième lieu, il provoque tout un mouvement d'exégèse biblique : sinon chez les catholiques, dont il alarme la conscience, du moins chez les protestants : plus de quarante réfutations de l'*Histoire critique du Vieux Testament* montrent assez l'émoi qu'il excita. — Il a eu peu de disciples directs : encore que son élève, Raphaël Lévi, dit Louis de Byzance, ait traduit le Coran suivant une méthode qu'il avait apprise de lui. Mais dans beaucoup d'esprits, il a excité des audaces nouvelles. Voici qu'en 1707, un Napolitain, Biagio Garofalo, montre que la Bible contient des vers rythmés et même rimés : aurait-il osé découvrir ces traces humaines dans le langage divin, si l'auteur de l'*Histoire critique* n'avait ouvert la voie à toutes les hardiesses ?

Pour les incrédules enfin, quel apport! Ils ne sont pas capables d'examiner eux-mêmes les textes

sacrés, mais ils sont disposés à croire tout ce qui peut en diminuer l'autorité; et ils disent en gros : « Comment veux-tu que je croie la sincérité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorants qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui en auront changé, augmenté ou diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui ?... »[1]

1. Baron DE LAHONTAN, *Dialogues curieux*, 1703, p. 163 de l'éd. G. Chinard.

CHAPITRE IV

BOSSUET ET SES COMBATS

On ne voit Bossuet que dans sa majesté souveraine, et tel qu'il apparaît sur la toile de Rigaud. Si c'est une banalité que de rappeler ce portrait somptueux, elle s'excuse parce qu'elle est pour ainsi dire nécessaire : son style, sa pompe, son éclat, ont pour toujours rempli nos yeux. Ou bien nous imaginons l'orateur en train de prononcer quelque discours funèbre : dès les premiers accords, nous nous sentons emportés dans les régions du sublime; le crescendo, tout chargé de sanglots et de plaintes, éveille dans notre âme des résonances si profondes qu'elles en deviennent douloureuses; et quand cette musique sacrée s'achève dans un hymne à l'au-delà, nous croyons avoir entendu quelque prophète de Dieu, qui n'a jamais vécu que dans le surhumain.

Ce Bossuet-là n'est pas faux; mais il suppose un éclairage spécial; le temps a filtré ce qui n'était pas noblesse, majesté, triomphe. Il y a eu un autre Bossuet : humilié, douloureux.

Non pas que nous voulions changer quoi que ce

soit à la forte, à l'admirable simplicité de sa conviction profonde. Une fois pour toutes, il a parié sur l'éternel, sur l'universel : *quod ubique, quod semper...* « La vérité venue de Dieu a d'abord sa perfection » : dans cette maxime tient son inflexible croyance; il existe une vérité, que Dieu a révélée aux hommes, qui est inscrite dans l'Évangile, qui est garantie par les miracles, et qui, étant parfaite puisqu'elle est divine, est immuable : si elle variait, c'est qu'elle ne serait pas la vérité. Le rôle de l'Église est d'être sa gardienne : « l'Église de Jésus-Christ, soigneuse gardienne des dogmes qui lui ont été donnés en dépôt, n'y change jamais rien; elle ne diminue point; elle n'ajoute rien; elle ne retranche point les choses nécessaires; elle n'ajoute point les superflues. Tout son travail est de polir les choses qui lui ont été anciennement données, de confirmer celles qui ont été suffisamment expliquées, de garder celles qui ont été confirmées et définies... »[1] A cette vérité unique et immuable, l'individu doit se conformer : car si chacun s'avisait d'avoir sa vérité particulière, on aboutirait au chaos, à l'illogisme, étant évident que sur un même sujet, il ne peut y avoir des millions de vérités, ou mille, ou cent, ou dix, ou deux vérités, mais une seule. « Par là s'entend clairement la vraie origine de *catholique* et d'*hérétique*. L'hérétique est celui qui a une opinion : et c'est ce que le mot même signifie. Qu'est-ce à dire, avoir une opinion? C'est suivre sa propre pensée

1. *Premier avertissement aux Protestants*, 1689. Éd. Lachat, t. XV, p. 184 (Citation de Vincent de Lérins).

et son sentiment particulier. Mais le catholique est catholique : c'est-à-dire qu'il est universel; et sans avoir de sentiment particulier, il suit sans hésiter celui de l'Église... »[1]

O Bible, ô chère Bible, qui, sous une forme si parfaitement belle, si colorée, si émouvante, présente aux hommes tout à la fois l'histoire de leur race, et le code de leurs devoirs! Elle contient les principes qui fondent le Catholicisme; interprétée par la tradition, elle est l'autorité qui empêche de les remettre sans cesse en question. Bossuet ne quitte pas sa Bible; depuis sa première jeunesse il l'a tendrement aimée, tendrement il l'aimera jusqu'à ses derniers jours. Il ne peut pas se passer d'elle; elle est sa nourriture, elle est son pain. Et comme le plus humble des curés de campagne relit encore un livre de prières qu'il sait par cœur : de même Bossuet connaît la Bible par cœur, et la relit. Les Pères de l'Église ayant expliqué, confirmé, développé la vérité initiale, qu'on ne s'étonne pas de le voir recourir si souvent à eux. Il a la passion de l'imprimé; dès qu'un débat s'annonce, il s'en procure toutes les pièces; la solidité de sa foi ne l'empêche pas de s'informer, par goût et par devoir. Mais entre tous les livres, ceux qu'il consulte le plus volontiers sont ceux des Pères, serviteurs de l'Église; et entre tous les Pères, saint Augustin. Le Dieu, le secrétaire attentif qui a noté ses faits et gestes, l'a observé : « Il était tellement nourri de la doctrine de saint Augustin, et attaché à ses principes, qu'il n'établissait aucun dogme, ne fai-

1. *Première instruction pastorale sur les promesses de l'Église* (1700). Éd. Lachat, t. XVII, p. 112.

sait aucune instruction, ne répondait à aucune difficulté que par saint Augustin; il y trouvait tout... Quand il avait un sermon à faire à son peuple, avec sa Bible il me demandait saint Augustin; quand il avait une erreur à combattre, un point de foi à établir, il lisait saint Augustin. »

Sûr de sa croyance, éclairé par le recours aux livres, Bossuet s'intègre dans un ordre qui justifie sa propre existence, et l'effort de sa personnalité consiste à adhérer à cette conception du monde, à l'affermir, à la rendre visible à l'esprit des autres hommes. Ses limites ne le gênent pas; il les accepte; à l'intérieur de sa propre pensée, il est parfaitement à son aise pour organiser sa vie : l'effort de la vie devant être non pas de critiquer toujours une règle délibérément acceptée, mais de profiter de la sécurité qu'elle donne pour se consacrer à la charité, à l'action. Il a un mot admirable, qu'il emprunte au livre des Rois : « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice ». On obéit; on obéit à Dieu; on obéit au Roi, qui est le représentant de Dieu sur la terre : et on a la douceur d'agir dans le sens même de Celui qui a établi l'ordre auquel on adhère, et qui est la Vérité et la Vie. On est débarrassé de la spéculation, des inquiétudes : de même qu'un écrivain classique, s'étant soumis une fois pour toutes à la règle des trois unités, qui lui a paru juste et fondée en raison, à l'intérieur de cette règle, à l'abri de cette règle, construit un chef-d'œuvre.

Il n'est pas ascétique par tempérament. Il aime et il estime Rancé : quand il va lui rendre visite, à la Trappe, les moines voient leur prieur et l'évê-

que de Meaux se promener longuement ensemble, consacrant à d'affectueux entretiens le temps qu'ils ne donnent pas à la prière. Mais il ne reste pas au couvent. Comme les classiques encore, en toutes choses il fuit l'excès; même les excès de piété lui semblent dangereux. Intraitable avec les « opiniâtres », il est compatissant avec les faibles, et charitable avec les pauvres. Sa table, d'où ne sont exclus ni le Volnay, ni le Saint-Laurent, est bien fournie sans être luxueuse. Il est sensible à la nature, à la commodité des jardins de Germiny, les plus beaux du monde; à l'agrément d'une allée d'arbres où l'on peut lire son bréviaire en méditant; et même aux correspondances qui s'établissent entre l'aspect d'un paysage et un cœur qui s'émeut. Il fut quelquefois très dur; et cependant, très capable de tendresse : il eut la vertu de l'amitié. Chez lui, saint Augustin fait bon ménage avec saint Vincent de Paul, son maître. Il n'est pas seulement robuste; il est équilibré.

Le doute n'entre plus dans une âme ainsi faite, qui n'a rien subi qu'elle n'ait justifié devant son propre tribunal, et qui possède la plus claire conscience de ses idées, de son vouloir : car Bossuet, aussi bien que le plus exigeant des sceptiques, se rend un compte exact de la marche de sa pensée, et de son aboutissement. Causant avec son neveu l'abbé, il lui raconte la question que lui fit un jour un mourant, et de quelle manière il répondit :

Un incrédule au lit de la mort m'envoya quérir. Monsieur, me dit-il, je vous ai toujours cru honnête

homme, me voici prêt à expirer, parlez-moi franchement, j'ai confiance en vous, que croyez-vous de la religion?

— *Qu'elle est certaine, et que je n'en ai jamais eu aucun doute...*[1]

Sur cette foi indéracinable, il n'y a plus rien à dire. Mais au lieu de le représenter magnifique et solitaire, mêlons Bossuet à la foule de ses contemporains; cherchons à le voir au milieu des disputes, des tracas, et des peines; prenons-le, non pas dans sa jeunesse et dans sa glorieuse ascension, mais dans ses années vieillissantes : essayons de distinguer ce qu'il devient, sorti de son cadre doré, en pleine vie, représentant d'une tradition de toutes parts attaquée, et pour ainsi dire abandonné par son temps.

***

Le *Tractatus theologico-politicus*, qu'Antoine Arnauld lui a envoyé, et dont il possède un exemplaire dans sa bibliothèque, n'est pas seulement un livre impie, mais un livre vexant. Eh quoi! ce Spinoza, ce misérable Juif de Hollande, se donne des airs de supériorité parce qu'il sait l'hébreu! Il décrète que le latin ne suffit pas, ni même le grec : ou vous ne parlerez pas de la Bible, ou vous connaîtrez l'hébreu.

Bossuet s'était contenté de la Vulgate, ignorant l'hébreu : voilà qui était grave, il le sentait bien; s'il voulait répondre en connaissance de cause, n'avoir pas l'air attardé, arriéré, et même un peu

1. Le Dieu, *Journal*, 15 mai 1700.

ridicule; si, davantage, il voulait obéir à la conscience scrupuleuse qu'il portait en lui-même et qui lui dictait son devoir, il devait se remettre à l'école. Ce n'est pas si facile... Il travailla. On aime voir par la pensée le petit Concile, belle et pieuse image : quelques sages laïcs, quelques prêtres, régulièrement s'assemblent; chacun d'eux tient en mains un exemplaire de la Bible : celui-ci lit le texte hébreu, et cet autre le texte grec, et l'on consulte aussi saint Jérôme et les docteurs; et l'on commente, et l'on discute, et Bossuet décide, et M. l'abbé Fleury consigne les observations par écrit. Concile d'hommes de bonne volonté, qui forment le cercle, qui accroissent leur savoir et se fortifient, parce qu'ils pressentent que le temps des grandes épreuves est venu. Mais l'hébreu, Bossuet le saura-t-il jamais ?

Or, le Jeudi saint de l'année 1678, l'abbé Eusèbe Renaudot, qui faisait partie du concile, soumet au prélat la table des matières d'un livre qui va paraître, l'*Histoire critique du Vieux Testament*, par Richard Simon. Ce livre avait obtenu le privilège, l'approbation des censeurs, la permission du Supérieur général de l'ordre de l'Oratoire; pour un peu, le Roi en aurait accepté la dédicace, car le Père La Chaise avait promis de s'entremettre à cet effet. Bossuet bondit : cette prétendue histoire critique est un amas d'impiétés, un rempart du libertinage, il faut l'arrêter. Malgré la majesté du jour, consacré aux cérémonies de l'Église et à la pénitence, il court chez le chancelier, Michel Le Tellier; il le persuade, il le presse, il obtient que le livre soit arrêté dans sa publication.

Mais quelle douleur! Un prêtre, un prêtre de l'Oratoire, qui ose traiter ainsi la Bible! Richard Simon, aussi longtemps qu'il vivra, sera pour Bossuet un sujet d'inquiétude et de chagrin. Richard Simon tournera autour de lui, essaiera de lui montrer qu'il n'est pas opiniâtre : mais il ne pourra pas cacher à des yeux vigilants la force irréductible qui le pousse. Cet homme-là voulait substituer la grammaire à la théologie; c'était un malfaiteur.

Si on lit la deuxième partie du *Discours sur l'Histoire Universelle* en se rappelant que Spinoza et Richard Simon hantent l'esprit de Bossuet, on comprendra mieux non seulement le langage passionné que parle le défenseur de l'orthodoxie catholique, mais le vrai caractère du livre. Il expose moins qu'il ne réfute; il répond à des arguments qui diffèrent, par leur nature et par leur essence, de la pensée spécifique de l'auteur : dure tâche, que celle d'adapter à une profession de foi, à un principe *a priori*, une justification historique que ses adversaires lui imposent et qui est devenue nécessaire, s'il veut vraiment les rencontrer. Son affirmation est très nette : l'Écriture étant de source divine, on n'a pas le droit de la traiter comme un texte purement humain. Et ceci dit, pour répondre aux nouveaux exégètes, il faut entrer dans leur plan, il faut considérer les perspectives humaines. Tel est l'embarras de Bossuet; il est obligé d'expliquer la manière dont Moïse a recueilli l'histoire des siècles passés, obligé de réfuter l'hypothèse d'après laquelle Esdras est l'auteur du Pentateuque, obligé d'aborder le texte

Les Apologistes contre les Philosophes

en tant que texte, de justifier les obscurités, les difficultés, les altérations qu'il contient. Impatient de sortir de ces « vaines disputes », il fonce droit devant lui : laissons les détails, allons à l'essentiel : dans toutes les versions de la Bible, on trouve les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, les mêmes suites d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance : que veut-on de plus ? qu'importent quelques divergences de détail, au prix de cet ensemble immuable ? Selon sa manière, claire et franche toujours, il ne tourne pas l'objection : il la pose devant lui, et puis il cherche à l'emporter, d'un mouvement impétueux : « Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le livre de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y songe seulement pas ; il n'y en a pas le moindre soupçon ni le moindre indice ; ç'eut été ajouter à l'œuvre de Dieu : la loi l'avait défendu, et le scandale qu'on eût osé eut été horrible. Quoi donc ? On aura continué peut-être une généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps ; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri pendant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste, et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera

demeuré par remarque dans celui de Moïse, comme un fait constant et public dont tout le peuple était témoin; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardaient que des faits notoires et où constamment il n'y avait point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte; et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu?... »

Là-dessus Richard Simon sourit et se moque. L'aveu est précieux : M. l'évêque de Meaux reconnaît qu'on a fait des additions au livre de Moïse, reconnaît que le Pentateuque a été altéré. Et dès lors M. l'évêque de Meaux (aussi bien que M. Huet, évêque d'Avranches), aux yeux des théologiens devient un spinoziste, qui ruine entièrement l'Écriture Sainte...

Bossuet n'aime pas l'ironie : « Les plaisanteries ne sont guère du goût des honnêtes gens. » Ce ne serait rien, s'il ne sentait que le dernier mot n'est pas dit, que Richard Simon de traité en traité s'enhardit, et que « l'affaire devient très importante pour l'Église ». Dans sa vie surchargée, il n'y a plus de place : l'éducation du Dauphin, le soin de son diocèse, la conduite de l'Église de France dont il est devenu le chef moral, les hérésies qui naissent de toute part, la prédication, la présence à la cour, ah! quel labeur! labeur qui ne prend pas seulement ses jours, mais ses nuits : quand tout l'Évêché dort, il s'éveille, il allume sa lampe, il consulte ses dossiers, il écrit. Allons, il s'agit de comprimer encore ces multiples besognes, et de

défendre la tradition et les Saints Pères contre Richard Simon : car il n'y a guère de devoir plus pressant. Quand paraît la traduction du Nouveau Testament, un nouvel accès d'indignation le saisit : vite, il faut arrêter ce livre, comme il avait arrêté l'*Histoire critique du Vieux Testament*. Mais vingt-quatre ans se sont écoulés depuis lors; nous sommes en 1702; il a prononcé lui-même l'oraison funèbre de Michel Le Tellier qui obéissait complaisamment à ses ordres, jadis; aujourd'hui le chancelier Pontchartrain ne l'écoute plus, lui est hostile, bien plus! veut l'obliger à faire passer par la censure les *Instructions* qu'il prépare contre Monsieur Simon. Sans le roi, qui lui resta fidèle, il perdait la partie. Lui, Bossuet, soumis à la censure! Lui, Bossuet, brimé par le magistrat! Lui, Bossuet, faire figure de gêneur, et presque de vaincu! L'autorité lui échappe, les temps sont changés, les libertins l'emportent : rien ne saurait être plus sensible à son cœur.

Souvent il se fait apporter son grand ouvrage, la *Défense de la tradition et des Saints Pères*; il le relit, il le reprend en mains, et s'y remet : jamais il ne l'achèvera. C'est qu'il doit ajouter à son livre chapitre après chapitre, et qu'il lutte moins contre un seul homme, que contre un esprit diffus qui saisit toute occasion de se manifester. L'affaire de Richard Simon n'était pas terminée, que le cas d'Ellies Du Pin avait surgi. C'était un prêtre encore, qui se montrait moins obstiné, il est vrai, mais dont l'inconscience tranquille avait un caractère fort significatif. Publiant un volumineux recueil des auteurs ecclésiastiques, il écrivait que

les hérétiques avaient quelquefois été plus clairvoyants et plus vrais, dans l'étude des textes sacrés, que les catholiques; et, chose monstrueuse, que des points capitaux, touchant les sacrements et touchant même le dogme, n'étaient pas encore fixés dans l'esprit des Pères de l'Église, au IIIe siècle après Jésus-Christ. Le premier, saint Cyprien avait parlé bien clairement du péché originel; le premier, le même auteur avait parlé fort amplement de la pénitence, et du pouvoir des prêtres pour lier et pour délier; ainsi de suite... Bossuet veille. Il ne veut pas traiter trop durement Ellies Du Pin, qui est parent de M. Racine le poète, et qui d'ailleurs est prêt à reconnaître ses erreurs; mais il y a plusieurs choses qu'il ne saurait souffrir : qu'on favorise les hérétiques; qu'on affaiblisse la tradition, tout d'abord sur le péché originel, et ensuite sur beaucoup d'autres articles; qu'on tranche sur les Saints Pères avec une témérité que les catholiques n'avaient pas coutume de se permettre, autrefois. Les pires libertés deviennent de mode, dans un siècle « aussi critique que celui-ci... »

Fénelon lui écrit, le 23 mars 1692 : « J'ai été ravi de voir la vigueur du vieux docteur et du vieux évêque. Je m'imaginais vous voir en calotte à oreilles, tenant M. Dupin comme un aigle tient dans ses serres un faible épervier. » Fénelon a beau sourire : le champ du Seigneur serait infesté, si l'aigle de Meaux ne veillait encore. Mais il se sent quelquefois bien las. [1]

1. *Journal* de Le Dieu, 1er décembre 1703 : « Au milieu de tout cela, me disait-il, je sens que je ne puis encore porter ce travail. Que la volonté de Dieu soit faite! Je suis tout résolu à la mort. Il saura

*
* *

Il ne finira ni la *Défense de la tradition et des Saints Pères*, ni la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte* : que d'ouvrages il ne finira pas — tous nécessaires, tous urgents! — Il brûlait d'aller chez les Anglais, d'entrer en conférence avec les théologiens de là-bas, de leur ouvrir les yeux : en Angleterre, il n'ira jamais. L'Angleterre s'est enfoncée dans son schisme, a chassé son Roi, a préféré prendre comme souverain le pire ennemi de la France et du catholicisme. « Je ne fais que gémir sur l'Angleterre. »[1] Il avait songé, jadis, à ranimer une croisade contre les Turcs : où est le temps où il prononçait le panégyrique de saint Pierre de Nolasque, dans l'église des Pères de la Merci, et où il s'indignait des grands et épouvantables progrès de l'islamisme ? où il se lamentait de ce qu'on abandonnait au Turc, cet ennemi capital, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil ? « O Jésus, Seigneur des Seigneurs, arbitre de tous les empires, et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ? » Alors le jeune

bien donner des défenseurs à son Église. S'il me rend mes forces je les emploierai à ce travail. »

1. 22 décembre 1688, à l'abbé Perroudot.

Louis XIV souriait aux grandes entreprises. Il n'était plus question de partir, maintenant, pour l'Orient lointain. Plus de rêves. Quand on parlait de croisades, non seulement les libertins souriaient, mais de pieux ecclésiastiques pensaient qu'il valait mieux laisser les Turcs en repos : des croisades, on est désabusé, disait l'abbé Fleury; il n'en est plus question que dans les souhaits de gens plus zélés qu'éclairés, ou dans les prédications de quelques poètes flatteurs.

Il était toujours le même, inébranlable; mais on aurait dit que les choses glissaient autour de lui, se présentaient sous des couleurs nouvelles, il ne les reconnaissait plus. On l'avait toujours entouré de considération; même dans la vivacité des polémiques, on avait respecté son zèle, sa charité, sa bonne foi. Des évêques, des princes étrangers lui avaient rendu témoignage, l'avaient comblé de marques d'honneur. Mais depuis que les Réformés s'étaient établis en Hollande, plus de déférence, ni même de politesse; on l'injuriait. Ce Jurieu, déchaîné contre tous, l'était particulièrement contre lui. Il l'accusait de déguisement, de mensonge; il suspectait ses mœurs, il parlait de concubinage. Il était grossier, comme ceci : Bossuet se fait appeler Monseigneur, ah ah! ces Messieurs les évêques sont bien montés en grade depuis les fondateurs du Christianisme, qui n'avaient pas d'autre titre que celui de Serviteur de Jésus-Christ. Bossuet est un déclamateur sans honneur et sans sincérité, Bossuet n'a ni bon sens ni pudeur; Bossuet est d'une ignorance grossière, d'une témérité qui tient du prodige; pour nier ce que nie

Bossuet, il faut avoir un front d'airain, ou être d'une ignorance vaste et surprenante...

Il n'est pas de ceux qui ne s'émeuvent pas des injures, ou même qui éprouvent une certaine délectation à les provoquer, à les recevoir. Il avait des vivacités, des colères, qui trahissaient en lui une capacité de souffrir : il souffrait quand il s'agissait de ceux qu'il avait beaucoup aimés, comme Fénelon; ou quand les injures pouvaient diminuer son autorité, le faire paraître moins digne d'interpréter la parole de Dieu. Sur sa voie douloureuse, Jurieu s'est trouvé pour lui jeter de la boue, pour l'appeler homme sans honneur et sans foi, pour l'accuser de mensonge et d'hypocrisie. Alors jaillit un cri, un émouvant appel à Celui qui sait, et qui fait tourner toutes choses au bien des âmes :

« *O Seigneur, écoutez-moi ; O Seigneur, on m'a appelé à votre terrible jugement comme un calomniateur, qui imputait des impiétés, des blasphèmes, d'intolérables erreurs à la Réforme ; et qui non seulement lui imputait tous ces crimes, mais encore qui accusait un ministre de les avoir avoués. O Seigneur, c'est devant vous que j'ai été accusé... Si j'ai dit la vérité, si j'ai convaincu de blasphème et de calomnie ceux qui m'ont appelé à votre jugement comme un calomniateur, un homme sans foi, sans honneur, sans conscience, justifiez-moi devant eux. Qu'ils rougissent ; qu'ils soient confondus ; mais, Dieu, je vous en conjure, que ce soit de cette confusion salutaire qui opère le repentir et le salut...* »[1]

1. *Deuxième avert. aux Protestants*, 1689. Ed. Lachat, XV, 275.

***

Tous les souffles d'incrédulité le font tressaillir; tout ce que les libertins impriment, il le connaît. Il ne pratique pas seulement Grotius, ce socinien : il va chercher jusque dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum* les œuvres de Crellius, et celles de Socin, le maître de la doctrine, C'est de cette source que le poison s'est répandu dans les âmes... — Ne pensons pas qu'il ignore les discussions sur les Terres australes, et l'objection que l'on fait au Catholicisme en prétendant qu'il n'est pas universel, puisqu'il existe un continent où les hommes ont vécu sans jamais avoir entendu parler du Christ : il connaît tout cela. Allez donc, s'écrie-t-il, « chicaner saint Paul et Jésus-Christ même, et alléguez-leur... les Terres australes, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre! »

De même, il n'ignore rien de ces embarrassants Chinois : au contraire, il est du complot que MM. des Missions étrangères mènent contre les jésuites, pour les forcer d'avouer que les cérémonies de la Chine sont le fait d'idolâtres. Chez lui on décide de faire imprimer, avant de la montrer au Roi, qui pourrait intervenir par égard pour les RR. PP. la *Lettre au Pape sur les idolâtries et les superstitions chinoises*; des missionnaires se rendent à l'évêché qui l'informent de ce qui se passe là-bas, du côté de Pékin : « M. de Lionne, évêque de Rosalie, est venu ce matin et cette après-

dinée entretenir M. de Meaux des affaires de ce pays, des mœurs et du génie de ces peuples... » Oser parler d'une Église chinoise, quel blasphème! Il s'indigne : « Étrange sorte d'Église sans foi, sans promesse, sans alliance, sans sacrements, sans la moindre marque de témoignages divins : où l'on ne sait ce que l'on adore et à qui l'on sacrifie, si ce n'est au ciel ou à la terre, ou à leurs génies, comme à celui des montagnes et des rivières, et qui n'est après tout qu'un amas confus d'athéisme, de politique et d'irréligion, d'idolâtrie, de magie, de divination et de sortilège!... »

Il n'ignore ni les chronologistes, ni leur travail en profondeur. Qui pourrait être surpris, le connaissant mieux, de trouver dans sa bibliothèque Marsham, et son *Chronicus Canon Ægyptiacus?* Jean Le Clerc accuse M. de Meaux d'avoir pris à Marsham bien des choses sans le nommer. La vérité, c'est que, dès le moment où il publia son *Discours sur l'Histoire Universelle*, en 1681, il enregistra pour sa part l'émotion qui agitait ses contemporains, devant les discordances qui éclataient entre l'histoire profane et l'histoire sainte; et que, préférant les données traditionnelles, il crut du moins devoir expliquer au Dauphin les raisons qu'il avait de les garder. Comme cette chronologie est malaisée, vraiment! L'histoire sainte nous dit, d'une part, comment Nabuchodonosor embellit Babylone, qui s'était enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'Orient; comment, après lui, l'empire babylonien ne put souffrir la puissance des Mèdes, et déclara la guerre à ces derniers; comment les Mèdes prirent pour général Cyrus,

fils de Cambyse, roi de Perse; comment Cyrus détruisit la puissance babylonienne, et joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Mèdes si fort augmenté par ses conquêtes; ainsi il fut le maître paisible de tout l'Orient, et fonda le plus grand empire qui eût été dans le monde. Mais d'autre part, les historiens profanes, Justin, Diodore et la plupart des auteurs grecs et latins dont les écrits nous sont restés, ne parlent pas ainsi. Ils ne connaissent pas ces rois Babyloniens; ils ne leur donnent aucun rang parmi les monarchies dont ils nous racontent la suite; nous ne voyons presque rien dans leurs ouvrages de ces fameux rois Teglathphalasar, Salmanasar, Sennacherib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommés dans l'Écriture et dans les histoires orientales.

Ces historiens profanes, vous ne les croirez pas, Monseigneur. Des histoires grecques se sont perdues; et peut-être racontaient-elles, justement, ce que l'Écriture Sainte nous rapporte. Les Grecs, que les Latins ont copiés, ont écrit tard; plus éloquents dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ils voulaient divertir l'Hellade par d'antiques histoires qu'ils ont composées sur des mémoires confus. Vous ne les croirez pas; vous croirez, bien plutôt, l'Écriture Sainte, plus intéressée aux choses de l'Orient, et donc plus vraisemblable — quand même nous ne saurions pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit... [1]

Mais en 1700, lorsqu'il donna la troisième édi-

1. *Discours sur l'Histoire Universelle*, éd. de 1681, p. 41 et suivantes.

tion du même *Discours*, c'est alors qu'on vit plus clairement encore le travail de son esprit. L'*Antiquité des temps* du P. Pezron est de 1687, les réponses du P. Martianay et du P. Lequien sont de 1689 et de 1690 : la masse d'idées et de faits qu'ils représentent, Bossuet la recueillit. Comme les chronologistes, il fut gêné par les Égyptiens, les Assyriens, et les Chinois encore, qui demandaient tant de siècles pour le développement de leur histoire, qu'ils faisaient éclater les cadres de la chronologie sacrée. Comme le P. Pezron, il indiqua, voulant remédier à la difficulté grave, le recours à la Version des Septante, qui donne cinq siècles de plus pour loger ces gêneurs; comme lui, il fut amené à décider, pour des raisons de date, entre deux versions de l'Écriture qui ne concordaient pas dans la mesure du temps. Jamais sans doute il n'eut d'embarras plus cruel.

***

Elle se dessine peu à peu, sa physionomie plus vraie; il n'est pas le bâtisseur paisible d'une somptueuse cathédrale, bâtie tout entière dans le style Louis XIV : mais, bien plutôt, l'ouvrier qui court, affairé, pressé, pour réparer des brèches chaque jour plus menaçantes. Sa clairvoyance allait jusqu'aux principes : et il mesurait l'ampleur et la puissance et la multiplicité des efforts accomplis par les incrédules pour ruiner les fondations mêmes de l'Église de Dieu.

Spinoza, niant le miracle, veut asservir Dieu aux lois de la nature. Ah! que l'esprit des hommes ne se laisse pas séduire par ce Dieu-Entité, par ce Dieu qui n'est plus qu'une ombre! Le Dieu de Moïse a bien une autre puissance : « il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît; il donne des lois à la nature et les renverse quand il veut... Si, pour se faire connaître dans le temps que la plupart des hommes l'avait oublié, il a fait des miracles étonnants, et forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul bien qui entretient l'ordre du monde... » Considérez la Création : « En faisant le monde par sa parole, Dieu montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a en agissant d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même... » Considérez le déluge : « Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage. » Bossuet songe aux ravages que le Dieu de l'*Éthique* peut produire dans les consciences chrétiennes; et pour elles, ce Dieu lui fait peur.

Malebranche aussi l'inquiète, parce qu'il retrouve au fond de sa philosophie la même pensée.

1. *Discours sur l'Histoire Universelle*, IIe Partie.

Il s'écrie, dans son Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, le 1er septembre 1693 : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les desseins de Dieu à leur pensée, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement! » Le P. Malebranche est modeste, ses intentions sont pures, il l'avoue : mais il sait aussi qu'avec tout cela, ses disciples vont droit à l'hérésie. Quand on perce l'affreux galimatias dont il s'entoure, on trouve dans sa philosophie une explication du monde qui bannit le surnaturel; et cette explication elle-même se fonde sur une méthode qui comporte de « terribles inconvénients ». C'est un des passages de l'œuvre de Bossuet où il se montre à la fois le plus pénétrant, et le plus admirablement lui-même :

De ces mêmes principes mal entendus, un autre inconvénient terrible gagne insensiblement les esprits. Car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement — ce qui, réduit à de certaines bornes, est très véritable — chacun se donne la liberté de dire : « J'entends ceci, et je n'entends pas cela » ; et sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des Vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. Il s'introduit, sous ce prétexte, une liberté de juger

qui fait que, sans égard à la Tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense... »[1]

Mais de qui procède Malebranche ? De Descartes. Dans un siècle enivré de cartésianisme, et dans une certaine mesure cartésien lui-même, Bossuet réfléchit, analyse, distingue, et se défend. Dans Descartes se rencontrent au moins trois choses. D'abord, des arguments utiles contre les athées et les libertins ; en second lieu, des théories physiques qu'on peut adopter ou n'adopter pas, et qui, étant indifférentes pour la religion, n'ont en soi pas grande importance ; et enfin, un principe qui menace la foi :

Je vois... un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie ; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme.[2]

Allons plus loin : n'y aurait-il pas une attitude mentale dont la philosophie de Descartes n'aurait été d'abord que l'exposant, et qu'elle aurait ensuite renforcée ? Ne trouverait-on pas, plus diffuse, plus profondément engagée dans la vie, une volonté à laquelle tout se ramène ? Ne s'agirait-il pas d'un immense refus d'obéir à l'autorité,

1. A un disciple de Malebranche, 21 mai 1687.
2. *Ibid.*, et *Lettre à Huet*, 18 mai 1689.

d'un invincible besoin de critique, qui serait « la maladie et la tentation de nos jours » ?[1] Après le temps où l'homme s'est humilié devant Dieu, et a prêté obéissance au Roi, voici qu'est venue l'époque de « l'intempérance de l'esprit ». Ici l'éloquence orne la vérité que Bossuet découvre; et c'est dans ces paroles solennelles que l'orateur décrit l'état d'esprit qui gagne de proche en proche, qui tend à l'emporter dans les consciences, et qui lui inspire un véritable effroi :

Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras; les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse; comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée; il se met au rang des gens désabusés; il insulte en

1. Bossuet à Rancé, 17 mars 1692. « La fausse critique qui est la maladie et la tentation de nos jours... »

son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son dieu.[1]

***

Plus rien n'est simple; il n'y a plus d'équilibre ni de mesure, puisqu'on ne se soumet plus à l'autorité; les plus pieux et les plus doctes peuvent se livrer à d'étranges fantaisies, on n'est plus sûr de rien, on ne sait plus. Ne s'avise-t-on pas de publier et de prôner l'œuvre d'une religieuse espagnole qu'on dit mystique, et qui est folle, Marie de Jésus, abbesse d'Agreda ? Et l'erreur monstrueuse de son cher Fénelon... On essaie de défendre le théâtre; on veut à tout prix montrer que l'Église tolère le libertinage de la scène; on torture les textes des Saints Pères pour extorquer leur approbation; on ose invoquer l'exemple de l'Écriture Sainte, en disant qu'elle aussi se sert de paroles qui expriment les passions, et que si l'on devait défendre toutes les choses qui peuvent avoir des suites fâcheuses, il faudrait interdire la lecture de la Bible même en latin, puisqu'elle est la cause innocente de toutes les hérésies; et qui donc, je vous prie, profère ces sottises et ces blasphèmes, sinon un moine, un Père Caffaro ? — D'un excès on se jette dans un autre; sous prétexte d'obéir au Roi, pour un peu on refuserait l'obéissance au Pape, et l'Église gallicane deviendrait une Église schismatique, s'il n'était là pour rendre à César ce

1. *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.* Éd. Lachat, t. XII, p. 552.

qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Des à-coups continuels; d'une défense il faut passer à une autre défense; bien plus ! il faudrait être sur tous les points à la fois. Comme ses ennemis seraient heureux de le voir disparaître! De temps en temps, on fait courir le bruit que M. de Meaux a été frappé d'apoplexie; et on assure même que M. Simon a dit : Il faut le laisser mourir, il n'ira pas loin. Et M. de Meaux tient toujours.

C'est pour cela peut-être, c'est parce qu'il vit dans une vigilance exaspérée, dans un effort sans rémission, qu'il prend un ton farouche pour maudire ce qui appartient au monde trompeur : la concupiscence de la chair, qui nous entraîne vers le bas; la concupiscence des yeux, et celle de l'esprit. Plus rien ne trouve grâce devant sa rigueur, ni le désir d'expérimenter et de connaître, ni le goût de l'histoire, ni la science si elle est une forme du péché d'orgueil, ni l'amour de la gloire, ni l'héroïsme : et dégoûté des erreurs innombrables des hommes, il se fait inhumain. C'est pour cela aussi qu'il aspire au divin, d'un cœur qui a besoin d'être consolé. Alors il reprend l'Évangile, non pour le discuter, mais pour méditer pieusement sur ses plus belles pages, pour se laisser aller à la douceur de croire, à la douceur d'aimer : « Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer... » S'élevant de cime en cime jusqu'aux demeures célestes, il en arrive à ce degré sublime où prière et poésie se confondent, et où son langage ne traduit plus d'autre sentiment que son aspiration totale à la vérité et à la beauté qui dureront toujours.

CHAPITRE V

LEIBNIZ, ET LA FAILLITE DE L'UNION DES ÉGLISES

« Il était grêle et pâle; ses doigts effilés prolongeaient des mains couvertes de lignes innombrables; ses yeux, de tout temps peu aigus, l'avaient privé d'images visuelles dominatrices; il marchait la tête penchée et haïssait les mouvements brusques; il jouissait des parfums et y puisait un vrai réconfort. Il ne désirait pas tant la conversation que la méditation et la lecture solitaires; mais si une causerie s'inaugurait, il la continuait avec joie. Il aimait le travail nocturne. Il se souciait peu de l'action passée; la moindre pensée présente le retenait plus que les plus grandes choses lointaines. Aussi écrivait-il sans cesse des choses nouvelles qu'il laissait inachevées; le lendemain, il les oubliait ou ne s'efforçait pas de les retrouver... »[1]

Tel est Leibniz. Dans son âme multiple, quel appétit de savoir! C'est sa première passion. Il a envie de tout connaître, jusqu'aux limites extrêmes du réel, et au-delà, jusqu'à l'imaginaire. Il dit :

1. Jean Baruzi, *Leibniz* (*La pensée chrétienne*), pp. 10-12.

celui qui aura vu attentivement plus de portraits de plantes et d'animaux, plus de figures de machines, plus de descriptions ou de représentations de maisons ou de forteresses, qui aura lu plus de romans ingénieux, entendu plus de narrations curieuses, celui-là aura plus de connaissances qu'un autre, quand il n'y aurait pas un mot de vérité dans ce qu'on lui a dépeint et raconté... Il avait tout appris : d'abord le latin et le grec, la rhétorique, la poésie; au point que ses maîtres, étonnés de son appétit insatiable, craignaient qu'il ne restât prisonnier de ces premières études; mais dans ce moment même, il leur échappait. De la philosophie scolastique et de la théologie, il passait aux mathématiques, pour y faire plus tard des découvertes de l'ordre génial; il allait des mathématiques à la jurisprudence. Il s'engageait dans l'alchimie, cherchant ce qui est secret, ce qui est rare, ce qui mène peut-être, par des chemins inaccessibles au commun des mortels, vers l'explication des apparences. Chaque livre, chaque homme au hasard rencontré, étaient pour lui une provocation à connaître. « Se fixer, comme par un clou », à une place déterminée, à une discipline, à une science, voilà ce qu'il ne pouvait souffrir. Choisir un métier précis, devenir avocat ou professeur, se livrer aux mêmes occupations tous les jours à la même heure, — non pas! Il voyagea, vit les villes allemandes, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, visita les musées, fréquenta les compagnies savantes, enrichit son esprit par mille contacts faisant de sa vie une perpétuelle acquisition. Il consentit à être bibliothécaire, prêtant l'oreille

aux appels incessants de toutes les pensées humaines; historiographe, pour embrasser le plus possible du passé, du présent; correspondant universel; conseiller des princes; encyclopédie toujours prête à se laisser consulter. Mais sa raison d'être fut de représenter dans le monde un dynamisme qui paraissait inépuisable, parce qu'il ne cessait jamais de se refournir de faits, d'idées, de sentiments, d'humanité.

De sa conscience en travail, remuant et brassant les acquisitions de toute espèce, venaient à surgir, au gré des jours, les inventions utilitaires, les systèmes philosophiques, ou les rêves généreux. Il finissait par posséder toutes les sciences et tous les arts, sans compter les matériaux infinis de ses constructions idéales; il était, comme on l'a dit, « mathématicien, physicien, psychologue, logicien, métaphysicien, historien, juriste, philologue, diplomate, théologien, moraliste »; et dans cette activité prodigieuse, que nul enfant des hommes peut-être n'a pratiquée au même point, ce qui lui plaisait par-dessus toutes choses, c'était la variété : *utique enim delectat nos varietas.*

Utique delectat nos varietas, sed reducta in unitatem. La réduction à l'unité : telle est, en effet, la seconde passion de Leibniz, moins sensible aux contrastes qu'aux concordances, attentif à découvrir la série de gradations menues qui lient la lumière à l'ombre et le néant à l'infini. Il voudrait unir entre eux les savants : car d'où vient que la science progresse avec tant de lenteur, sinon de l'isolement de ceux qui la pratiquent ? Qu'on crée dans chaque pays des Académies, que celles-ci

communiquent de nation à nation, et bientôt ces canaux de l'esprit, apportant le flot des connaissances nouvelles, féconderont la terre. Bien plus! Leibniz voudrait instituer une langue universelle. En vérité, le monde offre un douloureux spectacle de mésentente ou de discorde : partout des barrières, des demandes qui demeurent sans réponse, des élans vers la vérité, qui sont condamnés à retomber dans le vide : confusion qui dure depuis des siècles. Ne serait-il pas possible de supprimer quelques-uns au moins des obstacles dont la seule vue choque la raison; et, pour commencer, de s'entendre sur le sens des mots? On créerait une langue qui vaudrait pour tous, et qui non seulement faciliterait les relations internationales, mais porterait dans son être de tels caractères de netteté, de précision, de souplesse, de richesse, qu'elle serait évidence rationnelle et sensible. On s'en servirait pour toutes opérations de l'esprit, comme les mathématiciens se servent de l'algèbre : seulement, ce serait une algèbre concrète, chaque terme offrant la vision de ses rapports possibles avec les termes voisins au premier coup d'œil. On posséderait ainsi une caractéristique universelle, l'instrument le plus fin dont l'esprit humain se soit jamais servi.

Il souffre de la désunion de l'Allemagne, de la désunion de l'Europe, qu'il voudrait pacifier, quitte à diriger vers l'Orient le trop-plein de ses activités guerrières. Et si nous pénétrons dans les demeures plus profondes de son esprit, nous y trouvons le même désir. Sa grande découverte en mathématiques, le calcul infinitésimal, est un passage du

discontinu au continu; sa grande loi psychologique est celle de la continuité : une perception claire est liée à des perceptions obscures, qui nous mènent de proche en proche, par une série de degrés insensibles, à la vibration première de l'effort vital. L'harmonie demeure la suprême vérité métaphysique. En elle finissent par se fondre les diversités qui semblaient irréductibles, qui se composent en un tout où chacune a sa place, d'après un ordre divin. L'univers est un vaste chœur; l'individu a l'illusion d'y chanter seul son chant, mais en réalité, il ne fait que suivre pour son compte une partition immense, où chaque note a été placée de telle sorte que toutes les voix se correspondent, et que leur ensemble forme un concert plus parfait que l'harmonie des sphères, rêvée par Platon.[1]

Relisons ici la belle page où Émile Boutroux a marqué les difficultés que rencontrait, à l'époque précise où il parut au monde, un esprit fait de telle sorte. — « La tâche ne se présente pas dans les mêmes conditions que pour les Anciens. Il trouve devant lui, développées par le Christianisme et par la réflexion moderne, des oppositions tranchées, et des contrariétés, sinon de véritables contradictions, telles que les Anciens n'en ont jamais connues. Le général et le particulier, le possible et le réel, le logique et le métaphysique, le mathématique et le physique, le mécanisme et la finalité, la matière et l'esprit, l'expérience et l'innéité, la liaison universelle et la spontanéité, l'enchaîne-

1. Nous aurons à revenir sur cette philosophie, dans la IV[e] Partie de notre ouvrage, chap. v.

ment des causes et la liberté humaine, la providence et le mal, la philosophie et la religion, tous ces contraires, de plus en plus dépouillés par l'analyse de leurs éléments communs, divergent maintenant à tel point qu'il semble impossible de les concilier, et que l'option pour l'un des deux, à l'exclusion complète de l'autre, semble s'imposer à une pensée soucieuse de clarté et de conséquence. Reprendre, dans ces conditions, la tâche d'Aristote, retrouver l'unité et l'harmonie des choses, que l'esprit humain semble renoncer à saisir, peut-être même à admettre, tel est l'objet que se propose Leibniz. »[1]

Ainsi cette admirable intelligence, audacieuse et calme, en un temps où les idées se dressaient les unes contre les autres avec une violence encore inconnue, irritées, exaspérées, voulut se placer à un point de vue si haut que tout choix qui excluait un contraire lui parût non pas un signe de force, mais de faiblesse et d'abandon. Réussira-t-elle dans son dessein ? Quand Leibniz descendra vers les faits, passant de la spéculation à la pratique, et qu'il voudra guérir la conscience religieuse de ses contemporains, déchirée et meurtrie, par le remède de la conciliation : la question est de savoir s'il aboutira, ou s'il ne fera qu'ajouter la notion d'irréparable au schisme préexistant. Parmi les croyances traditionnelles, était-il possible, fût-ce au génie, de sauver le sentiment de la chrétienté ?

1. *Préface à la Monadologie*, 1881.

***

Dès que l'on considère l'Europe, une plaie frappe les yeux : depuis la Réforme, son unité morale a été rompue. Ses habitants sont divisés en deux partis, qui s'affrontent. Guerres, persécutions, aigres disputes, injures, sont la vie quotidienne de ces frères ennemis. Pour qui rêve d'harmonie, le premier devoir est de guérir un mal dont la violence s'accroît. Depuis 1660, en effet, la querelle entre catholiques et protestants s'est ravivée : jusqu'à quel excès n'ira-t-elle point ? Si elle continue, c'en sera bientôt fait de la foi, de toute foi ; car les libertins, les déistes, et même les athées, mènent contre la croyance une campagne tous les jours plus audacieuse, qui ne rencontre devant elle que des forces divisées. Si, au contraire, protestants et catholiques arrivaient à s'entendre, les chrétiens réconciliés, trouvant dans leur union une force invincible, feraient front contre l'impiété et sauveraient l'Église de Dieu.

A l'œuvre de conciliation, Leibniz s'associera de tout son pouvoir. Il connaît les prétentions des deux partis ; il a longuement pratiqué les livres de controverse, et sait même qu'en général ils ne contiennent rien de bon. Il connaît les hommes. Il n'est pas le premier venu, ayant prouvé, par ses découvertes, qu'il méritait quelque crédit parmi les gens qui pensent : dans tous les pays d'Europe, des savants de premier ordre peuvent répondre de lui. Il est luthérien : mais, suivant

un mot admirable qu'il a prononcé, dans un dessein aussi beau que celui de l'union, il ne veut pas « distinguer ce qui distingue... » Pour trouver une méthode, il n'a qu'à suivre le penchant de sa nature : montrer que les divergences ne sont pas essentielles, que les ressemblances sont multiples et aboutissent presque à l'identité, obtenir un ralliement général aux formes les plus simples de la foi, qui sont les plus profondes.

Du temps de son voyage à Paris, il avait prononcé chez Arnauld le Janséniste un *Pater noster* que tous, suivant lui, pouvaient accepter : « O Dieu, unique, éternel, et tout-puissant, le seul Dieu véridique et infiniment dominateur; moi, ta misérable créature, je crois et j'espère en toi, je t'aime plus que tout, je te prie, je te loue, je te rends grâces et je me donne à toi. Pardonne-moi mes péchés, et donne-moi, comme à tous les hommes, ce qui, d'après ta volonté présente, est utile pour notre bien temporel comme pour notre bien éternel; et préserve-nous de tout mal. Amen. » Mais Arnauld avait rejeté cette prière, parce qu'elle ne contenait pas le nom de Jésus-Christ. Il y aurait toujours des gens pour rejeter ses formules, et la tâche ne serait pas si simple; du moins il voulait l'entreprendre. S'il réussissait, il réaliserait pour sa part l'harmonie, loi de l'univers. S'il échouait, — à d'autres la responsabilité, aux obstinés, aux aveugles; d'autres prolongeraient le schisme, le rendraient irréparable, et achèveraient de ruiner la conscience religieuse de l'Europe.

De lentes approches s'étendent sur une série d'années. Dès 1676, quand Leibniz cherche sa voie

du côté de l'alchimie, il rencontre à Nuremberg un adepte, le baron de Boinebourg, un protestant converti, qui consacre le meilleur de sa vie aux « négociations iréniques », comme on disait alors. Boinebourg l'emmène à Francfort, puis à la cour de Mayence, où les controverses religieuses battent leur plein. Rentrant de Paris et acceptant la place de bibliothécaire à Hanovre, en 1676, il trouve dans la personne du duc Jean-Frédéric, prince catholique régnant sur des sujets protestants, l'homme par qui Rome espère convertir l'Allemagne du Nord. Le mouvement s'accélère, les acteurs s'affairent sur la scène de Hanovre : Ernest-Auguste, successeur de Jean-Frédéric ; l'évêque Spinola, protégé de l'Empereur, qui circule entre Vienne, les principautés allemandes et Rome, pour tisser les fils de l'union. En 1683, Spinola apporte une formule de base, *Regulae circa christianorum omnium ecclesiasticam reunionem*. Des théologiens des deux partis s'assemblent, tiennent des conférences, et sous l'inspiration de Molanus, abbé de Lockum, — esprit large, cœur généreux, — élaborent une méthode qui doit mener enfin à la conciliation longuement désirée : *Methodus reducendae unionis ecclesiasticae inter Romanenses et Protestantes*.

Leibniz va plus loin que tous. Vers le temps où se prépare et s'exécute, dans le royaume de France, la Révocation de l'Édit de Nantes, insensible aux violences passagères et convaincu que l'esprit de concorde est la vérité et la vie, il réfléchit et compose la profession de foi qu'on appelle le *Systema theologicum*, au ton si grave et si beau :

après avoir invoqué le secours divin par de longues et ferventes prières; mettant de côté, autant qu'il est possible à l'homme, tout esprit de parti; méditant sur les controverses religieuses comme si j'arrivais d'un monde nouveau; simple néophyte, étranger à toutes les communions, libre de tout engagement, je me suis enfin, tout bien considéré, arrêté aux points que je vais exposer : j'ai cru devoir les embrasser, parce que l'Écriture Sainte, l'autorité de la pieuse antiquité, la saine et droite raison elle-même, et le témoignage certain des faits, me semblent se réunir pour en inspirer la conviction à tout homme exempt de préjugés...

De quelle conviction parle-t-il ? Ayant examiné non seulement les dogmes, l'existence de Dieu, la création de l'homme et du monde, le péché originel, les mystères, mais les points les plus controversés de la pratique, les vœux religieux, les œuvres, les cérémonies, les images, le culte des saints, il est convaincu que rien ne s'oppose à ce que catholiques et protestants se rapprochent, s'unissent, et, cédant les uns et les autres sur quelques difficultés apparentes, restituent l'unité de la foi. Voici comment il parle des disciplines romaines, de celles mêmes qui excitent la colère ou le mépris de ses coreligionnaires, les luthériens :

J'avoue que les ordres religieux, les pieuses confréries, les saintes associations, et toutes les autres institutions de ce genre, ont toujours obtenu de ma part une admiration toute particulière. Elles sont comme une milice céleste combattant sur la terre, pourvu qu'on en éloigne tout abus et toute corrup-

tion, qu'on les dirige selon l'esprit et les règles des fondateurs, et que le Souverain Pontife les applique aux besoins de l'Église universelle.

Ou mieux encore :

Ainsi les sons de la musique, les doux accords des voix, la poésie des hymnes, l'éloquence sacrée, l'éclat des lumières, les parfums, les riches vêtements, les vases ornés de pierres précieuses, les dons de grand prix, les statues et les images qui excitent la piété, les lois d'une savante architecture, les combinaisons de la perspective, les solennités des processions publiques et les riches tentures qui tapissent les rues, le son des cloches, en un mot, tous les honneurs que la piété des peuples aime à prodiguer, ne rencontrent pas, je pense, auprès de Dieu le dédain qu'affecte la simplicité chagrine de quelques hommes de nos jours ; c'est du reste ce que confirment à la fois la raison et les faits...

Après cela, faut-il s'étonner qu'à Rome, où le conduisent en 1689 ses fonctions d'historiographe et son universelle curiosité, on lui offre de prendre la direction de la Bibliothèque Vaticane ? N'est-on pas fondé à croire qu'il est catholique de cœur, et tout près de se convertir ?

***

Bossuet; c'est Bossuet qu'il faudrait atteindre pour réussir. « Vous êtes comme un autre saint Paul, dont les travaux ne se bornent pas à une seule nation, ou à une seule province : vos ouvrages

parlent présentement en la plupart des langues de l'Europe, et vos prosélytes publient vos triomphes en des langues que vous n'entendez pas... »[1]

Longtemps Bossuet a cru que l'on pouvait réduire les protestants par la controverse. Lorsqu'en 1671, il a donné son *Exposition de la doctrine catholique*, il a semblé tendre la main, ouvrir les bras. Comme Leibniz, il ne voulait plus distinguer ce qui distingue, et insistait sur ce qui pouvait unir. Dégageant la doctrine catholique des surcharges dont les brouillons et les excessifs l'avaient embarrassée; montrant que les croyances fondamentales étaient communes; s'expliquant sur le culte des Saints, sur les images et sur les reliques, sur les indulgences, sur les sacrements, sur la justification par la grâce, de la manière la plus conciliante; justifiant la tradition et l'autorité de l'Église; montrant que la croyance à la transsubstantiation constituait la seule difficulté réelle, et qu'encore cette difficulté n'était pas insoluble : il accomplissait un geste si généreux, si chaleureux, que tout le monde protestant s'en était ému. Et même on avait accusé son *Exposition* d'être trop libérale pour qu'elle fût orthodoxe, mais munie de l'approbation des évêques et du Pape lui-même, elle triomphait, elle parcourait toute l'Europe, agissante : « Cette exposition de notre doctrine produira deux bons effets : le premier, que plusieurs disputes s'évanouiront tout à fait, parce qu'on reconnaîtra qu'elles sont fondées sur de fausses explications de notre croyance; le second,

1. Milord Perthe à Bossuet, 12 nov. 1685.

que les différences qui resteront ne paraîtront pas, suivant les principes des Prétendus Réformés, si capitales qu'ils ont voulu d'abord le faire croire; et que, selon ces mêmes principes, elles n'ont rien qui blesse les fondements de la foi... »

Il est vrai qu'il a loué la Révocation de l'Édit de Nantes, qui était dans la logique de sa pensée; et que la coupure s'est marquée là; le jour où il a prêché sur le *Compelle intrare* devant la cour assemblée, c'était le dimanche 21 octobre 1685, les protestants ont dû le ranger non seulement parmi leurs adversaires, mais parmi leurs ennemis. Et l'on sait comment la publication de l'*Histoire des Variations des Églises protestantes*, en 1688, a provoqué des tempêtes. Pendant des mois, pendant des années, paraissent des réfutations, des réponses, et des réponses aux réponses : ni les unes ni les autres ne furent douces : « On n'a pas besoin de boire toute l'eau de la mer pour savoir qu'elle est amère, ni de rapporter au long toutes les calomnies qu'on nous fait pour nous faire sentir toute l'amertume qu'on a contre nous. » [1]

C'est ici que l'entreprise prend son caractère grandiose, et arrive à sa valeur pathétique. Après la Révocation, chercher l'union des Églises! De tous côtés on l'avait désirée; il y avait des gens en Suède, en Angleterre, et jusqu'en Russie, pour essayer de rassembler en un seul troupeau les hommes de bonne volonté. Mais quand les gardiens ne faisaient plus que se battre entre eux, penser encore, penser toujours à la conciliation!

1. *Seconde Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église* (1701). Éd. Lachat, t. XVII, p. 239.

Ce rêve fut pourtant celui de Leibniz, qui appela Bossuet à son secours.

Ils vont conférer, sinon dans leurs personnes de chair, du moins dans leurs idées, dans leur vouloir; non pas assis l'un devant l'autre, mais aussi minutieusement que s'ils se trouvaient ensemble dans quelque salle austère, et sous un crucifix. Avec l'aide de quelques initiés, dans la pénombre, dans le mystère qui conviennent aux longues négociations difficiles, entre ces deux grandes âmes s'engage un débat poignant.

***

A ne pas tenir compte d'une phase qui ne fut qu'un rapide échange de lettres et de politesses, c'est à partir de 1691 que le débat prit son ampleur. De France, un petit groupe d'esprits religieux jetait sur le Hanovre des regards d'espoir : Pellisson, l'ancien ami de Fouquet, embastillé, libéré, de huguenot devenu catholique, directeur de la Caisse des conversions, qui d'une âme brûlante cherchait à réunir l'Église qu'il avait quittée à l'Église romaine; Louise Hollandine, sœur de la duchesse de Hanovre, qui s'était retirée à l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, après avoir abjuré le Protestantisme; Mme de Brinon, sa secrétaire, active et zélée pour la gloire de Dieu. Qui sait ? Peut-être la duchesse de Hanovre se convertira-t-elle à son tour ? Peut-être son mari suivra-t-il son exemple ? Et peut-être cette terre hanovrienne, où le bon grain semble lever, donnera-t-elle une

glorieuse moisson ? Des signaux sont échangés : Leibniz et Pellisson correspondent, arguent, apprennent à s'estimer et à s'aimer à travers la distance; Bossuet est alerté, et « entre dans le dessein ».

Les voici aux prises. Leibniz cherche le lieu de conciliation, l'endroit moins bien gardé ou plus mollement défendu par lequel on pénétrerait dans la forteresse, celui-ci : on peut se tromper en matière de foi, sans être hérétique ou schismatique, pourvu que l'on ne soit pas opiniâtre. Si les protestants admettent que tout concile œcuménique exprime la vérité en ce qui concerne le salut; ou s'ils se trompent, en pensant que le Concile de Trente, qui a sanctionné la séparation définitive, n'avait pas un caractère œcuménique, du moins se trompent-ils sans malice; ils ne sont ni hérétiques, ni schismatiques, et consentant à s'en remettre aux décisions d'un concile œcuménique futur, ils demeurent en esprit dans la communion de l'Église... Quel grand espoir! Et quel pas on ferait vers la paix des âmes, si Bossuet le favorisait!

Tourner les positions établies par un concile, de façon à le considérer, en définitive, comme nul et non avenu, — c'est ce que l'évêque de Meaux n'admettra pas si facilement. « Pour ne pas se tromper dans ces projets d'union, il faut être bien averti qu'en se relâchant, selon le temps et l'occasion, sur les articles indifférents et de discipline, l'Église romaine ne se relâchera jamais d'aucun point de la doctrine définie, ni en particulier de celle qui l'a été par le Concile de Trente... » Accorder aux luthériens certaines satisfactions, comme la

communion sous les deux espèces, soit; mais capituler sur le principe d'autorité, pierre angulaire de l'Église, assurément non. Donc, dans sa manière vigoureuse, peu faite pour la diplomatie, il prend l'offensive : si M. Leibniz croit à la catholicité, s'il déclare admettre les propositions qui sont l'essence de la catholicité, quoi de plus simple? Qu'il se convertisse au Catholicisme!

Il se trompe; il ne connaît pas bien son adversaire. Cette marge indécise, cette ligne à peine visible qui le sépare de l'Église romaine, Leibniz ne la franchira pas. Il ne la franchira jamais, parce que c'est une affaire de conscience individuelle, sur laquelle aucune pression extérieure ne saurait agir; et surtout, parce que la vraie question n'est pas là. Il ne s'agit pas pour les protestants d'abdiquer, mais de s'unir; et lui-même est un négociateur, non pas un transfuge. Que Bossuet le sache bien; qu'il abandonne ces manières expéditives et impérieuses; qu'il saisisse la différence entre conciliation et conversion : « On a fait de très grands pas pour satisfaire à ce qu'on a jugé dû à la charité et à l'amour de la paix. On s'est approché des bords de la rivière Bidassoa, pour passer un jour dans l'île de la Conférence. On a quitté exprès toutes ces manières qui sentent la dispute, et tous ces airs de supériorité que chacun a coutume de donner à son parti..., cette fierté choquante, ces expressions de l'assurance où chacun est, en effet, mais dont il est inutile et déplaisant de faire parade auprès de ceux qui n'en ont pas moins de leur part... » Encore une fois, la question que l'on pose à Bossuet est de savoir si, considérant sans

malice que le Concile de Trente n'avait pas un caractère œcuménique, on peut revenir sur ses décisions. La réponse du prélat était trop hâtive; qu'il reprenne les données du problème, on attendra.

Et Bossuet se met au travail : malgré la masse des occupations qui l'accablent, il étudiera en détail les textes jusqu'ici rédigés, les formules arrêtées pour l'accord. « Le premier loisir que j'aurai sera employé à vous dire mon sentiment avec une entière ingénuité... » — « Puisse cette année vous être heureuse, à vous et à tous ceux qui recherchent sérieusement l'union des chrétiens! »[1] Il s'applique. « J'entre dans le dessein; et quoique je ne puisse pas entrer dans tous les moyens, je vois bien que, si l'on voulait en croire M. l'abbé Molanus et les autres aussi équitables que lui, la plupart des difficultés seraient aplanies. Vous verrez dans peu mes sentiments... »

L'attente de Leibniz n'est pas inactive; pour étayer sa cause, il cherche des arguments. Déjà il avait fait remarquer que la France elle-même n'avait pas tenu le concile de Trente pour œcuménique : maintenant il trouve, à sa grande joie, une preuve de fait, un précédent qui lui semble indéniable. Une fois au moins, — et à vrai dire, dans plusieurs autres cas; mais une fois au moins, et pour un cas typique, — l'Église romaine a cassé l'arrêt d'un concile. Les Calixtins de Bohême n'ayant pas reconnu l'autorité du concile de Constance, pour ce qui est de la communion sous les deux espèces, le pape Eugène et le

1. Lettre du 17 janvier 1692.

concile de Bâle passèrent par-dessus cette considération, et n'exigèrent point d'eux de se soumettre, mais renvoyèrent l'affaire à une nouvelle décision de l'Église. Que pense Bossuet de la force d'un tel précédent? N'est-ce pas le cas même dont il s'agit aujourd'hui, *in terminis?* « Jugez, Monsieur, si la plus grande partie de la langue germanique ne mérite pas pour le moins autant de complaisance qu'on a eu pour les Bohémiens... »

Elle vint enfin, la réponse longuement attendue; elle arriva sous la forme d'un traité qui suivait point par point les *Pensées particulières sur le moyen de réunir l'Église protestante avec l'Église catholique romaine*, de Molanus, et concluait à son tour. Bossuet disait que la méthode proposée était inacceptable, la méthode suspensive, qui tendait à admettre la pacification avant d'en venir aux principes; seule était admissible la méthode de déclaration, qui posait les principes avant d'en venir aux faits. Commencer par une conciliation dans l'ordre pratique, réunir ensuite une assemblée pour convenir à l'amiable de la doctrine, en arriver enfin à un concile qui déciderait des points sur lesquels on n'aurait pu s'accorder, quelle erreur! Il faut d'abord un concile, qui recevra les protestants à résipiscence; après quoi l'on passera à la conciliation. Autrement, on cède à l'avance sur le point capital : si les protestants veulent rentrer dans la communion romaine avant de se soumettre, c'est qu'ils n'avouent pas leur erreur, refusant de reconnaître l'autorité de l'Église; tout est là.

La méthode, en effet, implique déjà les idées qui constituent l'essentiel du débat. L'Église est infail-

lible; ce que le Concile de Trente a décidé, vaut pour toujours. Dire que la France n'a pas reconnu son caractère œcuménique, c'est s'abuser; car le refus de la France ne concerne que les préséances, prérogatives, libertés et coutumes du royaume, sans toucher en aucune sorte aux matières de foi. Invoquer l'exemple des Calixtins de Bohême, c'est s'abuser encore : l'examen qu'on promettait à Bâle n'était pas fait pour remettre en question la décision de Constance, mais pour la confirmer en l'éclairant. Et puisque Leibniz demande expressément si des gens qui sont prêts à se soumettre à la décision de l'Église, mais qui ont des raisons de ne pas tenir un certain concile pour œcuménique, doivent être considérés comme hérétiques, — expressément Bossuet répondra : « Oui, ces gens-là sont hérétiques; oui, ces gens-là sont opiniâtres. » Après quoi Leibniz aura beau se défendre, répliquer que c'est une maxime bien étrange que de dire : « Hier on croyait ainsi, donc aujourd'hui il faut croire de même »; il aura beau revenir sur les précédents : il ne gagnera plus rien. Bossuet a dressé devant lui un mur qu'il estime être sans fissure; et le débat pourrait être clos.

Il reprit cependant. Les auteurs de second plan disparaissaient, emportés par la mort; mais Leibniz et Bossuet demeuraient, et une espérance était encore possible. Le 27 août 1698, dans le monastère de Lockum, Leibniz rédigeait un nouveau *Projet pour faciliter la réunion des protestants avec les catholiques romains*, qu'il terminait par une émouvante prière à Dieu; et il reprenait sa correspondance avec Bossuet. Mais les arguments étaient

toujours les mêmes, — sauf un. Persistant à vouloir montrer qu'il n'est pas vrai que l'Église n'ait jamais changé, il aborde la question de l'authenticité des Livres Saints. L'Église d'aujourd'hui, observe-t-il, tient pour authentiques des écrits que l'ancienne Église tenait pour apocryphes; donc, il y a eu changement dans la tradition... La controverse continue, pesante et minutieuse, jusqu'au moment où Bossuet se trouve près de sa fin; les lettres échangées deviennent de longs traités, dont l'un contient jusqu'à cent vingt-deux articles; mais est-il besoin de dire qu'en soulevant un doute sur l'authenticité des Livres Saints, Leibniz sort des voies de la conciliation ?

***

Ces deux grands ouvriers, que n'ont jamais rebuté la fatigue ni la peine, ont travaillé jusqu'au bout, chacun suivant sa loi. Leibniz s'est servi de son intelligence pénétrante et souple, de son sens diplomatique; il a commencé par la prudence et par la discrétion : car on n'avait pas, ainsi qu'il le disait, à disputer, à faire des livres, mais à connaître des sentiments et à mesurer des pouvoirs. Peu à peu il s'est échauffé; impatient d'une résistance que ni sa bonne volonté, ni son ingéniosité ne réussissaient à vaincre, il a parlé de « pointilles », il a reproché à Bossuet de biaiser, de donner le change, d'être tragique; une amertume a paru dans ses propos. Cet évêque est intransigeant de sa nature; mieux vaudrait lui adjoindre des laïcs et conférer avec eux; MM. les Ecclésiastiques ont

leurs vues à part, et leurs préventions. Il est pour les transactions, les accommodements; sa prodigieuse mémoire est toujours prête à lui fournir des exemples qui peuvent guider le présent; sa pensée le porte à trouver toujours, entre les disparates, des points de conciliation, à réduire une difficulté en difficultés infiniment petites, à établir des harmonies. Il possède moins le sens religieux que le sens politique; l'importance de l'enjeu lui paraît mériter qu'on ferme un peu les yeux sur les règles de la partie. En un seul point, il est irréductible, et il est vrai que celui-ci entraîne tous les autres : le droit au libre examen, le refus de subir une autorité dogmatique. Échouant dans sa tentative, il éprouve du chagrin, de la douleur même, et ne renonce pas sans peine à un projet dont il attendait tant de bien pour l'Europe et pour l'humanité. On croit sentir une amertume encore, et un reproche aux autres adressé, dans la façon dont il répète obstinément la même pensée : il prend « un acte de déchargement de tous les maux que le schisme pourra encore attirer à l'Église chrétienne »; — « nous avons ici la consolation de n'avoir rien omis de ce qui était notre devoir, et qu'on ne saurait plus nous reprocher le schisme sans la dernière injustice »; — c'est l'Église romaine « qui fait le schisme, et qui blesse la charité dans laquelle consiste l'âme de l'unité. »

Bossuet est plus secrètement sensible. Blesse-t-il Leibniz, en l'appelant hérétique et opiniâtre, et Leibniz se plaint-il de cette condamnation, il s'afflige; mais, dit-il, Leibniz m'eût blâmé lui-même de périphraser, tandis qu'il exigeait qu'on

parlât net. Il répond aux reproches avec une sorte d'humilité candide : « Si vous voulez bien nous marquer en quoi vous croyez que je n'ai pas répondu à votre désir, je vous assure que j'y satisferai pleinement, sans aucune vue ni à droite ni à gauche, mais avec toute la droiture de bonne intention que vous pouvez désirer d'un homme qui ne peut jamais avoir de plus grande joie que celle de travailler avec de si habiles et de si honnêtes gens à refermer, s'il se peut, les plaies de l'Église, encore toutes sanglantes par un schisme si déplorable. » L'idée qui vient à Leibniz : faire écrire par l'évêque Spinola un mémoire qui représentera le point de vue protestant, tandis qu'il en écrit un autre qui représentera le point de vue catholique, ne saurait se faire jour dans l'esprit de Bossuet. La vérité n'a pas cette double face. Elle est une, elle est immuable. Elle est éternelle aussi. Il s'en tient à la maxime qui a nourri son esprit, qui est la loi de son âme, qui a dirigé son action et sa vie : ne s'attacher qu'à ce qui demeure.

D'un cœur moins douloureux, mais sans rancune et sans aigreur, il voit s'éloigner un mirage qui ne l'avait jamais complètement séduit. Le sens religieux l'emporte, chez lui, sur le sens politique. Renoncer à la conciliation, c'est refuser de rendre à l'Europe la paix spirituelle dont elle n'a jamais eu plus grand besoin. Mais s'il faut, pour arriver à l'union, admettre que l'Église catholique est faillible, qu'elle a condamné et exclu à tort, qu'elle peut se démentir et varier, — alors c'est son principe même que l'on ruine. Par une seule brèche faite à l'autorité, toutes les hérésies passeront l'une

après l'autre; et le temple de la Vérité sera détruit. Entre les deux perspectives, il a choisi : que les schismatiques restent dans leur erreur, mais que l'Église continue à vivre comme un arbre séculaire qui n'a perdu qu'une branche morte.

***

Désormais c'en est fait; il a trop longtemps vécu, il est trop vieux. Ceux même qui devaient le soutenir, l'abandonnent. Il est travaillé par la pierre, pousse des gémissements et des cris. Quand le mal lui laisse quelque répit, il se fait mettre dans sa litière, prend la route, et retourne vers le Roi auprès duquel il reprenait jadis force et courage : mais le Roi, qui est lui-même sur son déclin, ne peut accomplir le miracle de rajeunir ceux qui s'en vont vers le tombeau.

Se raidissant contre le mal qui le tenaille, « à peine ferme sur ses jambes », avec une gaucherie touchante, il essaie de faire sa cour au maître. On ne voit plus que lui à Versailles. Et les courtisans se moquent de ce grand vieillard cassé, un peu ridicule et encombrant. « Veut-il donc mourir à la cour ? » murmure la peu pitoyable M^me^ de Maintenon. En 1703, à la procession de l'Assomption, à laquelle il voulut assister, il donna un triste spectacle qui affligea ses amis, le fit plaindre par les indifférents et moquer par les vieux de la cour. « Courage, monsieur de Meaux, lui disait Madame le long du chemin, nous en viendrons à bout. » D'autres : « Ah! pauvre monsieur de Meaux! »

D'autres : « Il s'en est bien tiré. » Le plus grand nombre : « Que ne s'en va-t-il mourir chez lui ? »[1]

Leibniz n'est pas plus heureux. Il poursuit ses rêves; il faudrait convertir la Chine, non pas en montrant aux Chinois qu'ils sont dans l'erreur, mais en faisant ressortir les analogies qui existent entre leur religion et la nôtre, en remontant à l'unité substantielle de l'esprit humain... Mais la réalité l'a déçu; ce n'est pas une matière qu'on modifie à son gré, et que la pensée peut modeler sans peine; elle résiste invinciblement. Pas de caractéristique universelle; pas d'union des Églises; vains projets, ombres insaisissables. Fontenelle, faisant son portrait devant l'Académie des Sciences de Paris, le peindra en triomphateur : « Pareil en quelque sorte aux anciens qui avaient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux attelés de front, il mena de front toutes les sciences. » Mais il le verra aussi dans son humanité : « Chez lui, il était absolument le maître, car il y mangeait toujours seul. Il ne réglait pas ses repas à de certaines heures. Il n'avait point de ménage, il envoyait quérir chez un traiteur la première chose trouvée... Souvent il ne dormait qu'assis sur une chaise, et ne s'en réveillait pas moins frais à sept ou huit heures du matin. Il étudiait de suite, et il a été des mois entiers sans quitter le siège... » A mesure que Leibniz vieillit, cette image-là devient la plus vraie. Il est seul. Les puissants de ce monde, sur lesquels il avait compté pour agir, l'ont abandonné. Lorsqu'au mois de juin 1714, l'électeur de Hanovre

1. V. GIRAUD, *Bossuet*, 1930, p. 139.

est devenu Roi d'Angleterre, on a refusé les services de ce vieillard malade. Comme il ne fréquente pas le temple et ne s'approche pas des sacrements, on le tient pour un mécréant et les pasteurs sont contre lui. Il meurt le 14 novembre 1716; on l'enterre sans pompe, sans cortège, sans assistants, sans compassion : « plutôt comme un brigand que comme un homme qui a été l'ornement de sa patrie ».

Rêvons. Il y a eu un moment où l'union des Églises apparut comme réalisable, un moment tel « qu'à peine un siècle a coutume d'en offrir ». « La main de Dieu n'est pas raccourcie », écrivait Leibniz à Mme de Brinon, le 29 septembre 1691; « l'Empereur y a de la disposition; le pape Innocent XI et plusieurs cardinaux, généraux d'ordres, le maître du Sacré Palais, et théologiens graves, après l'avoir bien comprise, se sont expliqués d'une manière très favorable. J'ai vu moi-même la lettre originale de feu Révérend Père Noyelles, général des Jésuites, qui ne saurait être plus précise; et on peut dire que si le Roi [de France] et les prélats et les théologiens qu'il entend sur ces matières s'y joignaient, l'affaire serait plus que faisable, car elle serait presque faite... » Ainsi l'union s'opère, la catholicité se réforme, la Germanie et la Latinité retrouvent leur communion spirituelle, les Provinces-Unies et l'Angleterre rentrent à leur tour dans une Église à la fois romaine et réformée, et les croyants, tous les croyants, s'opposent aux forces dissolvantes qui menacent leur foi.

Revenons au réel. Catholiques et protestants ne peuvent pas s'entendre; l'heure favorable a passé,

le plus habile et le plus bienveillant des hommes a échoué dans la tâche qu'il avait assumée, les ennemis du Christianisme se réjouissent et triomphent. Que de démolitions! que de ruines!

Au Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob, prétend se substituer un Dieu abstrait, qui n'est autre chose que l'ordre de l'univers, et peut-être l'univers lui-même. Celui-là est incapable de miracles; les miracles, qui montreraient son caprice, ou son désaccord avec lui-même, loin d'affirmer son existence, la nieraient. L'autorité ne vaut plus, la tradition est menteuse, le consentement universel est impossible à prouver, et quand il serait démontré, rien n'empêcherait qu'il fût entaché d'erreur. La loi de Moïse n'est plus la parole que Dieu dicta sur le mont Sinaï, et qui fut immédiatement transcrite dans son intégrité; c'est une loi humaine, qui porte encore la trace des peuples qui l'ont transmise aux Hébreux, et en particulier des Égyptiens. La Bible est un livre comme les autres, plein d'altérations, et peut-être de repentirs; rouleaux mis bout à bout par des mains inhabiles, par l'œuvre négligente d'esprits grossiers qui n'ont pas fait attention aux dates, et qui ont pris quelquefois le commencement pour la fin. Elle n'apparaît plus comme divine. Encore moins le pouvoir royal est-il divin; on a proclamé contre lui le droit à l'insurrection. Partout, on a substitué un signe négatif au signe positif; et quand meurt Louis XIV, la substitution paraît accomplie.

Jamais sans doute les croyances sur lesquelles reposait la société ancienne n'ont subi pareil assaut,

et en particulier le Christianisme. Swift [1], en 1717, se livre à un des accès d'ironie dont il est coutumier. Il est dangereux, écrit-il, il est imprudent d'argumenter contre l'abolition du Christianisme, à une époque où tous les partis sont unanimement déterminés à l'anéantir, ainsi qu'ils le prouvent par leurs discours, leurs écrits, et leurs actes. Le défendre, montrer que son abolition n'irait pas sans quelques inconvénients, et que peut-être elle ne produirait pas tous les bons effets qu'on attend d'elle, ne saurait être que l'entreprise d'un esprit paradoxal... La boutade de Swift traduit l'inquiétude des consciences chrétiennes, quand elles constatent les résultats d'un travail de démolition qui a duré des années, et qui a procédé non plus par des attaques menues et secrètes, mais ouvertement, au grand jour.

Cependant l'Europe n'aime pas les ruines; elle ne les tolèrera jamais que par une fantaisie provisoire, pour en faire l'ornement de ses jardins; encore ne serviront-elles qu'à marquer, par contraste, l'élan des arbres et la vie frémissante des floraisons. Les plus sceptiques d'entre les esprits dont nous avons suivi l'activité se sont arrêtés devant le nihilisme où risquait de les conduire leur doute. Ils n'ont pas joui de « ce parfait repos, tant à l'égard de la volonté que de l'entendement », en quoi Pyrrhon faisait consister la sagesse et le bonheur [2] : si leur entendement leur

1. J. Swift, *An argument to prove that the abolishing of Christianity in England may, as things now stand, be attended with some inconveniencies, and perhaps not produce those many good effects proposed thereby, written in the year 1708.*

2. Moreri, *Dictionnaire*, article *Pyrrhon.*

a présenté quelquefois le *contre* avec plus de faveur que le *pour*, leur volonté ne s'est pas abandonnée. Ils ont déclaré qu'ils ne jetaient bas la vieille demeure que pour en édifier une autre, dont ils ont dessiné les plans, posé les fondations, élevé les murs, au milieu même de leurs démolitions. Démolition et, en même temps, reconstruction. Si nous voulons achever de comprendre les hommes qui ont vécu dans cette grande crise, c'est dans leur essai d'élaboration positive, que nous devons les considérer maintenant.

TABLE DES GRAVURES

DU TOME I.

Pl. I. — Confucius, le plus célèbre philosophe de la Chine (*Description de l'Empire de la Chine, par le P. J.-B. du Halde, T. II*, 1735).

Pl. II. — Guillaume d'Orange (*Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, par M. de Larrey, T. I, Rotterdam*, 1708).

Pl. III. — Les librairies de François l'Honoré et de Jacques Desbordes devant la Bourse d'Amsterdam (*Archives des Éditeurs et libraires de Hollande. Amsterdam*).

Pl. IV. — Portrait de Benedictus de Spinoza (*Opera Postuma*, 1677).

Pl. V. — L'imposture des Oracles (*Œuvres de M. de Fontenelle, La Haye*, 1728-1729. *Figures et planches gravées par B. Picart*).

Pl. VI. — Les Apologistes contre les Philosophes (*Composition de Cochin fils gravée par Tardieu fils. Œuvres de Bossuet, Lemercier, Éd., Paris*, 1743, *Tome IV*).

Les vignettes de la couverture et du titre (*Nulli mentitur ; E pluribus unum*) sont extraites du *Journal des Savants ;* de même que les bandeaux qui se trouvent en tête de chaque partie.

Le cul-de-lampe placé à la fin de la première partie est extrait des *Délices des Pays-Bas*, Bruxelles, 1697.

Le cul de lampe placé à la fin de la seconde partie (*Scrutamini Scripturas*) est extrait de la *Réponse au livre intitulé Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire du Vieux Testament* par le prieur de Bolleville (Richard Simon), Rotterdam, 1686.

Les lettres ornées sont extraites des *Délices des Pays-Bas*, Bruxelles, 1697.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME I

PREMIÈRE PARTIE

LES GRANDS CHANGEMENTS PSYCHOLOGIQUES

PRÉFACE 1

CHAPITRE I. — **De la stabilité au mouvement** 3

L'esprit classique voudrait être la stabilité même, p. 3. — Mais c'est un rêve que, dès la fin du dix-septième siècle, la réalité commence à démentir. Par le goût et par l'habitude des voyages, on va passer de la stabilité au mouvement, p. 5. — Les voyages en Europe, p. 6. — Les voyages lointains, et leur influence sur l'évolution des idées, p. 10. — Le Bon Sauvage considéré comme supérieur à l'homme civilisé, p. 16. — Le Sage Égyptien, représentant d'une philosophie non chrétienne, p. 18. — L'Arabe mahométan; Mahomet n'est plus un imposteur, mais le fondateur d'une religion cohérente et belle; l'Orient opposé à l'Occident, p. 21. — L'Espion turc, critique de la société européenne, p. 23. — Le Persan, p. 24. — Le Siamois, p. 25. — Le Philosophe Chinois, athée et vertueux, p. 27. — Les voyages imaginaires et les idées révolutionnaires qu'ils expriment, p. 32.

CHAPITRE II. — **De l'ancien au moderne**..... 38

L'âge classique professait le respect de l antiquité; la querelle des Anciens et des Modernes est l'indice reconnu d'une modification des esprits; encore faudrait-il en trouver la cause profonde, p. 38. — Elle est peut-être dans la faillite de l'histoire; on perd confiance dans le passé, qui apparaît impossible à saisir; le présent seul est sûr, p. 39. — Doutes sur l'histoire moderne, p. 40. — Le pyrrhonisme historique, p. 45. — Doutes sur l'histoire romaine et sur l'histoire grecque, p. 48. — Doutes sur la chronologie de la Bible, p. 52. — Cependant l'érudition poursuit son travail; mais l'histoire n'incorpore pas les données qu'elle fournit, p. 66. — L'histoire n'apparaît plus que comme un amas de fables et d'erreurs, p. 67.

CHAPITRE III. — **Du Midi au Nord**..... 70

Dans l'Europe, considérée comme achevée et fixée, l'hégémonie intellectuelle avait toujours été exercée par une puissance latine, p. 70. — La France, par ses œuvres, son langage, son esprit, l'ensemble de civilisation dont elle offre le modèle, recueille cette hégémonie, p. 75. — A ce moment apparaît une rivale du Nord : puissance de l'Angleterre, p. 83. — Son influence commence à s'exercer sur la France, p. 88. — Sur l'Allemagne, p. 89. — Le rôle des réfugiés protestants, p. 91. — Quelques exemples : l'œuvre d'Abel Boyer, de Pierre des Maizeaux, de Pierre Coste, p. 92. — La France ajoute à son activité créatrice le rôle d'intermédiaire entre l'Angleterre et l'Europe, p. 94. — Le rôle international de la Hollande, p. 96. — D'autres changements s'opèrent : avènement de la Prusse et de la Russie, p. 101. — Mais le fait capital reste celui-ci : l'hégémonie de l'esprit n'est plus exclusivement latine; l'Angleterre, consciente de sa valeur demande à partager le pouvoir, p. 102. — Dans quel sens cet esprit nouveau agira-t-il ? p. 104.

CHAPITRE IV. — **Hétérodoxie**..... 105

A la France catholique, qui tend à représenter l'orthodoxie absolue, s'oppose l'hétérodoxie de l'Angleterre protestante, p. 105. — La révocation de l'Édit de Nantes a pour résultat d'indigner et d'exaspérer l'esprit de la Réforme, p. 109. — Le pasteur Claude et sa protestation contre l'emploi de la violence en matière de foi, p. 110. — Pierre Jurieu, p. 111. — Les gazettes internationales de Hollande, à leurs débuts, plus encore qu'elles ne favorisent les échanges littéraires, prennent le parti de l'hétérodoxie, p. 113. — Jean Le Clerc, p. 115. — Les libraires de Hollande, p. 116. — Rôle particulier du calvinisme, p. 120. — Le déplacement de pouvoir qui s'opère du Midi au Nord correspond à une victoire du non-conformisme dans l'histoire de la pensée européenne, p. 122. — Ce non-conformisme, hostile par essence à une autorité imposée, aboutit à l'émiettement des sectes, p. 122. — Les sociniens, p. 125. — Du non-conformisme à la liberté illimitée de l'esprit d'examen, p. 129.

CHAPITRE V. — **Pierre Bayle**..... 131

Les étapes de la pensée de Pierre Bayle, p. 131. — Les *Nouvelles de la République des Lettres*, p. 133. — La *France toute catholique sous le règne de Louis le Grand* et l'opposition au catholicisme, p. 135. — L'opposition à toute attitude dogmatique, même protestante, p. 137. — Le *Dictionnaire historique et critique*, p. 140. — La *Réponse aux questions d'un Provincial*, p. 145. — Le scepticisme de Bayle, p. 146. — La résistance de sa volonté au pyrrhonisme envahissant, p. 150. — L'influence de ses idées, p. 152. — De multiples façons, la trêve que le classicisme avait proposée aux hommes se trouve dénoncée; nous venons de voir les grands changements psychologiques qui préparent ou qui accompagnent la lutte contre les croyances traditionnelles; c'est à cette lutte même que nous devons assister maintenant, p. 153.

DEUXIÈME PARTIE

CONTRE LES CROYANCES TRADITIONNELLES

CHAPITRE PREMIER. — **Les Rationaux**..... 158

Le mot *Raison* change de sens; la raison devient essentiellement une faculté critique, p. 157. — Les rationaux; et d'abord les libertins, p. 158. — Saint-Évremond, p. 162. — Les cartésiens, p. 170. — Malebranche, p. 176. — Spinoza, p. 182. — John Toland, p. 195. — *Siamo nel secolo dei censuristi*, p. 202.

CHAPITRE II. — **La négation du miracle. Les Comètes, les Oracles, et les Sorciers**..... 206

Il est impossible d'attaquer ouvertement le miracle : on l'attaque de biais, p. 206. — Les Comètes; les arguments de Pierre Bayle, p. 207. — Ni la tradition, ni le consentement universel ne prévalent contre la raison, p. 209. — Les superstitions païennes se sont prolongées dans le Christianisme, p. 211. — Glorification de l'athéisme, p. 213. — La réponse d'Élie Benoist : qu'il arrive un moment où il faut cesser de douter si on veut continuer à vivre, p. 214. — Une autre forme de la même dispute : les Oracles des Sibylles, p. 215. — Van Dale, p. 216. — Fontenelle et l'histoire des Oracles, p. 218. — Contre le surnaturel, p. 219. — La croyance à la sorcellerie était plus profondément enracinée dans les âmes : les rationaux attaquent cette troisième superstition, p. 224. — Le monde enchanté de Balthasar Bekker, p. 226. — Christian Thomasius, p. 229. — A la réaction du bon sens contre les pratiques superstitieuses s'ajoutent les effets de la philosophie des lumières, p. 235.

CHAPITRE III. — **Richard Simon et l'exégèse biblique**... 240

L'esprit d'examen devant l'Écriture Sainte, p. 240. — Avec Richard Simon et son *Histoire*

critique du Vieux Testament, la critique des textes prend conscience de son pouvoir, p. 243. — L'œuvre de Richard Simon, p. 246. — Sa psychologie, p. 260. — Son action, p. 263.

CHAPITRE IV. — **Bossuet et ses combats**..... 264

Il y a eu un Bossuet humilié et douloureux, p. 265. — Certes, le caractère de sa foi est demeuré immuable; mais sensible aux attaques qui lui venaient de toute part, ses années vieillissantes ont été un long combat, p. 266. — Pour réfuter Spinoza et Richard Simon, il est obligé d'entrer dans leurs discussions critiques, p. 270. — Ellies Du Pin, p. 275. — Les livres non terminés, les projets abandonnés, p. 277. — Bossuet injurié par Pierre Jurieu, p. 278. — Les sociniens et les libertins, p. 280. — Les chronologistes; ils obligent Bossuet à changer certains passages du *Discours sur l'Histoire universelle*, p. 281. — Bossuet distingue les principes rationalistes qui menacent la foi, tels qu'ils se présentent chez Spinoza, chez Malebranche, chez Descartes, p. 283. — Tous ennemis à combattre : Marie d'Agreda; le Père Caffaro, défenseur du théâtre; les ultra-montains et les gallicans, p. 289. — Bossuet, réprouvant tout ce qui appartient au monde, n'aspire plus qu'au divin, p. 289.

CHAPITRE VI. — **Leibniz et la faillite de l'union des Églises**..... 290

Leibniz : son appétit de tout connaître, et son désir de tout réduire à l'unité, p. 290. — Considérant l'Europe divisée en catholiques et protestants, il veut tenter de réunir les Églises, p. 296. — Les débuts de la conciliation, p. 298. — Elle ne peut réussir sans le concours de Bossuet, le plus illustre représentant de l'Église romaine, p. 300. — La correspondance entre Leibniz et Bossuet et les diverses phases de la discussion, p. 303. — L'union impossible, p. 307. — Leibniz et Bossuet apparaissent tous les deux comme des vaincus; le temps

n'est plus à la conciliation, p. 309. — Les consciences chrétiennes restent désunies, devant l'assaut mené contre les croyances traditionnelles, p. 315. — Cependant les rationaux ne s'en tiennent pas aux résultats négatifs qu'ils ont obtenus. L'Europe n'aime pas les ruines; ils vont se livrer à un travail de reconstruction, p. 316.

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL. — 1934.